



VOYAGES
IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

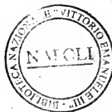
Le SOLITAIRE ANGLOIS, ou aventures merveilleuses de PHILIPPE QUARLL, par M. DORRINGTON. Traduit de l'anglois.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME QUATRIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques*.






A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

LE SOLITAIRE ANGLOIS,

OU

AVENTURES MERVEILLEUSES DE PHILIPPE QUARLL.

Par M. DORRINGTON.

Traduit de l'anglois.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

LE ſort des romans célèbres a toujours été de donner naiſſance à des ſuites ou à des imitations ; & l'on remarque ordinairement que ces productions médiocres figurent très-mal à côté de leurs modèles. Il ne faut cependant pas penſer ainſi des *Aventures de Philippe Quarll* ; quoique ce roman ne ſoit qu'une imitation de Robinſon, & que nous ne prétendions établir aucune ſorte de comparaiſon entre les deux ouvrages, néanmoins nous eſpérons que nos lecteurs nous ſauront gré d'avoir employé celui-ci. Il eſt rare, recherché, & mérite d'être diſtingué de beaucoup d'autres imitations de Robinſon.

Nous ne connoiſſons point l'auteur de ce roman, qui eſt anglois ; nous n'avons également aucuns renſeignemens ſur le traducteur : au ſtyle de ce dernier, nous le croyons étranger : nous y avons remarqué que notre langue lui étoit peu familière. Le nom de Dorrington, que l'on lit en tête de l'ouvrage, eſt un nom ſuppoſé ; c'eſt celui du voyageur que l'on feint avoir découvert la retraite de notre Solitaire, & que l'on donne pour l'éditeur du récit de ſes aventures.

De toutes les imitations de Robinſon; celle-ci nous a paru la plus agréable : quoique, nous le répétons, elle ſoit très-inférieure à ſon modèle. L'auteur a traité ſon ſujet d'une manière gaye ; & il a donné à ſon ouvrage un caractère original, quoiqu'il ne ſoit réellement qu'une imitation.

L'édition d'après laquelle nous imprimons, eſt précédée d'une préface que nous avons cru devoir ſupprimer. Nous y avons vu, avec peine, que l'auteur y traite avec mépris le roman de Robinſon, qui étoit nouveau alors ; mais qui n'en méritoit pas moins des égards, tant par le mérite de l'ouvrage en lui-même, que parce que l'auteur y avoit puiſé ſon ſujet & ſes idées les plus heureuſes. L'envie d'élever ſa production ſur les débris de la réputation de l'autre, a pu ſeule lui dicter une critique auſſi injuſte. Dans le ſurplus de cette préface, l'auteur, ſous le nom de l'éditeur anglois, cherche à donner à ſon roman les couleurs de la vérité ; & s'efforce de perſuader à ſes lecteurs, que les aventures dont il donne le récit ſont véritables. Nous n'en croyons pas moins que l'ouvrage eſt un pur roman, dont Robinſon a donné l'idée, mais que l'auteur a ſu varier & traiter d'une manière qui lui eſt propre.

LE



LE SOLITAIRE ANGLOIS.

LIVRE PREMIER.

Comment on trouva M. QUARLL. *Description de ses habits, de sa demeure & de ses meubles. Ses entretiens avec les personnes qui le découvrirent.*

COMME j'avois conclu les affaires de négoce qui avoient été le but de mon voyage, & que je n'étois plus arrêté au Mexique, que par les vents contraires, en attendant qu'ils changeassent, je ne manquois pas un seul jour d'aller me promener le long de la mer. Une fois qu'il faisoit un tems charmant, & que la mer étoit d'un calme extraordinaire, je partis de grand matin pour faire ma promenade accoutumée; & je m'accostai, je ne sais comment, d'un Espagnol qui demeuroit au Mexique. Cet homme s'appelloit Alvarado.

Après que nous eûmes considéré plusieurs

rochers, il m'en fit remarquer un, situé environ à sept lieues de la côte. Il me raconta que sa vaste étendue faisoit croire qu'il contenoit des terres habitables : mais qu'il étoit dangereux d'en approcher, parce qu'en certains endroits, il y avoit des bas-fonds, & qu'en d'autres la mer étoit trop profonde pour des chaloupes, outre qu'il y faisoit des tempêtes presque continuelles. Que c'est ce qui avoit détourné jusqu'alors les particuliers d'y faire des découvertes, persuadés que les avantages qui reviendroient de cette entreprise, ne vaudroient pas les dépenses & les peines qu'elle auroit coûtées. Je puis vous en parler savamment, continua-t-il. Un jour, qu'il faisoit aussi beau qu'aujourd'hui, j'eus la curiosité d'aller, avec quelques-uns de mes amis, aussi près du rocher que nous le pûmes, sans risque ; & nous en approchâmes même jusqu'à cinquante verges. Il n'y eut pas moyen d'avancer plus, & il fallut nous en retourner, aussi savans que lorsque nous étions partis: Seulement, comme je ne vais jamais me promener du côté de la mer sans avoir une ligne & une baguette, j'eus le plaisir de prendre quelques poissons d'un goût délicieux, qui se jouoient sur la superficie de l'eau ; ils étoient à-peu-près de la grandeur d'un hareng dans sa primeur, & de la forme d'un goujon. Leurs

écailles de diverses couleurs ressembloient assez à celles d'un maquereau. Il faut les pêcher dans une belle journée, car j'ai remarqué depuis qu'ils sont plus ou moins beaux, selon que le tems est serein ou sombre.

Le récit de l'Espagnol me donna envie d'essayer cette pêche. Alvarado étoit fourni à son ordinaire de lignes & d'hameçons; nous prîmes quelques limaçons qui mangent les tortues qu'ils trouvent mortes sur les rochers, & que ces poissons aiment beaucoup. Il ne nous falloit plus qu'un bateau. Nous convînmes avec un jeune garçon qui servoit dans la chaloupe du vaisseau qui m'avoit amené: il consentit à nous mener, moyennant un schelling, tandis que le maître du vaisseau étoit absent pour un voyage, où il devoit rester quelque tems.

Nous voilà donc partis. Le poisson venoit en foule. On auroit dit qu'il s'empressoit à se faire prendre, & nous étions de la meilleure humeur du monde. Sur ces entrefaites, notre jeune pilote, qui avoit vu de la lumière entre les pointes du rocher, se déshabille pour voir ce que c'étoit, & grimpe de rochers en rochers, armé d'un croc pour assurer ses pas. Il arriva enfin jusqu'au haut, & passa de l'autre côté, d'où il revint, en nous appellant avec des cris qui marquoient sa surprise & sa joie. Messieurs,

Meſſieurs, laiſſez-là votre pêche, nous cria-t-il, il y a ici bien autre choſe à faire: je viens de découvrir une nouvelle terre; jamais le ſoleil n'a rien éclairé d'auſſi beau.

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois. Notre pêche nous avoit fourni un grand plat de poiſſon. Nous attachons la chaloupe à une pointe du rocher, & nous grimpons à l'endroit où étoit notre pilote. Nous apperçûmes en effet une contrée délicieuſe, mais en même tems nous nous trouvâmes dans le dernier embarras, parce qu'il y avoit au pied du rocher un lac d'environ un mille de longueur, & que ni Alvarado, ni moi, ne ſavions nager. Mais notre guide, qui étoit bon nageur, s'étant jetté dans l'eau, il ſe trouva qu'elle ne lui venoit qu'à la poitrine; de ſorte que nous y entrâmes après lui & que nous arrivâmes à l'autre rivage, qui avoit environ cinq ou ſix pieds de haut.

Nous nous trouvâmes alors dans un pays plat & uni; les prairies étoient d'une verdure charmante; nous y reſpirions une odeur délicieuſe comme celle des camomilles; on y voyoit de toutes parts de grands arbres de diverſes eſpèces, dont les uns formoient des allées, & les autres étoient entaſſés en bouquets de différente hauteur & grandeur. Lorſque nous fûmes dans un endroit où la diſtance des arbres laiſſoit un paſſage libre

à nos regards, nous découvrîmes à quelque diſtance un bois d'une étendue conſidérable, que la nature ſembloit y avoir planté pour former cette perſpective enchantée que nous voyions. Je voulus d'abord avancer pour obſerver de près les beautés que l'éloignement déroboit à ma vue. Alvarado, qui juſqu'alors n'avoit rien remarqué par où il pût juger que le pays étoit habité, me diſſuada, autant qu'il pût, de ſuivre ma curioſité, de peur que quelques bêtes farouches ne vinſſent ſe jetter ſur nous. Sa précaution étoit fondée; l'épaiſſeur du bois donnoit lieu de ſoupçonner qu'il y eût des animaux dangereux. Nous prîmes donc d'un autre côté, où il y avoit de belles allées, & çà & là comme des petits boſquets. Ces derniers nous paroiſſoient compoſés de quarante ou cinquante arbres; mais nous nous apperçûmes bientôt avec ſurpriſe, que chacun venoit d'un ſeul arbre qui, du milieu de ſon tronc, à cinq ou ſix pieds de terre, jettoit des branches, leſquelles ſe recourbant en bas, y reprenoient racine, & devenoient de nouveaux arbres, d'où il en naiſſoit encore d'autres.

Nous nous promenâmes quelque tems ſous ces arbres merveilleux, dont nous découvrîmes enſuite un grand nombre, & nous admirions enſemble l'art & la puiſſance du maître

de la nature. Nous remarquâmes que quelques-uns servoient de retraite à des singes; leur fuite précipitée nous empêchoit d'en discerner la couleur: cependant, en avançant, nous vîmes qu'il y en avoit de deux espèces, les uns avec le dos verd & le reste jaune, & les autres gris sur le dos & le reste blanc: ce qui faisoit des bêtes d'une beauté charmante.

A quelque distance de cet endroit, j'apperçus quelque chose que je pris pour des maisons, & j'en avertis Alvarado. Si cela est, n'avançons pas, répondit le prudent Espagnol, qui craignoit qu'il n'y eût là des sauvages qui reçussent mal notre visite: il voulut en même-tems retourner sur ses pas. Je lui dis là-dessus qu'il seroit tems de faire notre retraite, quand nous aurions apperçu le danger. Non, il ne sera peut-être plus tems alors, me répondit-il; si les malheurs ne suivent pas toujours les dangers, du moins les dangers sont toujours une raison suffisante pour craindre les malheurs. Eh bien, à la bonne-heure, repliquai-je; quand nous verrons les ennemis, nous en serons à quelque distance: fuyez alors si vous le jugez à propos: pour moi, j'ai le long bâton de notre guide, armé de fer à un bout, & garni d'un croc à l'autre, je ferai l'exercice avec cette arme jusqu'à ce que vous soyez en sûreté: suivez-moi maintenant,

La honte le persuada mieux que mes discours : ainsi nous avançâmes assez pour remarquer que ce que nous avions pris pour des maisons, étoient comme des treilles composées d'arbres verds. Je veux bien avouer que je commençai à craindre ce que l'Espagnol avoit prédit, & que je doutai s'il ne vaudroit pas mieux éviter le péril, que d'aller au-devant. Néanmoins je dissimulai ma crainte, de peur d'augmenter & d'autoriser celle d'Alvarado, qui auroit été ravi d'avoir ce prétexte pour s'enfuir. J'eus beau faire, il s'apperçut que je marchois moins vîte qu'auparavant ; & concluant d'abord que je voyois quelque chose qui n'iroit pas bien pour nous, ce ne fut que plaintes & gémissemens de sa part. Qu'avoit-il à faire de s'abandonner à mes conseils ? Nous payerions bien cher notre impertinente curiosité. Ce que nous voyions ressembloit mieux à des retraites de voleurs, ou à des cabanes de sauvages, qu'à des demeures de chrétiens.

Tels étoient les discours que sa frayeur lui dictoit, & en même tems nous approchions d'une colline couverte d'arbres, où paissoient quelques animaux que je reconnus être des chèvres, & qu'Alvarado jugea être des bêtes sauvages, à la vîtesse avec laquelle elles s'enfuirent dès qu'elles nous eurent appereus. Pour

moi, jugeant autrement, j'inférai de leur fuite ; que ces treilles n'étoient pas ce que j'avois pensé. Voici comment je raisonnois : si ces arbres servoient de demeure à quelques hommes, les chèvres, accoutumées à voir des créatures de notre espèce, ne fuiroient pas devant nous ; & si elles étoient des animaux farouches, elles ne viendroient pas paître en des endroits que des hommes habitent. Il y a quelque apparence que ceci aura été la retraite de quelque solitaire qui y est mort, ou qui est allé vivre ailleurs. Comme Alvarado n'avoit encore rien vu de contraire à ce que je supposois, il commença à se rendre, & nous continuâmes notre marche.

Lorsque nous fûmes à portée de discerner les choses, nous tombâmes dans la dernière surprise. Ce qui se présentoit à nos yeux surpassoit les meilleurs ouvrages de l'art : la régularité & le bon goût y regnoient de toutes parts, & rien néanmoins n'y ressembloit à ce qui est travaillé par les hommes. La nature & le tems paroissoient seuls capables d'avoir bâti cet édifice : en un mot, ce n'étoient ni des maisons, ni des cabanes, ni des cabinets de verdure ; c'étoit quelque chose qui en avoit l'utilité & l'agrément.

Après en avoir admiré long-tems les dehors, sans être interrompu que par le chant harmo-

pieux d'une infinité d'oiseaux perchés fur une haie qui environnoit un arpent de terre voifin : nous eûmes la curiofité d'examiner les dedans de cette charmante retraite. La première chofe que nous y remarquâmes, fut qu'elle avoit environ neuf pieds de hauteur, & autant en quarré; les murailles en étoient droites & unies. Ce qui formoit le toit, étoient des feuilles vertes femblables à celles des mûriers, & appliquées les unes fur les autres avec autant de justeffe & de propreté que les ardoifes dont nous couvrons nos maifons. Le milieu du toit fe terminoit en efpèce de coupole, & étoit couvert de même que le refte. Enfin, à chaque coin du logis, il y avoit un arbre droit comme un cyprès, & fans branches jufqu'à la hauteur de douze pieds, où commençant à naître, elles répandoient un ombrage délicieux fur le toit, & y faifoient une efpèce de dais ou de berceau: il n'y avoit pas jufqu'à la porte qui ne fût un chef-d'œuvre. Elle étoit compofée de petites branches d'arbres entrelaffées avec art, & fermée avec un verrouil de bois, qui s'enchaffoit dans une gâche de la même matière.

Comme elle étoit fermée par dehors, nous jugeâmes que le maître en étoit forti, ce qui nous donna la hardieffe d'y entrer. Nous apperçûmes d'abord vis-à-vis de la porte un lit placé

fur la terre, qui étoit polie & nette comme une glace. On ne devineroit jamais de quoi cette couche étoit faite. La couverture, qui avoit trois pouces d'épais, étoit d'herbes feches qui avoient confervé leur verdure, & qui valoient le coton & la laine pour la douceur & pour la chaleur. Le lit étoit de la même nature & du même ouvrage, excepté qu'il avoit trois fois autant d'épaiffeur, ce qui le rendoit auffi mou qu'un lit de plume; & deffous, il y avoit un matelas femblable, mais un peu moins maniable.

Il ne paroiffoit, ni plus de magnificence, ni moins d'induftrie dans le refte des meubles. Imaginez deux planches de chêne, minces & polies, pofées fur quatre pieux enfoncés dans la terre : voilà la table. Une chaife mife auprès étoit du même travail que la porte. Dans un coin, à terre, on voyoit un petit coffre comme font ceux des matelots. Il pendoit à la muraille une camifolle & des culottes de toile, femblables à celles des mariniers quand ils font à bord. D'un autre côté, on avoit accroché un habit long & un bonnet, tiffus d'herbes comme la couverture du lit, & épais de la moitié d'un travers de doigt: ce que nous jugeâmes être un habillement d'hiver.

Nous n'avions pu voir par dehors de quoi

cette maison étoit faite, parce que les feuilles qui la couvroient par-tout, ne laissoient rien appercevoir que leur verdure. Nous reconnûmes, en l'examinant par-dedans, que c'étoit un amas de plusieurs arbres serrés les uns contre les autres, qui formoient un mur inébranlable & épais d'environ six pieds. Leurs tiges droites, polies & couleur d'olive, ressembloient à un ouvrage de boiserie ; leurs branches chargées de feuilles, qui s'étendoient au-dessus de la chambre, se croisoient & se confondoient les unes dans les autres, aidées, sans doute, par l'adresse de l'architecte : ce qui composoit un plat-fonds d'une beauté enchantée, & que la pluie ne pouvoit pénétrer. Je n'avois encore considéré ces choses qu'en gros : je voulus ensuite regarder ce qu'il y avoit dans le petit coffre qu'on avoit laissé ouvert, & j'y trouvai des feuilles de parchemin : l'inquiétude & l'impatience d'Alvarado ne me laissèrent pas le loisir de voir ce que c'étoit. Il avoit tant de peur que l'hôte ne revînt, qu'il fallut sortir d'abord.

Pour comble de malheur, en nous en allant, nous remarquâmes deux arquebuses à un coin de la chambre, derrière la porte. Ce spectacle acheva d'intimider mes deux compagnons, & à dire le vrai, il m'émut un peu moi-même. En effet, jusqu'alors, j'avois cru me trouver dans

la ſolitude d'un Hermite ; mais des armes dans un lieu, où, en ce cas, j'aurois dû ne voir qu'un crucifix & des images, ne pouvoient guères me laiſſer dans cette penſée. Néanmoins, après avoir manié ces deux armes, leur rouille me convainquit qu'elles ne pouvoient avoir ſervi de pluſieurs années ; de ſorte que je retombai dans mon premier ſentiment, & que je les pris pour des reſtes d'un naufrage que l'hermite avoit rencontrés par haſard ſur un rocher. Je le dis à mes compagnons, qui, toujours entêtés qu'il y avoit à craindre en ce lieu, ſe hâtoient d'en ſortir, ſans vouloir rien regarder davantage. A la fin, pourtant, je leur démontrai par tant de raiſons, que ſi ces armes avoient été deſtinées à un mauvais uſage, on les auroit conſervées avec plus de ſoin, qu'ils conſentirent à voir les autres appartemens qui étoient de la même façon & de la même nature, quoique bâtis pour des fins différentes.

Le premier étoit couvert de tous côtés de la même ſorte d'herbe qui croiſſoit à terre, & qui étoit auſſi unie que ſi on l'avoit applanie avec des rouleaux ; derrière cet endroit, il y avoit pluſieurs loges, comme des chenils, mais nous n'y vîmes ni entendîmes point de chiens.

J'ai oublié de dire que pendant que nous examinions tout, nous avions mis notre jeune

matelot en ſentinelle, pour nous avertir au cas qu'il vît venir quelqu'un : ainſi nous entrâmes ſans rien craindre dans cette cabane, qui n'étoit fermée que comme l'autre, & qui ſe trouva être une cuiſine. Nous y vîmes pluſieurs coquilles de différentes grandeurs, que nous jugeâmes devoir ſervir en guiſe d'aſſiètes, de plats & autres batteries de cuiſine. Quelques-unes étoient uſées par dehors à force d'avoir été ſur le feu, mais le dedans étoit d'une extrême propreté. Pour les autres, par dedans & par dehors, elles reſſembloient à des nacres de perle. A un bout de la chambre, il y avoit une ſorte de fourneau, comme on en a dans les grandes cuiſines ; à deux ou trois pieds de diſtance, étoit l'âtre, où il paroiſſoit qu'il y avoit eu du feu depuis peu, ainſi que dans le fourneau, vu qu'il y avoit encore des charbons & des cendres fraîches. Ces choſes me confirmèrent dans la penſée que nous étions dans un hermitage. Alvarado, de ſon côté, voyoit avec plaiſir des fourneaux où il avoit cru voir des lits, & des poêlons où il avoit appréhendé de rencontrer des armes.

C'étoient autant de circonſtances qui diminuoient la crainte où il étoit que des ſauvages ne vinſſent nous maſſacrer. Il me diſoit lui-même, qu'il ne pouvoit croire qu'il demeurât

plusieurs personnes dans l'endroit où nous étions; que, s'il y en avoit qui fussent allés dans le reste de l'isle, il falloit qu'ils ne nous eussent pas vus; & que d'ailleurs nous aurions dû en rencontrer quelques-uns. Je fus ravi qu'il m'aidât ainsi lui-même à dissiper ses frayeurs, & j'en considérai les choses avec moins de précipitation. Le premier objet de notre curiosité fut plusieurs coquilles couvertes, sur une tablette soutenue par deux bâtons enfoncés dans le mur, qui étoit de gazon. Il y avoit dans les unes des anchois marinés, dans les autres des mousserons, & dans les autres des capres ou autres choses semblables.

Sur une autre tablette derrière la porte, étoient diverses sortes de poissons secs. A terre, d'un autre côté, il y avoit deux coffres ouverts, pleins de poisson salé & de viande fumée. Fort bien, dis-je, un hôte qui se connoît ainsi en mets, & qui les aime, ne peut être un barbare. Une seule chose nous embarrassoit, c'est que ces provisions paroissoient trop épicuriennes pour un hermite. Là-dessus Alvarado me parla de la sorte.

Il y a six ans que je suis au Mexique, pendant lesquels j'ai été plus de vingt fois au Pérou, & jamais je n'ai entendu parler de cette isle. Telle est la difficulté d'y aborder, que j'ose assurer que

nous sommes les seuls qui aient osé l'entreprendre, ou qui y aient réussi ; ainsi je suis assez porté à conclure, que quelques-uns de ces déterminés flibustiers qui infestent nos mers, auront cherché ici un asile, & que la maison où nous sommes est celle de leur capitaine, qui aura distribué ses compagnons dans des caves creusées sous les rochers.

Il y avoit trop d'apparence, à ce qu'il disoit, pour que je voulusse le démentir. Néanmoins, je combattis sa pensée, de peur qu'il ne voulût à toute force se retirer, avant que nous eussions visité le reste. Je lui répondis que ses conjectures étoient probables, que peut-être aussi elles étoient fausses ; que même, en les supposant vraies, il n'en étoit pas moins certain qu'il n'y avoit personne auprès de nous qui nous inquiétât ; qu'ainsi nous pouvions en liberté entrer dans les autres appartemens. Je l'entraînai en même-tems dans un endroit fermé comme les deux autres, auxquels d'ailleurs il ne ressembloit nullement, ni pour la façon, ni pour l'usage. C'étoit un véritable cabinet de verdure, composé d'arbres plantés à un pied l'un de l'autre, dont les branches entrelassées d'une manière regulière, formoient plusieurs compartimens agréables, où il n'y avoit que l'air qui pût entrer. Il nous parut de la même

hauteur & largeur que la cuisine, qui étoit à l'autre bout du logis, tellement que la maison se trouvoit entre deux aîles d'une parfaite uniformité. Nous ne pûmes douter, à la fraîcheur de ce lieu, que ce ne fût un asile, dans les jours chauds, contre l'ardeur du soleil. Nous y trouvâmes, sur des planches, des coquilles larges, profondes, en un mot comme celles de la cuisine, dont les unes contenoient du beurre, & les autres de la crême ou du lait. Il y avoit sur une tablette plusieurs petits fromages, & sur une autre, un reste de racines qui ressembloient à des salsifis, & qui paroissoient avoir été frites.

Ces mets ne pouvoient que nous persuader davantage que ce séjour n'étoit point celui d'un hermite, qui, sans doute, n'auroit pas tant cherché à satisfaire son goût. Ainsi, ne sachant chez qui nous pouvions être, nous résolûmes de n'y pas demeurer davantage, & d'aller chercher notre pêche, qu'il étoit tems d'apprêter. Comme les arbres qui étoient épais en cet endroit, nous auroient empêché de découvrir assez-tôt l'ennemi pour l'éviter, nous jugeâmes à propos d'aller le long des rochers, où rien ne pouvoit nous borner la vue.

Voilà où nous en étions, lorsqu'un phlegme qui m'embarrassoit la poitrine, m'obligea de tousser avec un bruit qui fut répété je crois, en

vingt

vingt endroits différens du rocher, de vingt différentes manières. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer le timide Alvarado, & il alla s'imaginer que c'étoit un signal que se donnoient des hommes cachés dans les rocs; sans prendre garde à l'impossibilité où ils auroient été de venir à nous, ayant un grand lac à traverser, ce qui nous auroit donné le tems de leur échapper. Voilà comme la peur est faite, elle ne voit que ce qui peut l'augmenter, & elle se représente comme certains des dangers qui ne sont pas même possibles. Je fis ce que je pus pour le convaincre que ce n'étoient que des échos, & je toussai encore avec un bruit, auquel les rochers répondirent de même. La troisième fois, ce ne fut plus la même chose; & une voix différente de la mienne, que j'entendis clairement, ne me laissa plus douter qu'il n'y eût là quelqu'un qui nous avoit entendus. Mon compagnon devint pâle comme la mort; & il n'auroit pas manqué de prendre la fuite, si la voix n'étoit venue d'un endroit par où il falloit passer pour nous sauver.

Ce fut alors qu'il triompha, selon la coutume des gens peureux, qui sont ravis quand le hasard donne à leurs frayeurs un certain air de prudence. Eh bien, monsieur, vous ne m'avez pas voulu croire, me disoit-il, avec une voix

tremblante & mal articulée. Maintenant, je crois que vous êtes convaincu qu'il auroit bien mieux valu nous retirer, que de satisfaire une curiosité inutile & indiscrette. Que ferons-nous à présent? En même tems le jeune mousse se mit à pleurer, & me dit qu'il voudroit bien n'avoir jamais touché notre argent, que ce petit profit alloit lui coûter bien cher. J'avoue que je n'étois pas moi-même sans émotion, & néanmoins il falloit que j'encourageasse les autres, & que je dissimulasse mes sentimens. Ce n'est pas là un petit embarras. Cependant je vins à bout de faire bonne mine, ce qui les rassura un peu, après quoi je leur fis voir que le danger étoit égal, soit que nous attendissions l'ennemi, ou que nous allassions à sa rencontre.

Nous marchâmes donc au devant de la voix, & nous avions fait à peine cinquante pas, que nous apperçûmes, à une grande distance, quelque chose de ressemblant à un homme, avec une autre créature, qui se perdit entre les arbres, avant que nous eussions pû discerner ce que c'étoit. Là-dessus chacun de nous s'en forma des idées proportionnées aux différens degrés de sa peur. Alvarado vouloit que l'homme fût un géant, & l'autre créature, un homme d'une taille ordinaire, tous deux armés de pied-en-cap. Le mousse, qui appréhendoit

plus la mort que l'esclavage auquel il s'étoit accoutumé sous un maître dur & impitoyable, assuroit avoir vu une ourse avec son petit, & s'efforçoit de nous inspirer la frayeur qu'il sentoit, pour la justifier : nous avions même mille peines à l'empêcher de se jetter dans le lac à la nage. En un mot chacun croyoit voir ce qu'il appréhendoit davantage. Moi seul, moins alarmé que les autres, je distinguois mieux les objets, & je croyois n'avoir remarqué qu'un homme d'une grandeur ordinaire avec un chien: de sorte que mes discours les ébranloient assez pour les remettre tant soit peu.

Enfin, après avoir avancé environ la longueur de cent pas, nous revîmes les mêmes objets moins éloignés, & dans un endroit où aucun arbre ne pouvoit les dérober à notre vue. Alors il n'y eut peur qui tint : mes compagnons furent obligés de convenir que le géant & l'ourse s'étoient changés en un homme ordinaire ; seulement nous ne pûmes reconnoître quel animal l'accompagnoit, parce qu'il s'élança sur un arbre dès qu'il nous eût apperçus. Mais, pour l'homme qui venoit vers nous pas à pas, il fut bientôt à la portée de notre vue. Il paroissoit âgé ; une longue barbe blanche lui descendoit sur la poitrine qui étoit nue ; des cheveux de la même couleur lui couvroient

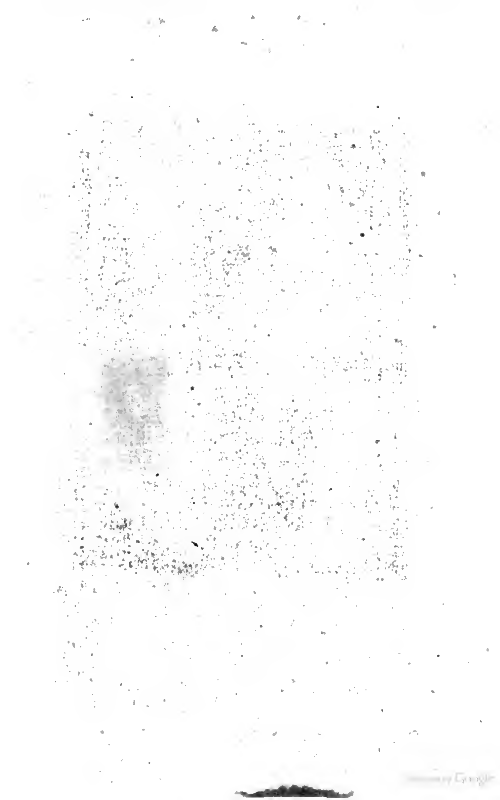
les épaules, & tomboient jusques sur ses reins.

Cet extérieur, qui inspiroit plus de respect que de frayeur, commençoit à rappeller le courage de mes gens, qui tâchèrent de rejetter sur la distance l'erreur où l'appréhension seule les avoit jetés. Cependant le vieillard, qui s'étoit approché assez de nous pour remarquer que nous parlions anglois, laissa tomber un fagot & une hache qu'il portoit, courut au-devant de moi, & m'embrassa, en disant: mes chers compatriotes, car je vois que vous l'êtes à votre langage, par quel hasard êtes-vous venus dans un endroit dont l'accès est défendu par mille périls, & où l'on ne peut aborder qu'après avoir évité mille fois la mort? Avez-vous donc fait naufrage? Non, graces à Dieu, mon père, lui dis-je, la simple curiosité nous a amenés ici, & le calme extraordinaire qu'il fait l'a favorisée autant que nous pouvions le souhaiter. Vous même, oserois-je vous demander comment vous vous trouvez dans ce désert? Il me répondit que c'étoit par le secours de la providence, qui l'avoit tiré des portes de la mort pour le placer dans cet asile assuré & paisible. C'est mon naufrage qui m'a sauvé, dit-il. Ces mots me faisoient croire que des corsaires avoient donné la chasse à son navire, & qu'il s'étoit sauvé de leurs mains en échouant contre

Le Solitaire Anglois



Mes chers Compatriotes?



les rochers. Là-dessus, je lui dis que puisqu'il avoit évité la servitude, il devoit songer à sortir avec nous d'un lieu où sa vieillesse demeureroit sans aucun secours humain, s'il ne saisissoit l'occasion présente. Vous êtes dans l'erreur, repliqua le bon vieillard : quiconque espère en Dieu, n'a pas besoin des hommes. J'en conviens, monsieur, lui repliquai-je. Quoi ! ne peut-on avoir de confiance en Dieu qu'en rejetant absolument l'assistance de son prochain ? Je ne doute point de votre piété, seulement je me défie de la fragilité de la nature, & de l'infirmité de la vieillesse, & c'est ce qui me fait souhaiter que vous vous mettiez à portée d'être secouru. Vous pouvez vivre dans le monde sans relâcher de votre dévotion, & sans courir risque que rien la refroidisse ou la trouble. Le bon homme me fit cette réponse. Quand je devrois être empereur de l'univers, je ne vous suivrois pas ; & vous-même vous cesseriez de m'en presser, si vous saviez combien je mène ici une vie heureuse & tranquille. Ni habits, ni nourriture, ni commodités, rien ne me manque. Je ne suis point asservi aux modes ni aux tems : j'ai de tout, selon mes besoins & selon mon goût. Vous voyez, par exemple, mon habit d'été : l'hiver, j'en ai qui conviennent à la saison. Quant à ce qui est des vivres, je pourrois

vous dire que j'ai à choisir, viande commune, poisson ou gibier. Venez dîner avec moi, & je parie dix contre un, que je vais vous servir de la venaison, & peut-être un plat de gibier.

Il nous mena là-dessus dans un bois éloigné d'environ un mille, où il avoit tendu des pièges en plusieurs endroits d'un taillis, & nous y trouvâmes un animal qui ressembloit à un faon, de la grandeur d'un lièvre, de la couleur d'un renard, & dont les pieds & la tête étoient comme ceux d'une chèvre. Ne vous l'avois-je pas bien promis que je vous donnerois de la venaison, dit le bon homme? Voyons maintenant si j'aurai du gibier.

Nous allâmes en même tems dans un endroit où pendoit, entre deux grands arbres, un filet au fond duquel il avoit pratiqué une espèce de sac qui se refermoit dès que l'oiseau étoit dedans. Il s'y trouva deux oiseaux semblables à une bécasse, mais de la grandeur & de la couleur d'un faisan. Bon, dit le vieillard, voilà du gibier que j'ai, sans être obligé d'en offrir moins qu'il ne vaut, ni que les volailliers aient juré qu'il leur coûte plus qu'il ne coûte en effet : voyons à présent si nous aurons du poisson ; il ne nous en coûtera que la peine de faire environ un demi-mille. Ce n'est pas la peine, monsieur, lui répondis-je; nous ne sommes que quatre, &

voilà des vivres pour vingt personnes! si vous avez envie de manger du poisson, nous en avons dans notre chaloupe, de l'autre côté du rocher. Bien conseillé, repliqua le vieillard solitaire: nous traverserons un lac, & nous grimperons deux fois le long d'un rocher inaccessible, pour attraper avec peine ce que nous pouvons avoir en nous promenant dans des bois délicieux, pendant qu'une infinité d'oiseaux nous réjouiront par leurs concerts mélodieux. A combien de travaux inutiles s'expose l'homme! baissez-vous seulement, regardez & voyez s'il n'y a pas là de quoi faire un passable repas? Tandis que nous parlions, nous étions arrivés à un réservoir abondant en poissons, & c'est ce qu'il me montroit. Je me récriai sur son bonheur, en des termes pleins d'admiration; sur quoi il me dit: vous avez raison, monsieur, je suis dans un second paradis terrestre, excepté qu'il n'y a ici ni fruit défendu, ni femme qui puisse me tenter. Je ne pouvois nier que la providence ne le traitât en bonne mère, mais il me sembloit que l'âge devoit avoir épuisé ses forces, & je le lui disois. Bon, bon, l'âge, repliqua le vieillard en souriant, je suis moins vieux qu'à mon arrivée dans ce désert, & néanmoins je n'avois alors que vingt-huit ans; & il y en a déja cinquante du tems que je parle;

il est vrai pourtant que je pourrois passer pour vieux, si j'avois vécu comme les autres hommes, qui semblent trouver la mort trop éloignée, tant ils se hâtent de l'avancer par leurs débauches; mais je n'ai eu ni occasion, ni envie de le faire. Vous me répondrez, peut-être, que si on ne s'apperçoit pas encore en moi du ravage des années, il y paroîtra un jour; & qu'il n'y a pas de constitution dont le tems n'altère enfin la vigueur. Oui, je l'avoue, & j'avoue encore qu'un nombre considérable de jours qui ont passé sur ma tête, ne m'ont guères vieilli, parce que je ne les ai point prévenus, ainsi que ces gens qui mettent leur vie en double, si on peut parler de la sorte, & qui sont pressés de vivre; jugez-en par cette vigueur de poitrine, & tâchez de faire mieux, vous qui vous croyez moins âgé que moi. Là-dessus il toussa d'un ton clair & vigoureux, dont mes oreilles retentirent pendant quelques minutes; & j'avouai que je ne me sentois pas capable d'en faire autant. Il proposa ensuite qu'un de nous allât prendre une grande pierre environ à deux verges de l'endroit où nous étions, & la lui apportât: il y a apparence que vous y réussirez sans peine, continua-t-il, du moins elle ne semble pas d'une extrême pesanteur. La chose ne me paroissoit pas facile:

cependant, pour faire plaiſir à mon hôte, je m'offris de rouler juſqu'à lui cette pierre digne des héros d'Homère & de Virgile. Après avoir eu mille peines à la remuer, je fus enfin obligé d'y renoncer, tandis qu'à ma grande ſurpriſe, il l'enleva de terre, & la porta, comme en ſe joüant, à l'endroit qu'il m'avoit marqué. Eh bien! nous dit-il, voyez combien il eſt avantageux de vivre loin du monde, & de ne pas uſer ſes forces en les prodiguant! Si vous n'aviez pas reçu tant d'aſſiſtance des autres hommes, je ſuis porté à croire qu'elle ne vous ſeroit pas néceſſaire en auſſi peu de tems, qu'il y a apparence qu'elle le deviendra. Allons réparer nos forces par un bon repas; il eſt aſſez tard pour n'avoir plus de tems à perdre.

Nous allâmes ſur-le-champ à l'endroit où les fagots étoient demeurés, & nous en chargeâmes notre mouſſe, après quoi nous prîmes le chemin de la cuiſine. Nous nous mîmes tous à travailler, l'un faiſoit du feu, tandis que l'autre écorchoit le faon, & qu'un troiſième plumoit le gibier. Le bon homme nous dit, qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas nous épargner cette peine; que notre préſence avoit effarouché ſon domeſtique. Je vois que ce mot vous étonne, continua-t-il; que ſeroit-ce donc, ſi je vous diſois, que celui dont je parle eſt un

naturel de cette île, & qu'elle n'eſt, dieu merci, habitée que par moi & par des ſinges? Je compris par ce diſcours, que ce prétendu valet étoit un ſinge, le même qui s'étoit ſauvé ſur un arbre à notre approche, le bon-homme m'avoua que j'avois raiſon; & que ſemblable à ſon maître, ce ſinge n'aimoit pas la compagnie. Je lui demandai là-deſſus comment il avoit pu accoutumer cet animal à lui obéir, & à ne pas regretter la liberté, dont il pouvoit aller jouir avec ſes ſemblables. Je vais vous l'apprendre, me dit le bon ſolitaire. Je le pris jeune, & je le comblois de careſſes, à quoi il témoignoit une extrême ſenſibilité; de-là vient qu'il s'eſt fait à moi, & qu'il ne voudroit pas me quitter aujourd'hui, quand même il n'auroit pas à craindre d'être chaſſé par les ſinges ſauvages, ce qui lui arriveroit infailliblement. J'en avois un autre auparavant, ajouta-t-il, je puis dire que la Providence me l'avoit envoyé pour m'aider & pour me divertir; car il n'y a rien qu'il n'eût l'adreſſe de faire, ou pour me ſoulager dans mes travaux, ou pour diſſiper l'ennui de ma ſolitude. C'eſt ainſi que je vécus douze ans, comme je l'ai marqué ſur mes mémoires; mémoires que, par parenthèſe, j'aurois faits en forme de journal, ſi l'ordre des jours ne s'étoit échappé de ma mémoire, de ſorte que je me

contente de fêter le ſeptième jour, quel qu'il ſoit, & de compter les années par hivers.

Au reſte, voici, continua-t-il, comment ce ſinge me tomba entre les mains : un jour que j'avois fait rôtir une grande quantité de racines, & que je les laiſſois refroidir ſur la table, je ſortis pour aller prendre l'air, ſans ſonger à fermer ma porte. Après une promenade d'une heure ou deux, de retour au logis, j'y trouve un ſinge, que l'odeur des mets avoit attiré, & qui les mangeoit en profitant de mon abſence. Ma préſence le ſurprit extrêmement, il demeura coi, & ſe contenta de diſcontinuer ſon repas pour me regarder en face. Cet hôte ſur qui je n'avois point compté, excita d'abord mon admiration ; en effet, aucune créature de ſon eſpèce n'en approchoit pour la beauté : imaginez-vous un dos d'un verd charmant, une tête & un ventre d'un beau jaune, une peau dont l'éclat reſſembloit à de l'or bruni ; voilà comme étoit fait mon ſinge. Vous ne ſauriez croire quelle envie je me ſentis de devenir le maître de ce bel animal, ſeulement ſon âge me faiſoit craindre de ne pouvoir jamais l'apprivoiſer, tellement que j'avois déjà réſolu de le tenir à la chaîne. Là-deſſus, je me hâte de fermer la porte, & le ſinge troublé de ſe voir enfermé, commence à chercher de tous côtés

par où il pourra s'enfuir : dès que je m'apperçus de son embarras, je tournai le dos, pour lui donner le tems de se rassurer, & il se remit presque d'abord à manger de ces racines, avec une tranquillité, qui me fit espérer que je pourrois le rendre familier. J'avois remarqué qu'il étoit venu prendre auprès de moi des racines frites, qu'il aimoit plus que les crues, & qui sont moins pesantes sur l'estomac, ce qui m'avoit fait aviser de lui en jetter quelques-unes. Il témoigna qu'il étoit fâché, & me fixa quelque tems, comme pour deviner mes sentimens par mes regards : enfin, voyant que son action ne me déplaisoit pas, il se mit à manger avec un nouvel appétit. J'étois charmé de lui trouver tant de douceur, comme vous pouvez croire : je versai de l'eau dans une coquille, & je la mis à terre aussi près de lui que je le pus, sans l'effaroucher ; le croiriez-vous ? Déjà familier, il y vint boire hardiment, après quoi il me regarda encore en face, en s'essuyant les babines avec une nonchalance qui vous auroit fait éclater de rire, & qui ne se démentit pas un moment, quoique je fusse venu auprès de lui ramasser la coquille.

Ne doutant plus alors qu'il ne devînt bientôt aussi privé qu'un chien, je résolus de demeurer au logis le reste de la journée, pour

l'accoutumer à me voir ; je fis avec lui un léger souper, & j'allai me coucher de bonne heure. Mon singe vint d'abord se mettre en travers au pied du lit, & s'y tint en repos jusqu'au lendemain matin. Je remarquai, en me levant, qu'il avoit les yeux sur les miens pour observer mes actions. Je me hasardai alors à le prendre, il me laissa faire ; je le caressai, je lui donnai à manger, en un mot, je m'apperçus qu'il ne me craignoit déjà plus. J'avois cependant une affaire pressante dehors, & mon dessein étoit de l'enfermer jusqu'à mon retour ; je me trouvai bien embarrassé quand je voulus sortir : il m'avoit suivi jusqu'à la porte, & je ne pouvois guères l'ouvrir, sans courir risque de le perdre ; car bien qu'il fût apprivoisé, notre connoissance étoit trop récente, pour compter qu'il la préférât au plaisir d'être libre. L'unique chose qui me rassuroit, c'est qu'il ne s'empressoit pas pour sortir, & qu'il n'avançoit qu'autant que moi, comme s'il eût voulu me faire entendre qu'il avoit envie, non de s'enfuir, mais de me suivre. Je me hasardai donc à le laisser sortir avec moi, dans la pensée que s'il s'enfuioit, il reviendroit quelque jour, voir un hôte chez qui il n'avoit reçu que des bons traitemens. Nous voilà donc tous deux en campagne,

lui bien aise, & moi bien embarrassé. J'eus plus de bonheur que je n'avois cru, le fidèle singe m'accompagna & revint de lui-même avec moi.

Après une expérience semblable, je ne craignis plus d'en faire mon compagnon de voyage, comme j'en avois fait mon commensal. Néanmoins, un jour que j'avois besoin de bois menu pour ma cuisine, comme il falloit passer près d'un bois taillis où gitent plusieurs singes, je n'osai le mener avec moi, crainte que ses compagnons ne me l'enlevassent. Je pris donc doucement le paquet de cordes, dont je lie toujours mes fagots, & j'épiai l'occasion de sortir sans qu'il s'en apperçût. Je ne saurois m'ôter de la tête qu'il devina ma pensée, quand je songe qu'il se tenoit près de la porte, jettant les yeux tantôt sur moi; & tantôt sur ce paquet de cordes, comme s'il avoit voulu en avoir un semblable. Toujours veux-je bien vous avouer que le prenant sur ce pied, je lui coupai une partie de ma corde, & qu'il justifia ma conduite par la sienne. Nous passâmes dans l'endroit où je craignois qu'il ne m'échappât, & il me suivit toujours pas-à-pas, bien que d'autres singes vinssent souvent à côté de lui, comme pour l'emmener avec eux. Ce n'est pas tout, étant arrivé au bois où j'avois

coutume de couper des branches séches; lorsque j'en eus abbatu une certaine quantité, je commençai à les coucher en travers sur la corde, comme quand on veut lier un fagot. Le singe ne m'eut pas plutôt vu travailler, qu'il se mit à m'imiter avec une vîtesse & une adresse qui me surprirent, & il avoit déjà fait un grand fagot, que je n'en avois encore qu'un petit: le malheur est qu'après l'avoir lié, à mon exemple, il ne put soulever la charge qu'il s'étoit destinée, avec plus de zèle que de prudence. C'étoit un plaisir de voir son embarras: je crois qu'il tourna bien vingt fois autour de ce fagot, en me regardant en face à chaque fois, comme pour me prier de l'aider. Enfin, après m'être assez diverti des efforts inutiles qu'il faisoit, je lui donnai mon fagot, qui étoit léger, pour prendre le sien, & le singe ravi du troc, reprit gaiement avec moi le chemin du logis.

Alors assuré de ce bel animal, dont la dernière action me promettoit & du service & du plaisir; je remerciai la Providence qui me l'avoit envoyé dans un désert où je devois aussi peu m'y attendre, puisque les animaux, effarouchés par la vue d'une créature humaine, s'enfuyent d'abord, loin d'être traitables & dociles au point qu'il l'étoit. Aussi je fus heureux

tant que je le confervai : mais mon bonheur ne dura guères. Mon cher Beaufidèle fut tué par des finges d'une efpèce différente, un jour qu'il étoit allé feul puifer de l'eau ; car c'étoit lui qui m'alloit querir de l'eau & du bois, & je n'avois qu'à lui montrer une corde ou mon fceau, pour lui faire entendre à quoi je voulois l'employer.

En finiffant ce difcours, comme le bon folitaire me parut attendri fur la perte de ce finge bien aimé, l'unique compagnon de fa folitude, je lui dis que je ne pouvois blâmer fes fentimens, quoique fans doute le finge que nous lui avions vu, dût contribuer beaucoup à lui en infpirer d'autres. Non, non, monfieur, il s'en faut bien, répliqua le vieillard ; il eft vrai que celui dont vous parlez m'accompagne en tout lieu, porte un fagot, puife de l'eau, pique un poulet, tourne la broche, & me rend enfin mille fortes de fervices ; ce n'eft pourtant point mon cher Beaufidèle, & d'ailleurs il eft fouvent malheureux dans ce qu'il entreprend à mon exemple. Il n'y a que deux jours encore qu'il me donna une preuve de fa maladreffe : après avoir écrit cinq ou fix heures de fuite, je fus obligé de fortir, & je laiffai par mégarde, fur la table, la plume, l'encre & le parchemin que je venois d'employer. J'étois

à

à peine dehors, que voilà mon imitateur maladroit qui se met à l'œuvre, barbouille ce que j'avois fait, & grifonne de même une dixaine de feuilles, en observant toujours de les remettre à mesure dans mon coffre, comme il avoit remarqué que je faisois d'ordinaire. Mon retour l'empêcha, par bonheur, de continuer son ouvrage, cependant il me gâta, en un quart d'heure, ce qui m'avoit coûté six mois à écrire, & je n'osai même lui témoigner mon ressentiment, ni le battre, persuadé que ma vengeance n'auroit pas réparé sa faute, outre que j'aurois peut-être perdu cet animal que je regretterois à présent.

Je lui demandai là-dessus comment il en étoit devenu le maître. Par une rencontre imprévue, me répondit-il. J'avois cherché long tems un successeur à Beaufidèle, & j'avois perdu mes peines, parce que les singes de cette île n'abandonnent jamais leurs petits d'un pas, tant ils les aiment passionnément; à moins qu'en jouant ensemble, ils n'entrent dans un endroit où nichent des singes d'une autre espèce: alors les mères n'osent les suivre, & on pourroit attraper les petits, si on se trouvoit assez à tems auprès d'eux. Mais la chose est presque impossible; car les vieux singes étranglent d'abord ces jeunes, & c'est ce qui les empêche

de se multiplier, sans quoi les herbes & les fruits de l'île ne suffiroient pas pour leur nourriture. J'avois donc renoncé à mon dessein, lorsque, il y a environ huit ans, j'allai me promener sous un bouquet d'arbres où les singes verds se retirent ordinairement. Tandis que je m'amusois à considérer avec plaisir la beauté de leurs couleurs & la vivacité de leurs mouvemens, je vis, à quelque distance, un singe gris tomber du haut d'un arbre, poursuivi par un singe d'une autre espèce. Je cours d'abord sur le champ de bataille, j'arrache le vaincu des pattes du vainqueur, qui lui avoit déjà enfoncé les dents & les ongles dans la gorge, je lui ouvre le gosier, qui étoit fermé presque tout-à-fait, & je remarque avec joie qu'il commençoit à respirer assez librement. Je fus charmé de ce hasard, qui me donnoit un singe que j'avois cherché tant de tems inutilement. Je me hâtai de porter chez moi le pauvre animal, je lui donnai du lait chaud, je le couchai sur mon lit, en un mot, j'eus en deux ou trois jours la satisfaction de le voir parfaitement guéri, & les bons traitemens que je lui ai faits depuis, sont cause qu'il est aujourd'hui d'une grandeur peu commune pour son espèce : néanmoins, encore une fois, ce n'est pas mon Beaufidèle. Outre qu'il a le malheur d'être de

la race qui m'a tué ce bel animal, il n'en a ni la beauté, ni l'adreſſe; d'ailleurs, il n'y a point de jours qu'il ne me divertiſſe par les fantaiſies plaiſantes dont il s'aviſe. Il faut que je vous en entretienne, en attendant le dîner, ſi vous voulez bien avoir la bonté de prendre part à l'unique choſe qui me réjouiſſe dans mon déſert, & conſidérer qu'un rien eſt précieux à un homme placé dans une ſituation comme la mienne.

Nous lui témoignâmes qu'il nous feroit plaiſir, & il reprit la parole en ces termes: Comme ce ſinge m'aime à la folie, & qu'il m'accompagne toujours, en quelque endroit que j'aille; il m'avoit vu ſouvent regarder dans mes filets, s'il n'y avoit point quelque oiſeau de pris. Un jour que j'étois occupé à écrire, il ſe mit dans la tête d'aller ſeul faire la même choſe: il y trouve un oiſeau, le plume tout en vie, & me l'apporte, défiguré & méconnoiſſable, comme vous pouvez vous l'imaginer. Jamais chaſſeur ne fut plus content de ſa capture. La pauvre bête ne ſavoit que faire pour me témoigner ſa joie d'avoir réuſſi avec tant d'adreſſe; c'étoit des cris, des geſtes, des mouvemens à faire mourir de rire: cependant, l'oiſeau qu'il avoit lâché, prit la fuite, & le laiſſa dans un étonnement, qui lui donna à lui-même une avance

considérable. Lorsque mon singe fut revenu un peu de sa surprise, il poursuivit sa proie avec une vîtesse incroyable, & l'attrapa avec bien de la peine; leur combat dura un bon quart d'heure. Enfin, l'oiseau n'en pouvant plus, se coucha devant son vainqueur, qui me le rapporta sur-le-champ, avec cette précaution qu'il le tint toujours par une cuisse, jusqu'à ce que je lui eusse coupé la gorge.

Une autre fois, il me divertit encore beaucoup, mais d'une autre manière. Un matin, de bonne heure, que j'étois occupé dans ma cabane, il sort sans que je m'en apperçoive, & demeure dehors pendant un tems assez considérable. Craignant pour lui le sort de son prédécesseur, j'allai le chercher auprès de mes filets, où je savois qu'il faisoit de fréquens voyages. Il y étoit en effet, bien occupé avec un oiseau de la même espèce que celui que nous avons, qui se défendoit avec autant d'adresse que de courage. Les deux champions étoient à-peu-près de la même grandeur, l'oiseau frappoit le singe de son bec, tantôt aux oreilles, tantôt à la cuisse, tantôt à la queue, tantôt aux pattes de devant : mais c'étoit peine perdue; le singe le tenoit par une cuisse, & lui donnoit des coups de patte sur le dos pour le faire tomber, l'étourdir & le

plumer ensuite à son aise. Cependant, mon chasseur eut beau faire, l'oiseau fatigué du combat lui échappa, & se sauva dans les broussailles, où il auroit été perdu pour moi, si je ne m'étois d'abord jetté dessus; ainsi finit cette aventure.

Le bon vieillard s'étoit apperçu, pendant qu'il parloit, que le dîner étoit presque prêt. Il nous emmena sur-le-champ dans sa salle, & couvrit la table, tandis que notre mousse prenoit garde au rôti. La nappe, composée d'un morceau de voile, étoit un peu usée, mais propre; trois coquilles, d'une médiocre grandeur, nous servoient d'assiettes, qu'on auroit prises pour des nacres de perle. Messieurs, je n'ai point d'autres plats, nous dit notre hôte; si vous pouvez vous résoudre à manger dans des coquilles, vous trouverez qu'elles ne gâtent point les mets. Je lui répondis, que je préférois un service pareil à la vaisselle d'argent, & que peut-être aucun prince en Europe n'avoit un buffet aussi curieux & aussi propre. Pour aussi curieux, oui, répliqua le vieillard; d'ailleurs, je doute qu'il y en ait de plus propre. En même tems, nous nous mîmes à table, lui sur sa chaise, où nous le forçâmes de s'asseoir, & nous, sur son coffre.

Le premier plat étoit une soupe, dont

l'odeur délicieuse excitoit mon appétit. Deux coquilles de moules nous tenoient lieu de cuillières, à l'Espagnol & à moi, tandis que le solitaire mangeoit avec une cuillière, qu'il avoit faite lui-même, & que nous n'avions point voulu prendre, quoiqu'il nous en priât instamment. Jamais je n'ai goûté, ni au Pontaque (1), ni ailleurs, de soupe comparable à la nôtre. On y avoit mis une moitié de notre faon, plusieurs sortes d'herbes, qui ont un goût comme les artichaux, les asperges & le selleri, des racines frites au lieu de pain grillé, qu'on auroit prises pour des chataignes, & des pois verds d'une douceur extraordinaire. Je ne pus m'empêcher de dire, en me récriant sur l'excellence de cette soupe, que c'étoit bien dommage que l'accès d'une pareille île fût fermée par la nature comme elle l'étoit. La nature prodigue ici ce qu'on lui arrache ailleurs, continuai-je; il faut labourer, semer, moissonner en Europe: ici la terre prévient votre travail, & se plaît à aller au-devant de vos vœux. Quel heureux séjour, s'il y avoit des habitans! Quel heureux séjour, dites-vous, interrompit le vieillard? dites plutôt, quel malheureux séjour ne seroit-ce pas, s'il étoit habité! Maintenant il est

(1) Auberge fameuse de Londres.

exempt des maux dont abondent vos villes célèbres & peuplées. On n'a que des louanges & des actions de graces à rendre à la nature, parce qu'elle offre ici, de son plein gré, ce qu'elle ne vend en Europe qu'à l'industrie & au travail. Aussi quelles injustices ne lui faites-vous pas dans vos discours? Si un homme est adonné à quelque vice, vous dites que c'est un effet de sa nature, au lieu que c'en est un de la corruption de son cœur ; car si nous sommes pervers, ce n'est pas à la nature qu'il faut s'en prendre, mais à nous-mêmes; c'est par notre propre faute qu'elle a perdu, & son innocence originelle, & sa première indulgence pour les hommes. Au reste, ces pois que vous m'avez paru admirer sont bien du crû du pays, mais ils viennent d'ailleurs, & ils sont un fruit dont la Providence a récompensé mes peines. J'ai labouré le terrein, le ciel a fourni la semence, la nature l'a nourrie, & le tems l'a fait croître. Avec sept pois & trois féves, j'ai recueilli assez de graine en quatre années de tems pour ensemencer une grande pièce de terre, de sorte qu'aujourd'hui j'en ai une abondante provision, & j'en réserve encore pour les semailles.

En achevant ces réflexions, comme nous ne mangions plus de soupe, le vieillard alla lui-même porter le reste à notre mousse, qui étoit

dans la cuisine, & revint chargé d'un plat de bouilli, avec des huîtres, servi dans une coquille propre & profonde. A ce service, succéda le rôti composé du reste de notre faon, avec quelques coquilles de diverses sortes de marinades délicates, dont je n'avois jamais goûté en ma vie, parmi lesquelles il y avoit des mousserons d'un goût & d'une couleur qui passe tout ce que je puis dire. Le bon vieillard nous dit qu'ils ne croissoient qu'en un seul endroit de l'île, & qu'il y en avoit remarqué de trois grandeurs, les uns qu'il marinoit, les autres qu'il étuvoit, & quelques autres qui avoient plus de quatre pouces, qu'il grilloit en guise de côtelettes de veau. Je lui répondis qu'autant ils étoient délicieux, autant ils étoient inutiles, vu la bonté des mets, qui n'avoient pas besoin d'assaisonnement qui les relevât. Vous avez raison, monsieur, repliqua le Solitaire: le rôti auroit pu se passer de mousserons, mais vous ne pouvez vous passer d'appétit pour le gibier qui nous reste: voilà pourquoi je vous les ai présentés. En même tems il nous apporta les oiseaux qu'il avoit trouvés dans ses filets, & nous pressa, d'un air gracieux, d'en goûter. Nous ne pouvions résister à des instances aussi honnêtes; nous nous rendîmes donc à ses prières: aussi je puis protester que, de la vie, je n'ai rien mangé

qui méritât mieux qu'on presſât ſon hôte. C'étoit un fumet, une couleur, un goût exquis; il ne ſembloit pas que nous euſſions rien mangé, à voir avec quel appétit nous expédiâmes ce gibier.

Le deſſert vint enſuite. Il conſiſtoit en un petit fromage que le vieillard avoit fait lui-même, & qui lui donna occaſion de nous raconter comment il attrapoit les gazelles, du lait deſquelles il le compoſoit. Ce ſujet l'engagea dans des réflexions ſenſées ſur la conduite miraculeuſe de la providence, ſur les obligations étroites que nous avons à Dieu, ſur les grands motifs qui nous portent à l'aimer & à le ſervir, ſur la tranquillité qui naît d'une conſcience pure, & ſur le tréſor ineſtimable d'être content de ſon état. Il vint à examiner les différens caractères des hommes, & donna de grandes louanges aux parens qui inſpiroient, de bonne heure, des principes ſages & vertueux à leurs enfans. C'eſt ce qui le conduiſit à louer ces perſonnes pieuſes d'entre nous, qui ont fondé des écoles pour les enfans des pauvres, au lieu de pourvoir à leur ſubſiſtance, perſuadées que le premier article preſſoit davantage, & qu'il étoit moins difficile d'arriver au ſecond.

Je ne vous ai encore fait aucune queſtion touchant l'Angleterre, continua le bon vieil-

lard ; ce n'eſt pourtant pas que j'aie oublié ma chère patrie ; quoiqu'il y ait cinquante ans que j'en ſois ſorti, elle eſt toujours préſente à ma mémoire, & rien de ce qui la touche ne m'eſt indifférent. Je m'intéreſſe même à ſes rois, bien que je me croie pour toujours affranchi de la puiſſance des princes. Quel eſt donc celui qui la gouverne ? Je lui répondis qu'il s'appelloit George ; qu'il étoit moins le maître que le père de ſes ſujets ; qu'il ſavoit allier la clémence avec la juſtice, encourager la vertu, exterminer le vice, & faire fleurir la religion. A ces mots, le bon homme ne put cacher ſa joie. Que le ciel béniſſe ce pieux ſouverain, s'écria-t-il avec tranſport ! Puiſſe ſa poſtérité régner long-tems ſur le trône de la Grande-Bretagne ! Puiſſe ce royaume ſe rendre digne de ſes rois, par une obéiſſance & une fidélité qui effacent enfin le ſouvenir honteux & exécrable de ſes rébellions paſſées ! En même tems, il remplit une coquille que nous vuidâmes tour-à-tour à la ſanté du roi & de la famille royale, & à la proſpérité de l'égliſe. Ainſi finit un repas délicieux & une converſation auſſi agréable qu'inſtructive.

Je mourois d'envie de ſavoir comment le Solitaire étoit venu dans cette île, & par quel ſecret il avoit ſu défendre ſa ſanté contre les

fatigues & contre la vieilleſſe : je pris, à la fin, la liberté de le lui demander. Pour mon hiſtoire, le reſte du jour ne ſuffiroit pas pour vous la raconter, me dit-il ; je vous la donnerai avant votre départ, écrite de ma propre main. Ces mémoires ont occupé mon loiſir, & peut-être ſerviront-ils à égayer le vôtre. Quant à ma vigueur dont vous paroiſſez ſurpris, ma recette eſt courte & facile, & je veux bien vous en faire part, mais je crains que vous n'en puiſſiez faire uſage. Elle conſiſte en trois choſes : des exercices ſains, des repas ſobres, & une vie pure. Si vous avez aſſez de force pour vous réduire à cette diète, vous ménagerez votre ſanté, vous épargnerez votre bourſe, &, pour comble de bonheur, vous conſerverez de tous les biens le plus précieux, je veux dire votre ame. Encore une fois, j'appréhende bien que les ſéductions du monde, & des paſſions, ne vous empêchent de ſuivre ce ſalutaire régime, car elles feront toujours auprès de vous pour vous nuire. J'oſe donc vous recommander les maximes ſuivantes. L'honneur que vous me faites de me demander des conſeils, juſtifie la liberté que je prends.

Faites que le monde vous aime, mais ne l'aimez pas aſſez pour vous fier trop à lui.

N'accablez point vos amis de bienfaits, de peur de fatiguer leur reconnoiſſance.

Ne consumez ni votre vigueur, ni vos biens dans les plaisirs des femmes, si vous ne voulez y perdre encore l'honneur.

Ne confiez point à une femme les secrets que vous ne voulez pas déclarer à tout le monde.

Ne faites point de contrats dans la joie étourdie & tumultueuse qu'inspire le vin. Vous agiriez alors avec une candeur & une générosité qui honoreroient trop votre siècle, pour honorer beaucoup votre prudence.

Quiconque joue, risque de se ruiner, ou de ruiner un autre. Le premier est d'un homme imprudent, & le second d'un méchant homme.

Il y a peu d'honneur à s'exposer sur des fondemens sûrs, & peu de sagesse à s'exposer au hasard.

Enfin travaillez de telle manière à acquérir des richesses, que vous ne vous les reprochiez jamais; & faites-en un tel usage, que personne ne vous les envie.

Je remerciai le vieillard de ces sages leçons, qu'il me donna par écrit, sur l'instante prière que je lui en fis. J'étois charmé de sa sagesse, de sa civilité, & de son bonheur. J'aurois volontiers passé le reste de mes jours avec lui, si la vieillesse avancée de mon père & de ma mère ne m'avoit demandé des soins & des consolations que je ne pouvois ni ne devois leur refu-

ſer. Il y avoit même certains momens où il me ſembloit que j'aurois briſé toute ſorte de nœuds pour mener une vie innocente & tranquille dans le déſert. Cependant je cédai au devoir & à la nature, & je pris congé du vieillard en lui témoignant combien je me faiſois de violence pour l'abandonner. Il s'en apperçut aiſément, & me dit, d'un air qui marquoit qu'il étoit touché : Je vous avoue, monſieur, que j'aurois été ravi d'avoir, dans ma ſolitude, un compagnon ſenſible, comme vous, aux plaiſirs purs qu'elle me fournit ; mais vous avez dans le monde des parens qui ſoupirent après vous ; que le ciel vous protège & vous ramène ſain & ſauf entre leurs bras. Au reſte, vous ne reverrez, ſans doute, jamais cette île, & moi-même je ne vous conſeillerois point d'en entreprendre une ſeconde fois le voyage. Allons donc voir le reſte des curioſités de mon déſert, nous avons encore aſſez de tems.

Comme nous ſortions, je jetai par haſard les yeux ſur les arquebuſes placées derrière la porte, dont j'avois oublié de lui parler. Il n'attendit pas que je l'interrogeaſſe. Il me dit qu'elles étoient un trophée de la victoire que la providence lui avoit accordée ſur ſes ennemis, & un monument de la quatrième délivrance miraculeuſe. Il nous raconta enſuite qu'il avoit été

pillé une fois par les Indiens, & deux fois attaqué indignement par des corſaires qui vouloient le montrer dans les foires, comme s'il eût été un monſtre.

En nous entretenant de la ſorte, nous paſſions ſous pluſieurs de ces boſquets que j'ai décrits, qui ſont compoſés d'un ſeul arbre. Enfin nous arrivâmes ſous celui que le Solitaire préféroit aux autres, à cauſe de ſa beauté & de ſa grandeur; il couvroit de ſes branches tout un arpent de terre; & c'étoit la promenade favorite du bon vieillard. Il en prit occaſion de louer la providence, dont la ſageſſe & la bonté avoient fait l'univers pour l'uſage & pour le plaiſir de l'homme, & donné aux choſes des vertus propres à rendre la vie heureuſe, ſans les funeſtes effets de la déſobéiſſance qui défigura l'ouvrage de Dieu.

Ses ſages réflexions furent interrompues par un combat de ſinges de diverſes eſpèces, que le haſard avoit fait rencontrer dans un même endroit. L'adreſſe de ces guerriers nous divertit beaucoup; mais, par malheur, ils vinrent à nous appercevoir, & prirent la fuite dans leurs différens quartiers, qui étoient voiſins les uns des autres, tellement qu'ils pouvoient obſerver les mouvemens réciproques de leurs ennemis. Je ſuis fâché que le combat n'ait pas duré da-

vantage, dis-je, à mon hôte; j'aurois volontiers paſſé une heure à conſidérer de pareils combattans. C'eſt un plaiſir qu'on peut vous procurer aiſément, répondit le vieillard. Là-deſſus, il tire, de ſes poches, des racines rôties, qu'il avoit coutume d'y mettre, pour leur en jeter quand il paſſoit dans cet endroit, afin de les apprivoiſer tant ſoit peu. Il les rompt en petits morceaux qu'il jette à terre, de manière qu'il fût vu des deux partis, qui s'épioient au travers des feuilles des arbres. Il coupe enſuite une vingtaine de bâtons de l'épaiſſeur d'un pouce ou environ, & d'un pied & demi de long, qu'il jette auſſi à terre ſur les racines, apres quoi nous allons à quelques pas de là nous cacher derrière les arbres. Nous ne ſavions ni les uns ni les autres à quoi devoit aboutir ce manège; nous en fûmes bientôt inſtruits par l'arrivée des ſinges, qui ſe jetèrent ſur leur proie, dès qu'ils nous crurent éloignés; comme les verds avoient moins de chemin à faire, ils arrivèrent les premiers, & s'efforcèrent de chaſſer les autres, qui accouroient pour leur enlever leur butin. La mêlée fut chaude, & la victoire balança ſouvent. Chaque parti étoit vainqueur & vaincu tour-à-tour: enfin l'avantage demeura aux ſinges gris, & ils mirent leurs adverſaires en fuite: mais ceux-ci n'allèrent

pas bien loin. Ils n'eurent pas plutôt trouvé les petits bâtons dont j'ai parlé tout-à-l'heure, qu'on eût dit qu'ils avoient retrouvé de nouvelles forces. Armés de ces eſpèces de maſſues, ils font face, tombent ſur ceux qui les pourſuivoient, les ébranlent, les enfoncent, les chargent, & les obligent de s'enfuir à leur tour. Vous auriez dit que c'étoit de ces combats que notre canaille ſe donne dans les élections pour le parlement. Cependant les traîneurs des deux armées appercevant le champ de bataille vuide, & les proviſions mal gardées, s'étoient jetés deſſus comme d'un commun accord, & mangeoient, à leur aiſe, ce qui devoit être le prix du combat de leurs camarades. Ces derniers s'en apperçurent à la fin, & vinrent fondre enſemble ſur les pillards, comme ſur des ennemis communs. Ceux-ci leur laiſsèrent auſſitôt le champ libre, ſans qu'il y reſtât la moindre choſe : & ainſi finit la bataille, dont nous diſſipâmes les reſtes en avançant au milieu des ſinges qui s'enfuirent, les uns d'un côté, & les autres de l'autre.

Nous ſortîmes alors de deſſous les arbres, pour mieux découvrir les rochers dont le vieillard nous avoit raconté des choſes aſſez étonnantes pour mériter notre curioſité. En effet, nous fûmes à peine dans un endroit découvert, que

que nous vîmes, à quelque distance, un nombre considérable de bâtimens, comme des clochers, d'espace en espace, en un mot une ville magnifique, & le tout disposé de telle sorte, que j'aurois juré qu'il n'y avoit point d'illusion, si je n'en avois été averti d'avance. Alvarado & le mousse se mirent d'abord à protester qu'ils ne se trompoient point ; que ce qu'ils voyoient étoit une ville ; que même elle étoit dans l'île ; qu'on ne leur en feroit pas accroire sur un article semblable ; qu'ils avoient, graces à Dieu, la vue bonne. Eh bien, ne détournez point la vue, & avancez, répondit le vieillard, vous verrez qui est le trompeur, de vos yeux ou de moi. Il avoit raison. A mesure que nous approchions du rocher, il changeoit de forme insensiblement ; ce qui paroissoit uni se divisoit ; ce qui avoit paru devant s'écartoit & s'enfonçoit ; tantôt nous perdions une maison de vue ; tantôt c'étoit une tour qui disparoissoit ; en peu de tems, nous ne vîmes plus qu'un rocher hérissé de pointes, & la ville se dissipa comme un phantôme.

Le bon Solitaire, qui avoit l'art de tirer de tout des réflexions utiles & sages, en fit alors sur les erreurs fréquentes où l'on tombe quand on juge des choses sans en être à une portée suffisante ; mais, pour comble de malheur, ce

ne font pas nos sens seuls qui nous trompent de cette manière, continua-t-il: la raison elle-même ose soumettre à ses décisions téméraires des choses auxquelles il lui est impossible d'atteindre jamais : c'est ainsi qu'elle prononce, d'un ton ferme, sur l'infini, sur les décrets de Dieu, sur ses attributs, & qu'elle ne prend point garde que l'intervalle immense qui est entre elle & les objets de ses pensées, l'empêche de les discerner sûrement.

En achevant ce discours, nous nous trouvâmes au pied d'un roc qui avançoit comme une espèce de bastion, & où nous eûmes un nouveau sujet d'étonnement. Nous vîmes un un bel arc-en-ciel qui sembloit sortir de la bouche d'un géant couché sur le roc, & qui passoit d'un côté du lac à l'autre. Les couleurs vives & variées du véritable arc-en-ciel n'égalent point celles que nous voyions. Je m'imaginois d'abord qu'il étoit formé des rayons du soleil, qui tombant sur des eaux dormantes, étoient réfléchis en l'air, ce qui produisoit ce cercle merveilleux, & je le dis à Alvarado. Non, non, vous vous trompez, dit le bon Espagnol, qui, après ce qu'il venoit de voir, ne pouvoit s'ôter de l'esprit qu'il ne fût dans une île enchantée. Ceci est encore une nouvelle illusion. Nous ferions mieux de nous en aller, que de venir

admirer, comme nous le faiſons, les ouvrages du malin eſprit. Le bon Solitaire éclata de rire à ce diſcours, & dit à Alvarado, qu'on voyoit aſſez combien peu il avoit étudié la nature, mais qu'il fît ſeulement quelques pas pour ſe convaincre de la vérité. Le pieux Eſpagnol auroit réſiſté volontiers à cette invitation, mais il y alloit de l'honneur de ſon courage de ne le pas faire. Nous avançâmes donc, & lui auſſi, & il ſe trouva que l'endroit d'où venoit l'arc-en-ciel, étoit une fontaine d'une eau claire & délicieuſe, & rien de plus. Il n'y a que ce géant prétendu, dont nous ne ſçûmes que faire quand nous fûmes auprès, à cauſe de ſa figure bizarre, qui pouvoit reſſembler à mille choſes. Le vieillard ſoutenoit que la figure du baſſin, qui étoit ce géant, pouvoit être comparée à une baleine qui jette de l'eau par une de ſes narines. Alvarado croyoit qu'il avoit plus de l'air, ou d'un cheval, ou, pour mieux dire, d'un bœuf, à cauſe qu'on voyoit clairement comme des eſpèces de cornes. Pour moi, je ne ſavois qu'en dire, ſinon que ce que nous voyions reſſembloit à ces bâtimens antiques qu'on élevoit au-deſſus des ſources dans les premiers tems. Nous demandâmes là-deſſus à Thimothée Anchors notre mouſſe ce qu'il en penſoit. Voulez-vous le ſavoir, meſſieurs, nous dit-il? Cela reſſemble à

une vieille pompe rapetaſſée, qui eſt au fond de la cour de ma mère, dans Roſe-Mari-Lane.

Cette comparaiſon nous fit rire tous, & ne décida rien. Seulement nous convînmes que jamais nous n'avions bu d'eau auſſi pure & auſſi bonne. Mais rien ne me ſurprit autant que la force qu'il lui falloit pour ſauter à cinq verges de ſa ſource dans un baſſin. Il eſt ſûr qu'on ne voit rien de pareil dans les jardins même des princes, & que les meilleurs phyſiciens n'ont pu juſqu'ici attraper ce ſecret de la nature. La proportion & la régularité ſe joignoit encore aux autres merveilles, pour me les faire admirer davantage. Le baſſin, qui étoit preſque rond, avoit environ huit pieds de diamètre, & les bords étoient revêtus d'herbes odoriférantes, & de petites fleurs qui ſembloient avoir été miſes là par la nature, pour achever d'embellir cet endroit.

Après avoir conſidéré long-tems avec plaiſir cette régularité admirable dans un lieu déſert & ſauvage, je propoſai d'aller ailleurs; mais le vieillard me dit en m'arrêtant par la main: vous n'avez pas encore remarqué tout, monſieur. Vous voyez avec quelle roideur cette fontaine jette de l'eau ſans ceſſe de l'épaiſſeur d'un pouce, il s'enſuit qu'il en tombe par heure environ la valeur de 400 pintes de Paris. Néanmoins l'eau eſt toujours à la même hauteur dans

le bassin, sans qu'elle déborde ou qu'elle baisse jamais. Que pensez-vous de cette merveille ? J'avoue qu'elle mérite qu'on en examine la cause, lui dis-je ; & en même tems je me mis en devoir de chercher par où l'eau pouvoit s'écouler; mais il me conseilla de ne point prendre une peine inutile, en cherchant à découvrir ce que la nature avoit caché avec tant de soin. J'y ai perdu moi-même bien du tems, continua-t-il ; cependant je n'ai pu trouver que l'endroit d'où cette eau sort pour former un beau vivier; il est à un mille avant dans le pays ; nous passerons auprès en nous rendant au lac, & vous pourrez le voir chemin faisant.

Nous allâmes ensuite vers un endroit du rocher où nous remarquâmes plusieurs cavités les unes sur les autres, qu'on auroit prises pour autant de niches de statues. Je suis bien aise de vous tenir ici, nous dit le bon vieillard ; je vais vous régaler d'un concert de musiciens invisibles, que vous m'avouerez valoir bien les trompettes, les hautbois & les meilleurs chœurs de musique qu'il y ait au monde. C'est ici que je viens faire mes dévotions deux fois par jour. A ces mots, Alvarado, toujours plein de la pensée que l'île étoit enchantée, crut n'en devoir plus faire aucun doute, & considéra ce rocher comme le séjour des esprits immondes,

tellement qu'il prit congé de notre Solitaire, en lui disant qu'il n'étoit point curieux de choses surnaturelles. Notre hôte eut beau lui dire qu'il qu'il n'y avoit rien là de surnaturel, mais bien du prodigieux & de l'extraordinaire; que nous ne chanterions autre chose que des pseaumes; qu'il ne pouvoit y avoir du mal à le faire; que c'étoit, au contraire, un saint exercice qui faisoit partie du culte divin, & auquel les bonnes ames devoient toutes prendre part. Cela peut être, dit Alvarado, mais j'aime à voir ceux avec qui je prie Dieu, & je ne me sens pas fait pour la compagnie des esprits. Pour vous, M. Dorrington, faites comme vous le jugerez à propos; prenez garde seulement que votre curiosité ne vous coûte cher; Timothée & moi nous allons vous attendre dans notre chaloupe, où nous vous prions de vous rendre de bonne heure. Il remercia ensuite le vieux Solitaire, de l'humanité avec laquelle il nous avoit reçus, & le laissa vivement piqué des soupçons injurieux que lui Alvarado avoit fait éclater en sa présence. Que s'imaginent donc vos compagnons, me dit le bon vieillard? Sur quoi jugent-ils que j'aie commerce avec le diable? Où ont-ils jamais entendu dire que cet esprit aime à chanter les louanges de Dieu; car je ne voudrois pas, pour tout l'univers, que les échos admirables dont

je vous parle, répétassent autre chose, & fussent souillés par des chansons profanes. J'essayai d'excuser leur timidité, en la rejetant sur la pernicieuse coutume qu'ont les nourrices d'effrayer les enfans par des contes de spectres, de lutins, de revenans, de sorciers. Vous avez raison, répondit-il, elles n'ont en vue que de faire taire leurs nourriçons pour ce moment; cependant leurs récits fabuleux font une impression profonde & durable dans le cerveau des enfans, qui ne manquent point de s'en ressentir, lorsqu'ils sont parvenus à un âge mûr, par les frayeurs ridicules auxquelles ils sont sujets.

Sur ces entrefaites, nous nous trouvâmes aussi près du rocher aux échos, que le pouvoit permettre le lac, qui, en cet endroit, n'avoit pas plus de sept à huit pieds de large. Lorsque nous fûmes dans la concavité du roc, le bon homme me fit asseoir, & entonna le cent dix-septième pseaume d'une voix forte & nette, qu'il conduisoit avec un art & un goût qui passent tout ce qu'on peut dire. A l'instant, ses paroles furent redites par je ne sais combien d'échos; on auroit juré qu'il y avoit là une centaine de musiciens cachés. Pour moi, la mélodie m'avoit jeté dans une extase délicieuse, qui me faisoit oublier, & en quel lieu j'étois, &

avec quelle impatience on devoit m'attendre ailleurs ; il me sembloit entendre les concerts des esprits célestes dont parle l'écriture. Le bon vieillard chanta ensuite une hymne par où il avoit coutume de finir chaque journée, après quoi me prenant par la main pour me retirer de mon enchantement : allons, monsieur, il est tems de partir, me dit-il, je ne vous arrêterai que pour vous montrer le vivier dont je vous ai parlé ; il n'est pas loin d'ici.

En effet, dès que nous eûmes marché environ une cinquantaine de pas, nous apperçûmes à quelque distance, entre les arbres, des oiseaux semblables aux canards, hors que ceux-ci sont de beaucoup moins gros, qui prenoient la fuite vers le vivier à mesure que nous en approchions ; lorsque nous y fûmes arrivés, je fus surpris de la clarté de ses eaux, au travers desquelles on remarquoit comme de gros rubis, des émeraudes, des hyacintes & autres pierres précieuses. J'en voulus prendre quelques-unes, mais je sentis qu'elles m'échappoient, & je vis, à la fin, que c'étoient des poissons qui, en s'enfuyant, sembloient laisser derrière eux une longue traînée de lumière, comme ces étoiles qu'on croit voir tomber dans les nuits d'été. Je mesurai ensuite l'étang : il a quarante verges ou environ de longueur, & près de trente de

largeur; sa figure est un ovale presque parfait; diverses sortes d'herbes & des fleurs de différentes couleurs font un second ovale à l'entour; on y voyoit, d'espace en espace, des paniers où le vieillard me dit qu'il mettoit à manger pour ses canards, qu'il avoit trouvé le secret d'apprivoiser en dénichant plusieurs petits. Je remarquai encore l'endroit par où le bassin se vuidoit dans l'étang, & celui par où l'étang se jetoit dans le lac.

Nous en étions là, lorsque le vieillard prenant garde que la nuit approchoit, me dit en me serrant la main: je voudrois bien, ou qu'il fût de meilleure heure, ou que vous pussiez remettre votre départ à demain matin, à cause du danger que vous allez courir parmi les rochers & les écueils, dans l'obscurité de la nuit; mais il n'y a pas moyen; c'est pourquoi je ne vous retiens plus. Voici les mémoires que je vous ai promis, continua-t-il, en me donnant un rouleau de parchemin qu'il avoit mis exprès dans sa poche. Le style en est rude & peu châtié; mais aussi je ne les ai point écrits par une vanité d'auteur qui veut briller. Je n'avois en vue que de me remettre sous les yeux les graces sans nombre que Dieu m'a faites depuis ma jeunesse, & les effets miraculeux de sa providence à mon égard. Je songeois que si ces écrits

avoient le bonheur de tomber, après ma mort, entre les mains du public, ils pourroient servir à consoler & encourager les personnes affligées, en leur faisant voir, par mon exemple, que quiconque met en Dieu son unique confiance, le trouve à la fin propice & secourable. Maintenant mon intention est en partie remplie, puisque vous avez ces pièces, & que je compte que vous voudrez bien les recevoir & les publier en Angleterre. Je vous prie de les donner, non telles que je les ai composées, mais en forme d'histoire, que vous formerez, à votre manière, des matériaux qu'elles contiennent. Ce qui me fait souhaiter ce changement, c'est que, si je parlois moi-même dans cet ouvrage, il y a certaines choses que je n'aurois pas bonne grace à dire, & sur lesquelles la malignité des censeurs m'accuseroit, sans doute, d'amour propre. Je lui promis que je n'y manquerois pas, & que je veillerois avec soin à ce qu'il n'y eût rien, dans cette histoire, qui pût en obscurcir le lustre, ou affoiblir le mérite de celui qui en étoit le sujet.

Là-dessus le bon Solitaire me prit dans ses bras nuds, & m'embrassa d'un air où la tendresse étoit peinte, en me disant, les larmes aux yeux, que mon départ renouvelloit ses anciens chagrins, & que le plaisir de ma compa-

gnie lui rendroit long-tems insipides ceux dont il avoit joui auparavant dans sa solitude. C'est la première fois, depuis cinquante ans, que j'ai eu la joie de voir un de mes chers compatriotes, me dit-il. Maintenant, me voilà privé pour toujours de la société des hommes. En achevant ces mots, la tristesse le saisit ; il laissa tomber sa tête sur mon col, & il me serra tendrement dans ses bras, sans pouvoir ouvrir la bouche. Cette action touchante me causa une émotion si vive, que je fus hors d'état de prononcer une seule parole. Il se rendit le premier, & se résigna à la volonté de Dieu. Nous nous embrassâmes encore, il me donna mille bénédictions, & je pris congé de lui en le remerciant de ses bontés. Il voulut m'accompagner jusqu'au rocher de l'autre côté duquel étoient nos gens, & j'eus même de la peine à l'empêcher d'avancer jusqu'à la chaloupe. Enfin mes prières l'emportèrent : nous nous embrassâmes encore, & je retrouvai mes compagnons, qui me grondèrent beaucoup d'être demeuré seul tant de tems, & avec tant de confiance, avec un nécromancien comme celui-là ; car enfin, vous me direz tout ce qu'il vous plaira, disoit l'Espagnol, mais vous ne me ferez jamais croire qu'un homme, au milieu d'un désert inaccessible, ne doive tant de plaisirs

qu'au secours de la nature seule. Ce qu'il dit avec tant d'emphase sur la providence, il l'entend de la magie, & ses prétendus échos sont de véritables démons dont l'office est d'exciter sur ces côtes les tempêtes fréquentes qui les rendent inabordables, & qui ont fait périr tant de navires. Pour moi, je n'en fais pas le fin, je ne me croirai nullement en sûreté, tant que je serai à portée de ses sortilèges. En même-tems il s'empara d'une rame du jeune Timothée, & se mit à ramer de son mieux. Le mousse prenant la parole à son tour, lui dit: il est certain qu'avec ses longs cheveux & sa barbe épaisse & blanche, il ressemble tout-à-fait à un sorcier; je croirois même qu'il compose ses charmes à présent, car nous allons avoir du mauvais tems; & je voudrois, pour beaucoup, être bien loin de ces rochers.

Effectivement, peu de tems après, le vent s'éleva, & la mer devint assez rude, de sorte qu'il me fallut prendre le gouvernail pour éviter les écueils où les flots nous poussoient à tous momens. Le vent se calma dès que nous fûmes en pleine mer. Je pris une des rames, & nous arrivâmes à la côte, bien fatigués, mais contens au-delà de ce qu'on peut dire. Nous nous rendîmes à la première cabane, qui n'étoit habitée que par deux vieux indiens, mari &

femme, lesquels nous aidèrent à préparer notre pêche, & à la manger.

Ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'à mon départ ne mérite pas que j'en entretienne le public. Nous levâmes l'ancre le dix-septième de mai (1). Nous arrivâmes à Panama, sans qu'il nous en coûtât que quelques tempêtes, dont le plaisir de séjourner quelques jours en terre-ferme nous consola comme à l'ordinaire. Le navire remit à la voile le cinquième de juin, avec un vent favorable, après que nous eûmes négocié avec les Espagnols, du bled, du coton, des lingots d'or & d'argent, de la résine, des gommes & du poivre. Tel fut le commencement de notre voyage.

Nous n'étions pas à vingt lieues en mer, qu'il s'éleva un orage violent qui dura quelques heures, & qui nous chassoit au nord-nord-est. Nous perdîmes en cette occasion M. Jean Davis notre chirurgien; il fut renversé de dessus le tillac dans la mer, par un flot prodigieux, qui passa par-dessus notre château d'avant: par bonheur, le vaisseau ne fut pas endommagé. La perte de cet excellent homme nous empêcha de sentir le plaisir d'avoir échappé à ce danger avec tant de bonheur.

(1) 1724.

Il étoit autant le chapelain que le chirurgien du navire, & sa piété exemplaire lui avoit fait donner parmi nous le nom de notre théologien, nom qui, à la vérité, lui étoit assez bien dû; car il avoit étudié à Oxford dans le collège de Hart-Hall, & ses parens l'avoient destiné au ministère : mais l'amour de la médecine & de la chirurgie l'avoient emporté sur leur inclination; il s'étoit adonné à la dernière, & enfin quelques malheurs l'avoient obligé, dans sa trente-cinquième année, à quitter l'Angleterre (1), tellement qu'il s'étoit embarqué à bord de *Jean & Marie*, qui partoient pour la Nouvelle Angleterre, où il avoit demeuré douze ans. C'étoit-là que nous l'avions pris pour remplacer notre chirurgien qui étoit mort dans le voyage, & justement il vint à nous manquer lorsque nous nous flattions de le remmener bientôt dans sa patrie, où nous nous faisions un plaisir de le rendre à sa famille. Je ne puis m'empêcher de rendre ici à sa mémoire ce que je voudrois lui rendre à lui-même. C'étoit un homme pieux, sobre, juste, prêt à faire plaisir, & qui ne savoit ce que c'étoit que de faire tort à qui que ce soit. Sa morale étoit saine & pure. Quoiqu'il n'eût pas reçu les ordres sacrés, il n'y avoit pas

(1) En 1711.

de jours, qu'il ne nous fît plusieurs fois la prière, & qu'il ne nous adressât d'utiles exhortations. Il célébroit l'office divin les dimanches & les fêtes, avec une dévotion qui inspiroit du respect, & pour ces saints jours, & pour sa personne même. Il nous entretenoit souvent de la nature & de l'énormité du péché qui donna occasion aux souffrances de Jesus-Christ, des tourmens de l'enfer, des plaisirs destinés aux bienheureux, de la création du monde, & de la bonté de la providence, qui avoit formé tant de choses agréables & utiles aux hommes. Quelquefois, il faisoit tomber la conversation sur la philosophie naturelle, qu'il possédoit, & d'autres fois sur d'autres sciences, dont il savoit tirer des conclusions qui conduisoient à la piété. Ajoutez à tant de vertus une humilité qui les lui faisoit ignorer à lui-même, une condescendance qui le faisoit agir avec nous, comme si nous avions eu nous-mêmes ces vertus; une imagination vive & brillante, une humeur égale, une conversation amusante & gaie, voilà quel étoit M. Davis, que le capitaine, l'équipage & moi regrettâmes également.

Je reviens maintenant à notre voyage. Je ne parlerai point des côtes de ces mers, que nos géographes ont décrites parfaitement, & qui d'ailleurs ne servent de rien à mon sujet. Je

dirai seulement un mot des places où nous négociâmes, de celles où nous touchâmes pour prendre des provisions, & de ce qui nous arriva de remarquable sur notre route.

Le tems étant devenu beau, je me mis à lire les mémoires du bon Solitaire, que je n'avois pas encore eu le loisir d'examiner à mon aise: l me sembloit que je voyois & que j'entendois encore cet homme sage & religieux. Je sentois, en feuilletant ses écrits, ce naturel qu'on ne sauroit contrefaire, & cette persuasion intime, qui fait tant de plaisir, & que j'avois remarquée dans sa conversation. Je considérois avec étonnement, par combien de malheurs Dieu l'avoit conduit enfin dans cette paisible & innocente solitude. J'admirois la direction immédiate de la providence en sa personne. Abandonné du monde entier qu'il avoit abandonné lui-même avec joie, il paroissoit, par ses écrits, qu'il ne le regrettoit pas, dans cette île inhabitée où les flots l'avoient jeté; & que cinquante années de solitude & de méditation sur les misères & les folies des hommes n'avoient fait que l'affermir dans sa résolution de servir Dieu avec plus de pureté. Je m'imaginois être encore avec lui dans sa cabane à l'abri des inquiétudes, & de l'oppression. C'est ainsi que je passai le tems jusqu'à la baie de Gorgona dans le Pérou, sans

ſans prendre garde aux éclairs, aux tonnerres fréquens, & à la pluie que nous eûmes preſque ſans ceſſe.

Lorſque nous fûmes en cet endroit, nous envoyâmes à terre une chaloupe montée de vingt hommes bien armés, avec ordre de nous apporter des proviſions à quelque prix que ce fût, parce que nous commencions à en manquer, & que nous n'en avions pas aſſez pris à Panama. C'eſt un terrein bas & marécageux. On y trouva un village aſſez pauvre, d'où néanmoins nos gens nous amenèrent ſix cochons & quatre chèvres, ſans compter quelques lingots d'or, des mines voiſines, que les Indiens leur donnèrent, en leur proteſtant que ces mines étoient peu de choſe. Les habitans de cette île ſont belliqueux, & ſe battent avec des dards, dont la pointe eſt d'un bois dur comme le fer. Elle a environ ſix lieues de longueur. On y trouve des ſinges, des lézards, des lièvres, des cochons d'inde, & pluſieurs ſortes de ſerpens gros comme la jambe : ce qui fait qu'il y a un danger éminent à ſe promener en certains endroits de l'île. Un de nos gens qui en fut mordu, mourut ſix heures après ſa bleſſure; & peut-être auroit-il été guéri, ſi notre chirurgien, M. Davis, avoit été encore vivant. Nous y pêchâmes quelques ſurmulets &

divers autres poiſſons d'un goût excellent, qui ſont inconnus parmi nous. Nous y trouvâmes auſſi un animal que les Indiens appellent mundago, & que les Eſpagnols nomment pareſſeux, nom qui lui convient parfaitement, vu la lenteur avec laquelle il ſe meut ; il mange le fruit & les feuilles de l'arbre où il ſe trouve, & il en deſcend gras & luiſant. Mais malheur à lui, s'il n'y a pas quelqu'autre arbre auprès, ou ſi cet arbre eſt un peu haut, car il meurt de faim, avant qu'il ait pu ſe réſoudre à prendre la peine d'y grimper. Il eſt d'une extrême laideur, peſant, ſtupide, & il reſſemble à un ſinge, excepté qu'il a plus de poil, & que ce poil eſt d'une longueur extraordinaire.

Tandis que nous étions à la vue de cette île, un Eſpagnol me raconta l'hiſtoire d'un certain Thomas Jenkins, de la province de Lancaſtre, boſſeman ou contre-maître ſur un vaiſſeau dont j'ai oublié le nom, qui fut laiſſé dans cette île, où il demeura ſeul deux ans & trois mois. Il fut découvert par quelques Indiens, qui vendoient des huîtres aux Eſpagnols, & trouva moyen de s'échapper de leurs mains, en ſe cachant dans les bois, où il aima mieux mener une vie errante & malheureuſe, que d'être livré aux Eſpagnols. Enfin des Anglois qui trafiquoient ſur cette côte, en entendirent parler

aux Indiens, & s'imaginèrent qu'il pourroit bien avoir été jeté là par quelques-uns des pirates qui infestoient ces mers: ce qui étoit la vérité. Là-dessus, ils envoyèrent leur chaloupe dans l'île, avec six hommes, auxquels ils donnèrent une trompette parlante. Ils le trouvèrent à la fin, après l'avoir cherché pendant six heures entières, & avoir traversé plusieurs forêts.

Il leur raconta que le premier jour, il fut saisi de tristesse, & pensa tomber dans un désespoir affreux, lorsqu'il songea qu'il n'avoit aucun secours à attendre des hommes. Les corsaires ne lui avoient laissé que ses habits & son couteau. Encore, s'ils lui avoient donné des armes à feu & des munitions, il auroit eu le tems de se remettre, & le moyen de pourvoir à sa subsistance en tuant des cochons d'Inde ou du gibier, supposé qu'il y en eût, car il ne s'en apperçut que le lendemain, en reconnoissant l'île avec plus d'exactitude. Mais, encore une fois, ils lui avoient ôté jusqu'à la moindre chose. Pour achever de le désoler, il remarqua que l'île étoit pleine de serpens d'une grandeur prodigieuse, & il lui fallut grimper à la hâte sur un arbre élevé pour y passer la nuit. Il n'y a que ceux qui ont été dans une situation pareille, qui puissent en sentir l'horreur, & la faire sentir aux autres. Néanmoins il eut le

courage de se résoudre à vivre, s'il étoit possible, & il trouva le lendemain des coquillages excellens, qui lui suffirent pendant cinq jours, au bout desquels il prit par hasard un jeune chevreau. Il ne lui manquoit que de quoi cuire sa proie. Il se ressouvint, par bonheur, qu'il avoit souvent fait du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; sur-le-champ il en fait l'épreuve avec du bois de piment, à la manière des Indiens; la chose lui réussit, & il grille un morceau de sa proie. Il travaille ensuite à se bâtir une cabane, où il puisse se mettre à couvert, & cuire son manger à son aise. D'abord il avoit été réduit à griller son poisson & son gibier. Il s'avise de planter en terre deux morceaux de bois, en guise de chenets, & de se faire, avec son canif, une longue broche pour rôtir sa viande. Chaque jour il imaginoit ainsi quelque invention nouvelle, & suppléoit, par son adresse, tantôt à un meuble qui lui manquoit, & tantôt à un autre. Les ruisseaux qui couloient dans les vallées lui fournissoient de bonne eau & en abondance. Il trouva à la longue une nouvelle espèce de piége ou de trébuchet, où il prenoit des chevreaux. Il imagina un ragoût délicieux de choux, qu'il assaisonnoit avec le fruit du piment, qui ressemble au poivre de

la Jamaïque. Il dénichoit aussi quelquefois des œufs qui étoient d'un goût exquis. Cette vie laborieuse & active le rendit à la fin d'une vigueur & d'une agilité qui passe l'imagination. Il attrapoit les chevreuils à la course, & il lui arriva même un jour de prendre par ce moyen des canetons, qui, à la vérité, n'avoient pas encore la force de voler; mais qu'un autre que lui n'auroit pourtant jamais pu atteindre. Il leur coupa les aîles, & les mit près de sa hutte dans un petit ruisseau, où ils étoient devenus apprivoisés en moins de rien, lorsqu'une belle nuit, une troupe de singes se jetta sur ces pauvres oiseaux, dont elle ne laissa pas un seul en vie. Cependant ses habits s'étoient usés, & ses souliers ne pouvoient plus lui servir. Il pourvut encore à ce besoin, en se faisant un habillement complet de peaux de lièvre, qu'il cousit comme il put, en partie avec des fils tirés de ses vieux habits, & en partie avec des lanières déliées de cuir. Il ne fit pas plus de façon à ses souliers; des peaux de lièvre mises en quatre doubles, & cousues aussi avec des courroies, qu'il y passoit dans des trous faits avec son canif, devinrent pour lui une chaussure telle qu'il lui falloit. Voilà l'état où les Anglois le trouvèrent. Accoutumé à ce genre extraordinaire de vie,

il fut un tems considérable à ne pouvoir souffrir les mets & les vivres qu'on lui donnoit sur le vaisseau.

Après avoir séjourné trois jours dans cette baie, où nous prîmes une grande quantité de chevreaux & de maïs, nous fîmes voile vers les îles de Gallapago. Nous eûmes d'abord plusieurs orages, du vent, de grosses pluies, & plusieurs de nos gens en furent fort incommodés: ce que nous attribuâmes au foie des veaux de mer, qui est mal sain, & dont ils avoient trop mangé. Le troisième jour de notre navigation, le tems changea, & nous eûmes des calmes fréquens.

Dans cet intervalle, il nous arriva une aventure assez singulière. Une de nos négresses (elles étoient trois sur notre bord), accoucha d'un garçon noir comme sa mère, & beau comme un ange. Elle avoit toujours été avec nous depuis notre départ du Brésil, & nous rendoit de bons services en qualité de blanchisseuse. La pauvre Juno se trouva grosse du fait d'un de nos gens, nommé Thomas Higgins. Je lui servis d'accoucheur, avec les deux autres négresses. J'avois acheté une petite provision de vin à Panama; j'en donnai une bouteille à la femme en couche, une aux deux assistantes, & une troisième à Higgins, avec qui je la bus à la

ſanté de l'accouchée. Le capitaine, pour comble de bonheur, voulut bien ne pas traiter les coupables avec la rigueur des loix, pour ne point irriter ſon monde, dont il avoit beſoin dans un voyage d'auſſi long cours que le nôtre. Il ſe contenta d'obliger Higgins à promettre qu'il donneroit deux piſtoles à Juno, pour élever l'enfant, dès qu'ils ſeroient arrivés au Bréſil : ce que notre homme accorda d'abord avec plaiſir. Tout alloit bien juſques-là, lorſque Thomas ſe mit à réfléchir que cet enfant étoit le ſien, que la négreſſe n'étoit pas moins une femme qu'une blanche, & qu'il commettroit un crime atroce, s'il permettoit que le fruit de leur plaiſir fût élevé dans l'idolatrie. Je m'apperçus bientôt de ſes remords à ſon air ſombre & mélancolique ; & il s'adreſſa même à moi pour me demander quel parti je lui conſeillois de prendre. Celui d'être tranquille, lui répondis-je. Pourquoi s'embarraſſer d'une choſe qui eſt arrivée en Amérique à tant d'autres Anglois, ſans qu'ils s'en ſoient jamais fait le moindre ſcrupule ? J'eus beau dire, je ne le perſuadai point. Le crime des autres n'excuſe pas le mien, répondit-il. Et là-deſſus il me quitta, pénétré d'une triſteſſe qui me toucha. J'en avertis ſur le champ le capitaine, qui ſe moqua de la délicateſſe d'Higgins, & qui dai-

gna à peine écouter mon récit, tant que je le pris feulement du côté de la confcience ; mais je ne tardai pas à le faire changer de ton. Ecoutez, monfieur, la chofe eft de conféquence, lui dis-je ; j'ai vu des gens que de moindres chagrins ont plongé dans une mélancolie funefte & incurable, & qui fe font défaits eux-mêmes dans un accès de leur mal. Il feroit fâcheux qu'Higgins eût le même fort, car c'eft un garçon doux, utile & d'un bon naturel. N'y auroit-il pas quelque moyen de lui remettre l'efprit en repos ? Oui, fans doute, M. Dorrington, reprit le capitaine. Nous avons à bord le livre des communes prières : cependant, quand j'y fonge, nous avons perdu le pauvre M. Davis notre chirurgien & notre aumônier ; il n'y avoit que lui qui pût faire notre affaire. Pardonnez-moi, elle eft encore pratiquable, lui repliquai-je : depuis la perte que nous avons faite de M. Davis, n'avons-nous pas confolé nos malades, & rendu les derniers devoirs aux morts, felon les rites de l'églife anglicane, fans que perfonne y ait trouvé à redire ? Pourquoi donc ne pourrions-nous point baptifer de même ? Il n'y a jamais de crime à faire une bonne action : ainfi, au cas que vous y confentiez, je ferai le chapelain en cette occafion-ci, comme j'ai été l'accoucheur dans l'autre ; il

n'y a plus qu'une difficulté qui m'arrête : nous n'avons point de parrains ni de marraine : néanmoins, comme vous le savez bien, le sacrement du baptême ne peut s'administrer convenablement, & avec les règles prescrites par l'église, sans le concours des personnes en question. Le capitaine répondit que lui & son lieutenant M. Clark serviroient de parrains. Voilà qui va bien, monsieur, lui dis-je : mais qui prendrons-nous pour marraine ? vous n'ignorez pas que nous n'avons aucune chrétienne sur notre bord. Je lui faisois exprès tant d'objections l'une après l'autre, sans lui en fournir la solution, afin de le piquer au jeu, par l'honneur qu'il se feroit d'avoir imaginé des expédiens pour tout. Mon homme se mit d'abord à rêver d'un air chagrin. Enfin reprenant la parole : morbleu, vous m'embarrassez étrangement, dit-il. De quoi s'avise aussi Higgins de s'amouracher d'une noire ? N'importe, j'en viendrai à bout. Nous avons à bord des négresses dont nous ferions aisément des chrétiennes, si on vouloit bien les presser tant soit peu. Il n'y a qu'à les catéchiser & les baptiser ; elles sont d'âge à se passer de parrains & de marraines, & à répondre pour elles-mêmes ; elles nous serviront ensuite de marraines. J'applaudis à cette invention, & je le comblai de louanges & de remerciemens, qui

lui firent un plaiſir extraordinaire. En même tems, il fit appeller une des négreſſes que nous avions nommée Diana, & qui avoit environ vingt-trois ans ; il lui verſa d'abord un grand verre de vin, qu'elle but à ſa ſanté ; après quoi il lui dit : Or ça, Diana, je compte que tu n'auras pas les mêmes fantaiſies que ta ſœur Juno, & que tu ne nous donneras point un ſemblable regal : comment ſe porte l'enfant? Bien, M. le capitaine, dit-elle ; il crie comme un petit perdu. Cela ne fait point de mal, répondit le capitaine : Diana, je t'envoie chercher pour une autre affaire. Ne te ſouviens-tu pas de M. Davis notre chirurgien & notre aumônier, qui ta donné des remèdes dans tes maladies? Tu ſais que c'étoit un brave homme ; il te remontroit tes devoirs, & t'apprenoit à dire tes prières. Ne les dis-tu plus ? Serois-tu fâchée d'être bonne chrétienne ? Elle répondit en anglois corrompu & avec une très-grande ſimplicité, que les prières étoient excellentes, qu'elle ne manquoit pas un ſeul jour à les dire, & qu'elle ne demandoit pas mieux que d'être baptiſée pour en apprendre davantage. Bon, j'en ſuis bien aiſe, Diana, répondit le capitaine, qui me fit ſigne en même tems de lire, à haute voix, le formulaire du baptême des adultes : monſieur va te faire la grace que tu

ſouhaites. Je la baptiſai en effet ; le capitaine lui ſouffloit les réponſes qu'elle devoit me faire, & nous la nommâmes Eliſabeth, comme notre navire. Il ne reſtoit plus que de baptiſer de même l'enfant nouveau né. Tandis que nous buvions une bouteille de vin, notre néophite alla le chercher, & nous l'apporta dans la cabine, habillé du mieux qu'il lui fût poſſible ; Thomas Higgins arriva dans le même moment, pâle, abbatu, défait, ne ſachant ce que lui vouloit le capitaine. Nous nous hâtâmes de le tirer d'embarras. Le capitaine lui dit que la négreſſe venoit de recevoir le baptême, qu'on alloit le conférer au fils de Juno ; que lui, ſon lieutenant, & la nouvelle chrétienne ſeroient parrains & marraine ; qu'il s'agiſſoit ſeulement de ſavoir quel nom il vouloit qu'on donnât à ſon enfant. Il répondit qu'il ſouhaitoit que ce fût le ſien même. Jamais de la vie je n'ai vu un changement auſſi ſubit que celui qui parut ſur ſon viſage ; nous en fûmes tous étonnés au dernier point. Ses yeux mornes devinrent vifs, ſon teint ſe ranima, une rougeur ſoudaine ſuccéda à ſa pâleur, la gaieté prit dans ſon cœur la place des remords qui le déchiroient ; en un mot, ce n'étoit plus le même homme ; & il eſt ſurprenant que l'excès de ſa joie ne le fit point mourir ſur le champ. Je baptiſai enſuite l'enfant

avec autant de décence qu'il me fut possible, & ses parrains le nommèrent Thomas. Alors le capitaine dit à Higgins : Thomas, comme cet enfant est né sur mon bord, & que j'en suis parrain, je crois que c'est à moi à prendre soin de son éducation, bien que je ne sois pas son père : c'est aussi ce que je ferai, s'il plaît à Dieu, tant que je serai au monde, & je pourvoirai même à son entretien. Ce discours nous tira les larmes des yeux, & nous remerciâmes tous le capitaine pour Higgins, qui ne savoit que faire pour lui témoigner sa joie & sa reconnoissance. La cérémonie fut suivie d'un repas, dont nous fûmes, le lieutenant, moi, Higgins & Elisabeth, & où la joie, autant que le vin, anima la conversation. Et ainsi finit l'histoire.

Le lendemain, nous eûmes une chaleur extraordinaire, & il tomba la nuit une rosée épaisse & froide, qui coûta la vie à trois hommes de l'équipage.

Le vingt-cinq, pendant la nuit, la mer parut rouge comme du sang : sur quoi un nommé Etienne Jones accourut nous avertir que nous nous hâtassions, qu'on n'avoit jamais rien vu de semblable. Nous imaginions d'abord que nos gens se trompoient. Mais dès que nous fûmes sur le tillac, nous apperçumes, à la lueur de la une, qu'ils avoient raison, & nous conjectu-

râmes que c'étoit une grande quantité de frai que le hasard avoit ramassé en cet endroit.

Le cinquième de juillet, nous arrivâmes aux îles de Callapago, & nous jettâmes l'ancre à environ un mille de la côte, dans un terrein uni & sablonneux. Notre dessein étoit d'y faire de l'eau ; mais nous n'en trouvâmes point, &, pour comble de malheur, plusieurs de nos gens tombèrent malades ; néanmoins il n'en mourut aucun jusqu'à notre arrivée à l'île de Puna dans le Pérou. Nous entrâmes de là dans la rivière de Guiaquill, où nous vendîmes quelques marchandises aux Indiens, qui en auroient pris encore davantage, sans la jalousie des Espagnols, qui nous regardoient comme autant d'espions envoyés par les boucaniers ; ainsi nous jugeâmes à propos de lever l'ancre, après avoir pris autant d'eau & de provisions qu'il nous en falloit jusqu'à l'île de Lobos.

Le dix au soir, nous nous trouvâmes devant l'île de Sancta-Clara, où nous passâmes la nuit avec une tranquillité dont nous ne devions pas long-tems jouir. En effet, le lendemain, comme nous pensions mettre à la voile, on reconnut que le vaisseau avoit fait une voie d'eau ; de sorte que nous fûmes obligés d'avoir sans cesse la main à la pompe. Notre malheur ne se borna pas là : nous n'avions pas encore fait six lieues,

qu'il s'éleva un vent violent, & que le ciel parut d'une noirceur épouvantable au nord-eſt. Les nuages s'avançoient de notre côté ; nous ferlâmes, l'une après l'autre, tout ce que nous avions de voiles. Un inſtant après, nous fûmes accueillis d'une groſſe pluie, de tonnerres & d'éclairs. La mer ſembloit être un étang de feu ; les nuages étoient noirs ſur nos têtes, & d'un rouge ſanglant à l'horiſon. Les flots élevés juſqu'aux nues par le vent, brilloient comme des éclairs, & retomboient avec un bruit affreux ; nous y perdîmes une de nos ancres, qui furent arrachées de deſſus le pont, avec un fracas qui répandit la conſternation parmi nous. Cependant nous n'oſions, ni avancer, ni reculer, ni faire le moindre mouvement, de peur que notre vaiſſeau ne coulât à fond. Par bonheur, le vent & la pluie s'abbatirent, & nous remarquâmes avec joie le feu Saint-Elme ſur le haut de notre grand mât. On ſait que ce phénomène eſt d'un heureux préſage quand il paroît dans un lieu élevé, où il brille comme une petite étoile, au lieu qu'il pronoſtique une tempête prochaine & violente, lorſqu'on le voit ſe gliſſer, comme un ver, ſur le tillac. Les mariniers croient que c'eſt une eſpèce de gelée, condenſée par le vent de la pluie, les vapeurs de la mer & l'air ; parce qu'on ne le remarque jamais que dans les

tems orageux. Quoi qu'il en ſoit, le beau tems qu'il nous annonçoit, ſuccéda bientôt à l'orage, & nous eûmes une navigation favorable juſqu'au dix-huit, que nous abordâmes à l'île de Lobos vers le minuit, excepté qu'il nous fallut toujours pomper ſans relâche.

Nous mouillâmes ſur un fonds net & propre, entre deux îles, où nous avions vingt braſſes d'eau. Il fut réſolu d'y carener notre vaiſſeau: ainſi ayant pris le tems que la mer étoit haute, nous le touâmes dans un abri au ſud de l'île, où nous le hallâmes, comme nous pûmes, à terre, & nos charpentiers ſe mirent à l'ouvrage dès le lendemain. L'île eſt ſtérile & manque d'eau fraiche. Nous y tuâmes beaucoup de veaux marins, des lions de mer, des pingoins, je ne ſais quels oiſeaux de mer gros comme des canards, dont la chair eſt un ragoût aſſez médiocre, au lieu que les œufs en ſont excellens, & de petits oiſeaux noirs, qui ſont des trous dans la terre pour y paſſer la nuit, & qui ſont un manger délicieux. On y trouve encore beaucoup de vautours & de corbeaux; nous ne crûmes pas qu'ils valuſſent un grain de poudre.

Voilà comme nous paſſions notre tems en attendant que le navire fut prêt. Enfin, le vingt ſix nous nous trouvâmes en état de partir, & le ſept d'août ſuivant, nous mîmes pied à terre

dans l'isle de Fernando. Justement, l'hiver venoit d'y finir, car il ne dure que deux mois en cette partie de l'Amérique, savoir pendant juin & juillet. Nous y trouvâmes quelques Européens qui avoient été jettés ou abandonnés, & qui nous racontèrent qu'ils avoient vêcu à leur aise dans cette île. Nous y racommodâmes nos voiles, & nous nous y divertîmes à la pêche; l'isle est également saine & agréable. Ceux de nos gens qui avoient été indisposés sur la mer, y recouvrèrent tous la santé, graces à la pureté de l'air, & à la bonté des fruits du piment, qui y abondent & qui répandent dans l'isle une odeur délicieuse. Notre capitaine y fit du bois & de l'eau, & nous prîmes une quantité considérable de lions de mer, & de veaux marins, qui sont un manger excellent, hors le foie qui est mal-sain. Nous tuâmes aussi une trentaine de chevreaux, & nous cueillîmes du cresson alenois, dont nos Mariniers avoient un besoin extrême pour le scorbut, dont la plûpart étoient attaqués.

Le douze nous mîmes à la voile pour le Cap-Verd dans le Chili, & on mouilla devant l'île de San-Jago, où nous envoyâmes une chaloupe, qui rapporta quelques cochons, des moutons, du maïs & du piment. Le traitement que les sauvages de cet endroit ont reçu des François,

les

les a rendus artificieux & fripons : tellement que, s'ils ne peuvent trouver avec vous un avantage qui les satisfasse, ils savent y suppléer par leur adresse à vous voler: néanmoins nous nous tirâmes assez bien de leurs mains.

Nous levâmes l'ancre le vingtième, & nous tournâmes autour du cap de Horn, qui est à cinquante & un dégrès & quinze minutes, selon le calcul de notre pilote; car, pour moi, j'avoue que j'ignore absolument ces sortes de choses. Nous eûmes beau tems dans cette navigation, & il ne nous arriva rien de remarquable, si ce n'est que le vingt-neuf, un corsaire nous donna la chasse pendant douze heures entières, jusqu'à ce que la nuit nous sépara.

Le quatre septembre, nous dépassâmes l'île de Faulkland, où nous vîmes une infinité de marsouins, dont les narines sembloient autant de gros jets d'eau.

Le cinq, un de nos hommes tomba dans la mer, en faisant quelque manœuvre, & fut noyé avant qu'on eût pu le secourir.

Le vingt-cinq, nous dépassâmes le cap Saint-Antoine, près l'embouchure de Rio de la Plata, d'où nous arrivâmes, quatre jours après, à l'Ile-Grande, sur la côte du Brésil. Nous y prîmes un pilote qui nous conduisit, la sonde à la main, dans un abri à la pointe méridionale de l'île,

Elle a environ neuf lieues de longueur, & le terrein y eſt élevé ſur le bord de l'eau. Bois de charpente, bonne eau, ſinges, gibiers, oranges, limons, bœufs, moutons, cochons, volailles, ſucre, tout y abonde. Comme il faiſoit un chaud extrême, nous y bûmes du rum & du punch (1) délicieux, en quantité, & nous fîmes une proviſion conſidérable de citrons.

La capitaine avoit reçu en cet endroit une lettre, par laquelle les propriétaires du vaiſſeau lui commandoient de venir en droiture, ſans paſſer par la nouvelle Angleterre, ſelon leur première intention : c'eſt ce qui fit que nous remîmes à la voile avec aſſez de précipitation. Je repris, pendant notre route, les mémoires du bon Solitaire, que je lus encore avec un nouveau plaiſir, & je travaillai à les rédiger en bon ordre, pour les publier dès que je ferois dans ma patrie. Je puis proteſter que je n'ai ajouté, retranché, ni changé quoi que ce ſoit dans le fond de l'hiſtoire; ſeulement j'ai corrigé le ſtile, qu'une abſence de cinquante ans, & le peu d'habitude de parler avoient rendu un peu vieux & négligé. J'ai détaché auſſi

(1) Deux ſortes de liqueurs que les Anglois font. La première s'appelle, en France, eau des Barbades. La ſeconde eſt compoſée d'eau-de-vie, de ſucre, & de jus de citron.

les vingt-huit premières années de sa vie des cinquante suivantes, pour faire des unes & des autres deux livres séparés, en sorte que mon voyage en contient trois. Voilà tout ce qu'il y a de moi dans l'histoire du Solitaire Anglois.

Je l'avois déja assez avancée, lorsque nous abordâmes à l'île de Juan-Fernandez, où nous vîmes un oiseau nommé alcatres, qui est d'une grandeur prodigieuse, & dont les aîles ont depuis huit jusqu'à dix pieds de large. Il s'y trouve aussi un serpent qu'on appelle liboia, dont on raconte des choses qui me paroissent incroyables, quoique plusieurs Portugais nous les aient affirmées d'un air à devoir nous persuader. On dit, entr'autres, qu'il y en a qui ont trente pieds de long, & qui sont de la grosseur d'un muid de vin, à quoi on ajoute qu'ils mangent un chevreuil en un repas. Quoi qu'il en soit, nous trafiquâmes dans cette île avec les Portugais, que nous traitâmes civilement, & qui nous fournirent de tout ce qui nous étoit nécessaire. Pendant notre séjour parmi eux, il leur arriva un brigantin chargé de nègres, pour travailler aux mines d'or. Nous perdîmes au même endroit sept hommes de l'équipage, dont quatre moururent, & trois désertèrent. La perte de ces derniers ne nous chagrina pas beaucoup, parce que Timothée Anchors les avoit entendus

méditer ensemble un complot, de faire révolter l'équipage contre le capitaine, & de se rendre maîtres du navire dès que nous serions en mer; ensuite lorsqu'ils vinrent à considérer les difficultés de leur dessein, l'incertitude d'y engager assez de monde pour le faire réussir, & la rigueur des supplices auxquels ils devoient s'attendre si la chose tournoit mal, ils aimèrent mieux s'enfuir que de rien entreprendre contre nous, ou de s'exposer à être trahis l'un par l'autre. Notre capitaine ne méritoit pas que les siens le traitassent de la sorte. C'étoit un homme d'une bonté extraordinaire; mais il n'y a rien qui puisse toucher ces ames brutales & farouches, la terreur seule ou leur intérêt peuvent en arracher quelque chose, & ils n'auroient pas cessé de remuer tant qu'ils auroient été dans le navire.

Le dix d'octobre, après avoir laissé à terre une de nos négresses qui ne vouloit pas se faire chrétienne, nous mîmes à la voile, ne nous réservant de femmes, que Juno & Elisabeth, que le capitaine prit pour servantes, afin qu'elles élevassent l'enfant de Higgins. Il ne nous arriva rien de remarquable pendant les premières vingt-quatre heures. Nous passâmes le tropique le second jour, & le lendemain nous vîmes terre. Nous courions au sud-sud-ouest, & il fit

un tems ſombre toute la nuit, avec des ondées de pluie. A la pointe du jour, nous découvrîmes l'île de l'Aſcenſion, où nous jettâmes l'ancre, environ à neuf heures : la mer y eſt d'une profondeur extrême. Nous repartîmes le lendemain, & nous allâmes au nord-nord-eſt avec un vent frais, juſqu'au dix-ſept, que nous paſſâmes la ligne.

Le jour ſuivant, il nous arriva une aventure fâcheuſe. Nous avions amené du Mexique un jeune ours, avec lequel nos gens avoient coutume de badiner, & qu'ils ſe plaiſoient à agacer par mille malices. Un Irlandois nommé Thady Obryan, qui avoit environ ſeize ans, s'aviſa de faire comme les autres, & trouva moyen de lui paſſer une petite corde à la jambe gauche, moyennant quoi, maître de l'animal, il le traînoit d'un bout du navire à l'autre, à ſa fantaiſie. A la fin, l'ours devint furieux de ſe voir balotté en cette manière. Le pauvre Thady vint à gliſſer ; dans le même inſtant, l'ours le ſaiſit à la gorge avec tant de rage & de violence, que Thady étoit mort avant qu'on pût l'arracher d'entre les pattes de cette bête.

Nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur vers les îles du cap Verd, à cauſe d'un calme continuel qui nous déſoloit. Le vingt-ſix, il s'éleva un ouragan violent, accompagné

d'éclairs, & on eût dit que le ciel & la mer étoient en feu, mais la tempête ne dura que quelques heures. Nous eûmes ensuite un tems charmant, & le vent étoit sud en plein; de sorte que le trois novembre au matin, un matelot apperçut terre du haut du grand mât. On jugea d'abord que c'étoit une des îles du cap verd, & en effet il se trouva que c'étoit l'île Saint-Vincent, où nous jettâmes l'ancre dans un fond de cinq pieds d'eau. Nous dépassâmes le lendemain l'île Saint-Nicolas; qui est la principale de celles du cap. Il y en a une d'où on tire une quantité prodigieuse de sel qui se congèle de lui-même dans les marais salans. On y trouve des chevreuils qui ne valent pas grand'chose, & un peu de gibier. Nous y vîmes aussi des flamands : ce sont des grands & gros oiseaux qui ressemblent aux hérons, & qui ont le plumage rougeâtre; ils vont chercher leur nourriture dans les lieux marécageux, & dans les étangs où il n'y a que peu d'eau. Il est difficile de les tuer à cause de leur vîtesse.

Nous achetâmes de l'ambre gris des Espagnols dans l'île Saint-Nicolas. Nous nous apperçûmes qu'ils vouloient nous attraper avec leur ambre contrefait. Il y a là quelques vignes & plantations qui appartiennent aux Portugais. Leur vin ressemble à celui de Madère, par le goût,

la couleur pâle & l'épaiſſeur. Les habitans y ſont noirs, & vivent enſemble dans les vallées. Pendant notre ſéjour dans cette île, nous nettoyâmes notre fond de cale, & nous creusâmes des puits à terre pour nous fournir d'eau fraîche; il ne s'en fallut guères que nous n'euſſions pris une peine inutile, par la faute d'un de nos gens, qui étant allé au fond de cale avec une chandelle, y mit le feu à une bale de coton. Par un bonheur extraordinaire, on s'en apperçut à la fumée épaiſſe qui ſe répandit dans le vaiſſeau, avant que la flamme eût pu percer & s'étendre aux autres bales : ainſi nous y apportâmes un prompt ſecours, & nous étendîmes le coton ſur le pont, de peur qu'il n'y fût reſté quelques étincelles, qui nous auroient rejettés bientôt dans le même embarras.

Le huit, nous dépaſsâmes l'île de Mayo, qui eſt une de celles du cap Verd. Nous découvrîmes au ſud-oueſt l'île del Fuego, nommée ainſi d'un volcan qui y brûle ſans ceſſe, & dont les vaiſſeaux apperçoivent les flammes, pendant la nuit, à une diſtance conſidérable. Les Portugais de Saint-Nicolas nous dirent qu'il y avoit néanmoins des habitans dans cette île, au pied de la montagne, près de la mer, & qu'on y trouvoit des arbres de cocos, des chevreuils & du gibier.

Nous apprîmes, des mêmes perſonnes, qu'il y avoit dans l'île de Saint-Aritanio une ſorte d'araignées d'une extrême groſſeur, qui filoient leur toile entre deux arbres, & qui ſavoient lui donner tant de force, qu'un homme avoit peine à la rompre. Ils ajoutoient qu'on y trouve des ânes ſauvages, & qu'il y a des ſalines, où, ſans aucun travail de la part des habitans, le ſoleil durcit une quantité prodigieuſe de ſel, dont on charge tous les ans pluſieurs navires; que le débit peu conſidérable étoit ce qui faiſoit que les Portugais en laiſſoient une partie.

Lorſque nous eûmes terminé nos affaires aux îles du cap Verd, nous levâmes l'ancre, & nous partîmes avec un vent frais, qui nous portoit au ſud-ſud-oueſt. Le dix-ſept au ſoir, nous apperçûmes trois vaiſſeaux à l'oueſt-nord-oueſt, qui nous parurent tenir la route des îles Canaries, qui étoit la nôtre. La nuit fut charmante, & nous paſsâmes le tropique à la pointe du jour. Nous remarquâmes alors des nuages épais à l'horiſon, qui nous annonçoient une tempête prochaine. Le vent étoit au nord-nord-oueſt. Nous ferlâmes nos voiles, excepté celles du grand mât & du mât de miſaine, & nous leſtâmes le navire d'une manière égale. Comme le vent augmentoit, & que les flots groſſiſſoient à meſure, il fallut caler encore ces

deux voiles, & abattre même nos mâts à demi, ſans quoi nous aurions couru un danger extrême, ſi le vent les avoit fait tomber ſur notre pont, ainſi qu'il y avoit apparence qu'il l'auroit fait. Cependant le vent ſouffloit avec une violence incroyable, & il tomboit des torrens de pluie, qui nous inondoient. Heureuſement cet orage ne dura que quatre heures, & le tems ſe mit au beau. Sur le ſoir, environ à ſix heures, le vent devint ſud-oueſt, & nous apperçûmes le Pic de Ténériffe à neuf lieues de diſtance. Nous vîmes auſſi des poiſſons volans & des herbes de mer qui ſurnageoient ſur les flots. Un vent frais ſouffla toute la nuit, & nous dépaſsâmes les Canaries à la pointe du jour.

Le vingt-un, nous jettâmes l'ancre dans le port de Sancta-Cruz, ville de l'île de Ténériffe, où nous avions trente pieds d'eau, ſur un fond noir & limoneux, à environ un demi-mille de la côte. En général, le terrein eſt aſſez élevé dans cet endroit, & il y a du danger à en approcher avec des chaloupes, juſques-là que les vaiſſeaux même ſont obligés quelquefois de ſortir du port pour entrer en pleine mer, ou de faire filer leurs ancres, parce que ce havre eſt tout-à-fait ouvert du côté de l'eſt. Les navires ne manquent point d'y faire de l'eau, qui eſt excellente.

Sancta-Cruz eſt une petite ville qui fait face à la mer, avec deux forts pour défendre le havre ; il y a quelques marchands anglois qui y ſont établis. Les maiſons ſont baſſes, uniformes & couvertes de tuile. Il y croît de toutes parts des orangers, des limoniers, des vins de Malvoiſie, de Canarie & de Verdona. Les jardins y ſont d'une beauté enchantée. C'eſt dommage qu'à Oratavia le pays va toujours en montant & en deſcendant, de ſorte qu'on ne peut s'y promener à pied, & qu'on y uſe une infinité d'ânes & de mulets. La ville eſt pleine de couvens. Le pays fournit en abondance du froment, de l'orge, du maïs, des pois, des fèves, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des grenades, des citrons, de la ſalade, enfin toute ſorte de fruits & d'herbages excellens. Chevaux, ânes, mulets, vaches, chevreuils, cochons, bêtes fauves, gibier, volaille, vous y avez de tout, & en quantité ; néanmoins les proviſions ſont chères dans les îles où l'on trafique, mais non pas dans les autres.

L'île de Fer eſt remarquable, en ce qu'il n'y a d'eau fraîche, qu'au milieu de l'île, ſous un arbre dont le ſommet eſt toujours couvert de nuages, & des feuilles duquel dégoûte ſans ceſſe une eau excellente à boire.

Les îles Canaries ſont le rendez-vous ordi-

naire de la flotte espagnole à son retour d'Amérique, & c'est-là qu'elle reçoit les ordres du roi pour décharger ses marchandises.

Nous partîmes le vingt-cinq novembre de Sancta-Cruz pour les îles Canaries. Elles sont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par an. Les revenus des îles consistent en miel, en cire, en sucre & en vins excellens, dont nous fîmes de grosses emplettes. Il y croît aussi un certain arbre, dont il coule une liqueur rouge, qu'ils appellent sang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y est fort salubre, & en général c'est un pays des dieux.

Le trois de décembre, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'île de Madère, avec un bon vent, & nous apperçûmes plusieurs vaisseaux devant nous. Le jour suivant, sur les huit heures du matin, nous vîmes Madère à quatre lieues de nous, & nous y allâmes mouiller. C'est une île charmante & fertile. Les vins qu'elle produit sont d'une force & d'une délicatesse qui les ont rendus célèbres: nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune, qui est proche de la ville. Environ à six lieues, est une autre île nommée Porto-Sancto, qui produit les mêmes denrées que Madère, nous y prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'ouest. Nous n'avions pas fait six lieues, qu'il devint

nord-oueſt, & que le ciel ſe couvrit de nuages épais & noirs, ce qui préſageoit une tempête. Nous prîmes les précautions qui étoient naturelles en une occaſion ſemblable, & nous nous en trouvâmes bien. Le vent devint fort en un moment, la pluie commença à tomber avec la grêle ; les flots s'élevoient à une hauteur prodigieuſe, & ils jettèrent même un dauphin ſur notre bord ; néanmoins notre vaiſſeau ne fut pas endommagé, & le mauvais tems ne dura que dix-huit heures. Le reſte de notre navigation ſe paſſa comme nous pouvions le ſouhaiter, & nous arrivâmes dans notre patrie le trois janvier de l'année ſuivante.

J'eſpère que la deſcription de ce voyage du Mexique n'aura pas déplu au public ; du moins je puis aſſurer que je ne me ſuis propoſé de choquer qui que ce ſoit, & que je n'ai eu en vue que de délaſſer mes compatriotes pendant quelques momens.

N. B. *J'ai communiqué les mémoires ſuivans à un ami de Londres, qui s'eſt chargé de les publier. S'ils ſont bien reçus, je ne pourrai recevoir de nouvelle qui me faſſe plus de plaiſir à mon retour dans ma patrie. En attendant, mes affaires me rappellent au Perou & au Mexique, où j'eſpère revoir mon cher Solitaire Philippe Quarll.*

Du vaiſſeau le Briſtol, ce 6 novembre 1725.

EDOUARD DORRINGTON.

LIVRE SECOND.

Naiſſance & éducation de M. Quarll. Ses aventures extraordinaires depuis ſon enfance. Son arrivée dans l'île déſerte.

PHILIPPE QUARLL naquit à Londres dans la paroiſſe de Saint-Gilles, en mil ſix cent quarante-ſept. Son père, Thomas Quarll, étoit un maître maçon aſſez bien dans ſes affaires. Ayant eu du malheur dans quelques entrepriſes, il avoit été réduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & ſa femme s'étoit miſe à coudre des voiles de vaiſſeaux, & à nettoyer les maiſons. Philippe, né dans ces triſtes circonſtances, fut abandonné aux ſoins de quelques voiſins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, juſqu'à ce qu'il fût en état de parler & de marcher ſeul. On le mit enſuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura juſqu'à l'âge de ſix ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voiſin qui avoit conçu pour lui une tendreſſe particulière, tandis qu'il l'avoit eu dans ſa maiſon & en ſa garde. Cet

homme s'avise de le prendre par la main, & de le conduire chez sa mère, qui travailloit chez une vieille dame dans la Great-Ruffell-Street. Le propriétaire étoit justement à la porte; comme il aimoit les enfans à la folie, il n'eut pas plutôt apperçu celui-ci qui étoit d'une beauté peu commune, qu'il le prit dans ses bras, & le porta à la vieille dame, qui venoit en ce moment d'achever ses dévotions accoutumées.

Je dois vous dire que la mère de Quarll l'entretenoit avec une propreté qu'on n'auroit pas dû attendre, ni de son indigence, ni de ses occupations. D'ailleurs il étoit beau de visage, grand pour son âge & bien fait; il avoit des traits réguliers & proportionnés, un teint vif & fin, de grands cheveux frisés, je ne sais quoi d'aimable & de gai dans la physionomie, & de dégagé dans les manières. Ces qualités charmèrent la bonne dame, qui ne s'étoit attendue à rien de semblable dans un enfant d'aussi basse naissance; elle ne pouvoit se lasser de le baiser, de lui faire de petits présens, de causer avec lui, de souhaiter qu'il lui appartînt; elle se disoit à elle-même : pourquoi ne ferai-je pas pour lui ce que j'aurois fait pour un propre fils, qui peut-être l'auroit moins mérité? Si je ne suis pas sa mère, je l'aime autant qu'une mère. Sa mère lui a donné la naissance qu'elle ne pou-

voit lui refuser, sans exposer sa propre vie : mais moi, je lui donnerai une bonne éducation : c'est la meilleure manière de montrer sa tendresse à des enfans, & c'est ce que ses parens ne sont pas en état de faire.

Elle fit part de ses sentimens à la mère de Quarll, qui en fut charmée. On mit l'enfant en pension chez un maître, à qui sa piété, sa sagesse & sa science avoient procuré plusieurs pensionnaires d'une naissance distinguée. L'intention de cette charitable dame étoit de lui laisser Quarll, jusqu'à ce qu'il fût en âge de choisir entre les sciences ou entre le commerce, auquel cas elle auroit donné, à ce jeune élève, quarante livres sterling, par son testament, pour s'établir en quelqu'endroit.

Par malheur elle vint à mourir quelques mois après, sans avoir eu le loisir de pourvoir à la fortune de Quarll. La providence ne le jetta dans cet embarras, que pour lui faire mieux sentir le soin extraordinaire avec lequel elle veilloit sur lui, & la reconnoissance vive à laquelle il étoit obligé envers elle. La docilité de Quarll & ses dispositions pour les sciences l'avoient fait passer bientôt devant ses anciens compagnons d'étude, & le maître avoit conçu pour lui une tendresse particulière ; on peut dire même qu'il l'avoit adopté en quel-

que façon. Il se faisoit un plaisir de cultiver ses talens naissans. Sa maxime étoit qu'un enfant d'un beau génie est comme un arbre brut & informe, qu'un ouvrier habile dégrossit peu-à-peu, & dont il fait sortir enfin un héros ou un dieu, comme il lui plaît. Ainsi, il considéroit avec joie les marques de vertu & d'esprit que Quarll donnoit de tems en tems; & il se félicitoit de pouvoir élever, en sa personne, un citoyen excellent pour la patrie. La mort de la pieuse dame qui le lui avoit confié, le toucha vivement; il regrettoit tant de qualités brillantes, que le défaut d'éducation alloit rendre inutiles; il ne pouvoit se résoudre, ni à renvoyer son disciple, ni à le garder auprès de lui, de peur qu'il ne fût contraint de l'entretenir à ses dépens. Enfin il prit le parti d'exhorter ses parens à faire de leur mieux pour lui fournir les choses nécessaires, moyennant quoi il s'offrit à l'enseigner gratuitement.

Cette proposition fut acceptée, & Quarll étudia quatre ans dans cette école, où il apprit à écrire, l'arithmétique & le latin. Ses progrès dans la musique ne furent pas moindres; elle lui fut enseignée pour rien par un maître qui se plut à mettre à profit la beauté de la voix & la justesse d'oreilles qu'il lui avoit remarquée plusieurs fois. Il ne lui manquoit plus que d'être dans un

un âge qui pût imprimer le respect à des enfans; moyennant quoi son maître vouloit bien lui confier les moins âgés de son école, & lui donner un salaire tel que les sous-maîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le soulageoit déja dans les fonctions laborieuses de sa charge : mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre Quarll. Le vieux bon homme mourut; on lui donna pour successeur un ministre non-conformiste, avancé en âge. Une partie des pensionnaires désertèrent, & il congédia Quarll, dont il n'avoit plus besoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la seconde fois, & forcé de retourner chez sa mère, qui ayant perdu son mari, se trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les soins que ses dispositions excellentes méritoient. Elle lui proposa d'apprendre un bon métier qui pût lui donner de quoi vivre, lorsque la vieillesse ou la mort l'auroient mise hors d'état de lui en donner elle-même. Elle avoit amassé, à force de travail & d'économie, cinq livres sterling; elle les destina pour cette fin.

Le pauvre Philippe se trouva là-dessus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé jusqu'alors d'une manière à lui faire espérer de devenir autre chose qu'un simple artisan, son

naturel doux lui faisoit appréhender de tomber sous la direction d'un maître dur, violent & sans égards, comme il avoit ouï dire que la plupart étoient. Cependant, comme il faisoit déja des réflexions qui surpassoient la portée de son âge, il sentit que c'étoit une nécessité de se soumettre à sa mauvaise fortune, & chercha lui-même un maître dont l'humeur lui convint, sans se soucier si le métier qu'il pourroit faire étoit avantageux ou non. Son choix tomba sur un serrurier voisin & ami de son père, qui lui avoit témoigné plusieurs fois qu'il l'aimoit, & à qui il se donna en qualité d'apprentif.

Ils s'accordèrent d'abord ensemble on ne peut pas mieux. Le maître étoit humain & patient: l'apprentif étoit actif, docile, exact & adroit; tout alloit à charmer pour l'un & pour l'autre. Quarll n'étoit pas fait pour jouir long-tems d'un bonheur tranquille. Son maître ayant répondu pour un de ses amis qui avoit fait banqueroute, fut mis en prison, ses effets saisis, & Quarll réduit à retourner de nouveau chez sa mère au bout d'un an.

Ce fut un coup funeste pour ce jeune garçon, qui comptant toujours de rentrer chez son maître, dont on se flattoit que les affaires seroient bientôt rétablies, se trouva, en attendant, abandonné à lui-même parmi une foule

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être fçu réfifter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amufa quelque tems à l'examiner, & jugea, à fon adreffe, qu'il pourroit lui être utile dans fes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit fon indigence, & qui faifoit penfer qu'on le gagneroit fans peine : le voleur ne perdit pas l'occafion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de fauter, courut à une fontaine voifine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui difant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon fe laiffa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal propre & fombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une feconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort fur le doffier du banc où il étoit affis.

Le voleur fe croyant alors affuré de lui, le laiffa dormir à fon aife, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laifsât fortir avant fon retour. Il alla enfuite préparer toute chofe pour le deffein qu'il avoit formé de

voler cette nuit même un riche marchand. Quarll devoit être le principal inftrument de cette entreprife, & voici comment : Turner avoit médité de faire un trou dans la maifon, & d'y introduire, par ce moyen, le jeune Philippe, qui lui auroit ouvert la porte par-dedans, croyant ouvrir au neveu du logis, qu'un oncle dur & fauvage laiffoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'affez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorfqu'il crut avoir mis ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva Quarll éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu Turner, qu'il lui demanda la permiffion de s'en aller chez fa mère, qui ne fauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il employa toutes fortes d'artifices pour amufer cet enfant. D'abord il fit venir un fouper qui parut délicieux à Quarll, défaccoutumé, comme il étoit, de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en penfion, & qu'il ne fubfiftoit que des maigres profits de fa mère. Il lui conta enfuite des hiftoires. Il lui infinua en même tems, qu'il demeuroit chez un oncle qui avoit la dureté de le laiffer quelquefois

toucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un ſecret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la choſe ne réuſsît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ſes larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de ſon parent, lui demanda, d'un air empreſſé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domeſtique que j'ai mis dans ma confidence, eſt tombé malade de la petite vérole, & qu'il eſt au lit, avec une groſſe fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le ſimple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, ſi je ſavois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle ſe couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle ſorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je ſaurai bien vous procurer un bon lit.

C'eſt ainſi que ce malheureux abuſoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il ſortît pour exécuter ſon projet, on vint lui mettre la main ſur le collet, pour un vol

considérable, qu'il avoit commis la nuit précédente dans Lime-Street, & Quarll fut pris avec lui. On juge aisément que la jeunesse & la physionomie de ce dernier le firent relâcher sans peine : il en fut quitte pour une réprimande sévère que les juges lui firent, & pour quelques avis de prendre mieux garde à l'avenir dans quelle compagnie il s'engageoit. Turner fut pendu.

Néanmoins cette aventure ne laissa pas de faire un tort irréparable à Quarll, qui n'étoit encore que dans sa quinzième année. Les uns lui reprochoient d'avoir été boire avec un voleur qu'on venoit de pendre : il y en avoit même qui le soupçonnoient d'avoir quelques liaisons avec de méchantes gens. Chacun se défioit de lui & le fuyoit. Sa mère elle-même craignoit que la misère ne le perdît un jour, comme elle en a perdu tant d'autres, qui avoient des inclinations vertueuses, & qui se sont plongés, pour vivre, dans des désordres qu'ils détestoient. Elle songeoit avec douleur qu'elle n'avoit pas le moyen de l'entretenir, & que le serrurier demeuroit toujours en prison, sans apparence d'en sortir de long tems. Dans cette extrêmité fâcheuse, elle s'avisa de le recommander à quelques dames chez qui elle travailloit, & auxquelles elle ne demandoit pour lui qu'un lit & la nourriture.

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes instructions ne l'eussent précautionné contre le vice, il étoit dans une situation à le mettre au désespoir, d'où il n'y a plus qu'un pas jusqu'au crime; cependant sa vertu & le ciel le soutinrent dans cette circonstance dangéreuse, il résolut de chercher sur mer une fortune, qu'il n'espéroit plus trouver dans sa patrie. Ce dessein affligea sa mère: elle ne pouvoit consentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faisoit ses délices, & sur lequel elle avoit fondé de meilleures espérances; néanmoins elle se rendit enfin à ses raisons, elle lui donna sa bénédiction maternelle, lui souhaita toutes sortes de prospérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà six sols, lui dit-elle; c'est tout ce que je posséde: Va-t'en à Sainte-Catherine, j'espère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaisseau, qui voudra bien te prendre à son service, en qualité de valet de chambre, ce qui est l'unique condition dont tu sois capable à ton âge: peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les sciences que tu as apprises. En achevant ce discours, elle le baisa encore une

fois, & se rendit chez une dame où elle travailloit, tandis que son fils s'en alla à Sainte Catherine, où la providence lui préparoit un maître.

C'étoit un capitaine de vaisseau qui alloit mettre à la voile pour les Indes Orientales. La physionomie de Quarll le charma d'abord : il lui demanda le premier s'il vouloit s'engager avec lui pour le servir. Quarll ravi à son tour de l'offre & des manières du capitaine, y consentit sur le champ; seulement, il demanda la permission d'aller chez sa mère, lui annoncer cette nouvelle. Le capitaine ne se contenta pas de lui accorder cette grace, il lui donna encore une pièce de trente sols, après avoir écrit son nom & sa demeure, & lui avoir commandé de revenir le trouver d'abord à une auberge qu'il lui désigna, sans s'embarrasser de prendre, ni habits ni linges.

Quarll n'avoit été depuis long-tems aussi gai qu'il le fut alors. Il se hâte de courir chez sa mère, de lui raconter tout, de donner son argent, & de dire adieu; il lui tardoit d'être auprès de son nouveau maître : il s'en falloit peu que les caresses de sa mère ne lui parussent importunes en ce moment. Enfin elle se sépara de lui pour la seconde fois, en l'arrosant de ses larmes, & en le recommandant au ciel, qui venoit

de le ſauver des tentations périlleuſes, où elle craignoit que la miſère extrême & les mauvaiſes compagnies ne le fiſſent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis ſon enfance à demeurer ailleurs que chez ſa mère, ſentit moins qu'elle la douleur de la ſéparation. Plein de ſon voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit preſque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa ſur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une courſe de trois ans.

Durant la navigation, la phyſionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun ſe fit un plaiſir de lui rendre ſervice à ſa manière. Les pilotes lui enſeignoient la marine : les matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court eſpace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que ſon maître le fut, il lui donna l'office & la paye de ſous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaiſſeau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois ſemaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

Lane,* qui ont dévoué leurs charmes au service du public. Elles s'en vont au port de Gravesend, bien persuadées que des gens de mer condamnés depuis long-tems à un jeûne rigoureux, n'épargneroient rien pour le rompre. Ils étoient déja dans un cabaret à bierre, où ils dépensoient d'avance avec une imprudente facilité ce qu'ils n'avoient pas encore reçu, & ce qu'ils avoient gagné par de longs travaux. Dès qu'ils apperçurent les belles dames qui avoient quitté Londres pour venir au devant d'eux; l'amour & la vanité de faire paroître leurs richesses, achevèrent de leur ôter ce que l'yvresse leur avoit laissé de raison. Celles-ci profitèrent de leur sottise pour n'en pas faire elles-mêmes, & commencèrent, en personnes habiles, par sonder les poches de leurs amans, où elles remarquèrent avec douleur un vuide affreux auquel elles ne s'étoient pas attendues: néanmoins elles se remirent, en apprenant qu'ils n'avoient pas encore reçu leurs gages. Là-dessus, chacune se saisit de celui qu'elle put; on fait venir de la bierre sur nouveaux frais, on boit à la santé des belles, la joie ranime la conversation, & enfin chacun se retire peu-à-peu avec sa maîtresse.

---

* Quartier de Londres rempli de femmes débauchées.

Il ne restoit que Quarll, qui n'avoit osé prendre part à ces plaisirs, & dont l'air timide & sérieux annonçoit l'innocence. Il se trouva dans le dernier embarras, lorsqu'il se vit seul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux sur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ses piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs: on eût dit ensuite qu'elle rougissoit de sa foiblesse; elle soupiroit, ses yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voyoit je ne sais quoi de modeste & de pudique en apparence dans ses manières. Enfin elle s'approcha de Quarll avec un embarras affecté, & lui dit des choses obligeantes sur la solitude où ils étoient demeurés, sur sa bonne mine, sur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuser de l'occasion impunément, sur mille choses en un mot dont il n'y a que ces sortes de femmes qui puissent s'aviser.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de Quarll de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtresse étoit jeune, belle, bien faite; elle avoit des manières engageantes, & je ne sais quoi qui ne sentoit point la sale débauche où elle vivoit. Ces qualités l'éblouirent sans peine: il auroit cru faire un crime, que de la confondre avec celles de sa

compagnie. Il lui répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la cérémonie. Tout fut achevé en moins d'une heure.

Le premier soin des nouveaux mariés, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on payât Quarll. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. Quarll se croyoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mari jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paye, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mari, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la justice, & des galans brutaux. Mais ses espérances furent renversées par le mauvais état où se trouvèrent les marchandises en déchargeant le vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux marchands, dont il espéroit recevoir trois années de gages.

Cet inconvénient dérangea beaucoup les affaires de Quarll. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en

Angleterre. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son capitaine lui avoit fait présent à diverses reprises; que c'étoit assez pour le conduire à Londres: qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenue. Les voilà donc partis, chargés de desseins & légers d'argent. Ils arrivèrent un après-midi à Londres, où pour première disgrace, Quarll apprit que son maître serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçue par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes: néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La nécessité qui est la mère des inventions en fournit une à la femme de Quarll.

Après avoir délibéré quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'être bien venue, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour rattrapper une somme qu'elle avoit crue perdue pour toujours. Elle le dit à Quarll, lui désigne

l'endroit, & trouve la vieille hôtesse surprise & joyeuse de la recevoir, comme elle l'avoit espéré. Elle lui raconte qu'elle avoit épousé un pilote, qui revenoit d'un voyage de trois ans, & dont les gages devant être payés incessamment, la mettroient en état d'acquitter ce qu'elle lui devoit ; elle ajoute qu'elle compte acheter ou louer une maison jolie & commode, pour faire quelque commerce : enfin, elle lui raconte je ne sais combien d'histoires, dont ses pareilles ne manquent jamais, quand il s'agit d'endormir quelqu'un.

Il n'en falloit pas tant pour tromper la bonne femme, qui se croyant assurée de son argent & d'un bon locataire, pria la dame de ne point prendre d'autre logis que le sien, où elle lui procureroit toute sorte de commodités, & où on la serviroit à crédit aussi bien que si elle payoit comptant. Celle-ci ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour mieux jouer son coup. Elle alla chercher son mari, qui fut reçu à bras ouverts, & régalé d'abord d'une pinte d'Ailé, (1) qui étoit ce que la vieille avoit de meilleur chez elle. Une seconde pinte succéda à la première, on but à la santé des nouveaux venus, on s'échauffa au jeu, quatre autres pintes furent tirées & à

(1) Bierre douce où il n'entre point de houblon.

demi vuidées par l'hôteſſe aux dépens de Quarll, qu'elle ſe mit à féliciter ſur ſon heureux mariage avec une perſonne auſſi accomplie. C'étoit un plaiſir de l'entendre réciter les louanges de cette dame; elle l'avoit connue, qu'elle n'étoit encore qu'un enfant. Ses parens étoient des gens diſtingués qui avoient eu du malheur : elle étoit un prodige de vertu, ainſi que de beauté. Le panégyrique ne finit point, tant que la bierre dura.

Cette vie continua quinze jours ; la vieille donnant toujours à crédit, la femme de Quarll payant de belles promeſſes, & Quarll ſe déſeſpérant quand il ſongeoit au triſte quart d'heure où il faudroit donner de l'argent. A la fin, il réſolut de prévenir l'orage qui commençoit à gronder ſur ſa tête, en s'engageant dans les gardes à pied.

On ſait que ces régimens ſont la retraite de ceux qui ne peuvent plus en trouver ailleurs, & qu'il y entre beaucoup de petits marchands, dans la vue de fruſtrer leurs créanciers par la protection d'un colonel avare, auquel ils laiſſent enſuite leur paye pour être exempts du ſervice. Par-là le poids retombe tout ſur les ſoldats effectifs, qui ſe voyent obligés de faire ſeuls le ſervice, ſans avoir jamais un moment dont ils puiſſent diſpoſer pour eux-mêmes. Néanmoins la

providence, toujours favorable à Quarll, fut lui procurer dans ce corps même de quoi le consoler de ses maux.

Un soir sur les dix heures, qu'il avoit monté la garde pour un autre, & qu'il étoit en faction à la porte du parc, près de Chelsea; la solitude & l'obscurité l'enhardirent à chanter pour dissiper la mélancolie qui le rongeoit. J'ai dit ci-devant qu'il avoit une très-belle voix & qu'il savoit la musique en maître. Un colonel du régiment vient à passer sur ces entrefaites, & s'arrête pendant quelques minutes pour l'entendre. Quarll qui se croyoit seul, commence un nouvel air, qu'il se mit ensuite à sifler avec une délicatesse & une douceur qui surprenoient. Le colonel ne put s'empêcher en ce moment de se découvrir à Quarll. Il lui fit des reproches, sur ce qu'ayant une aussi belle voix, avec une méthode aussi savante, il s'abaissoit à sifler. Je vous en prie, mon camarade, chantez encore, continua-t-il; une voix comme la vôtre ne doit pas être pour vous seul. Quarll répondit avec modestie à ces complimens, & voulut se défendre d'obéir: enfin cédant de bonne grace aux prières instantes du colonel, il recommença le même air, qu'il chanta avec encore plus de soin & de justesse que la première fois. L'officier charmé, & connoisseur, le pria de vouloir bien entrer

dans

dans sa compagnie, & lui donna cinq chelings, avec ordre de venir le trouver le lendemain sur les huit heures du soir, à Charing-Croff, dans une certaine auberge, où il n'auroit qu'à demander le colonel Beonguard.

Quarll ne manqua pas d'aller au rendez-vous. Le colonel l'y attendoit impatiemment avec dix ou douze officiers, qui le reçurent d'une manière obligeante. D'abord on le fit mettre à table, & on servit un souper magnifique, où on but en abondance du meilleur Pontac qu'il y eut à Londres. On pria ensuite Quarll de chanter l'air du jour précédent. Après s'en être un peu défendu, il obéit d'une manière qui charma la compagnie, & qui surprit le colonel lui-même. On se mit là-dessus à faire l'éloge de la Musique, & qnelques-uns de la compagnie soutinrent même que ses charmes étoient préférables à ceux de l'amour, pour éprouver un jeune officier d'entre eux qu'ils savoient être amoureux à la fureur. Ce seigneur étoit de ceux dont l'amour remplit seul le cœur, qui ne trouvent aimable que celle qu'ils aiment, qui n'approuvent que ce qu'elle approuve, qui ne jugent, & qui ne sentent que par elle. Sur ce qu'on s'apperçut, que ce parallele le chagrinoit, le colonel pria Quarll de chanter quelque chose à la louange de l'amour, pour réparer l'injure qu'une profane comparaison venoit de

lui faire. Quarll s'en acquitta d'un air où la paſſion étoit peinte avec tant d'adreſſe, que l'officier lui fit préſent ſur le champ d'une demi-guinée. D'autres demandèrent enſuite des chanſons, l'un à la louange de la muſique, l'autre à celle du vin, l'autre à celle de quelque autre choſe, & Quarll fit ce qu'on voulut avec une complaiſance & un art, qui lui méritèrent des applaudiſſemens.

Une bonne partie de la nuit s'étoit paſſée de la ſorte, & Quarll avoit plu généralement, moins encore par ſa voix, que par ſon eſprit & par ſa politeſſe; lorſque les convives ſe propoſèrent les uns aux autres de lui rendre ſervice, en lui procurant des écoliers, pour apprendre à chanter. En même-tems, un gentilhomme de la compagnie ayant une ſœur qui vouloit apprendre, il lui écrivit une lettre, pour la prier de ne prendre point d'autre maître que celui qu'il lui envoyoit, & il promit à Quarll un habit complet, & preſque neuf. Les autres ſuivirent cet exemple : l'un fit préſent de bas de ſoie au nouveau muſicien, l'autre lui donna des chemiſes fines & de belles dentelles, un troiſième lui offrit une épée d'argent. Il ne lui manquoit plus qu'un chapeau, car il n'avoit pas beſoin de perruque, avec de grands cheveux blonds & friſés comme les ſiens; un de ces meſſieurs lui en offrit un qu'il n'avoit qu'à venir prendre le lendemain. Ils ne

s'en tinrent pas à ces marques de générofité; chacun lui donna un écu avant de fe retirer, & le colonel ajouta à tant de graces celle de lui donner fon congé, en le priant feulement de revenir au rendez-vous dans huit jours.

Cette aventure heureufe & imprévue tranfporta à tel point le pauvre Quarll, qu'il ne prit point garde au danger qu'il y avoit pour lui de retourner chez fa vieille hôteffe, qui ne manqueroit pas d'éclater en injures, quand elle le verroit avec un habit de foldat aux gardes, elle qui le croyoit rendu à fon vaiffeau pour recevoir fes gages. Il ne fongeoit qu'au plaifir d'étaler aux yeux de fa femme les préfens que la fortune venoit de lui faire: jamais il ne s'étoit vu autant d'argent, & il ne fongeoit qu'à cet argent. Dès que la vieille le vit dans cet équipage terrible, pour des créanciers, elle pouffa un cri épouvantable, la rage s'alluma dans fon ame, elle chargea Quarll d'injures, elle fe jetta fur fa femme qui étoit venue au bruit, elle lui arracha fa coëffure & les cheveux, elle lui donna cent coups de poing, elle la traita comme la dernière des créatures, & enfin elle la jetta, elle & fon mari à la porte, étonnés & confus au dernier point d'une tempête auffi inopinée.

Néanmoins Quarll fe remit, fans beaucoup de peine. Il confidéra que c'étoit une chofe qui de-

voit arriver un jour ou l'autre, & il fut ravi d'en être quitte à aussi bon marché, d'autant plus qu'il se trouvoit par ce moyen déchargé du soin de la payer. Il n'y avoit plus rien qui l'inquiétât, que d'être à une telle heure dans la rue, & sans logis. Mais il s'avisa par bonheur d'une certaine cave dans Charing-Croff, qu'on ne fermoit point pendant la nuit, & où il avoit été plusieurs fois. Il y conduisit sa femme, après lui avoir appris sa nouvelle fortune, excepté qu'il ne lui dit rien des habits qu'on lui avoit promis, & qu'il se contenta de la prier de chercher quelque appartement qui convînt mieux à ce qu'ils alloient être l'un & l'autre.

Jamais on n'a vu un changement aussi subit dans une femme. La sienne qui s'appelloit Sally l'aimoit dans le fond, la misère l'avoit jettée dans le désordre, & elle y vivoit, faute de pouvoir en sortir. Dès qu'elle apprit que le crime ne lui étoit plus nécessaire, elle résolut d'y renoncer pour jamais, & de n'être plus qu'à celui qu'elle aimoit.

Il étoit à peine jour, qu'elle s'en va chercher une chambre. Quarll se rend un peu après aux endroits qu'on lui avoit indiqués, pour recevoir les diverses pièces de son équipage, qui se trouvèrent par hasard faites comme pour lui-même. De-là il passe chez un perruquier, où il achève

de ſe mettre ſur le bon air. La dame pour laquelle il avoit une lettre de recommandation, venoit de ſe lever quand il arriva chez elle; elle lui fit mille honnêtetés ; ils prirent du chocolat enſemble ; elle s'accorda avec lui, pour une guinée par mois : ce qui eſt le prix ordinaire ; & elle lui donna une guinée d'avance, ſans compter qu'après l'avoir entendu chanter, elle lui procura ſur le champ deux écolières de ſes amies.

Il eſt mal aiſé d'exprimer la joie que ces heureux commencemens inſpirèrent à Quarll, qui avoit toujours ſouhaité de ſe tirer de la baſſeſſe où ſa naiſſance l'avoit confiné. Il retourne à la hâte dans la cave où il avoit paſſé la nuit, & où ſa femme avoit ordre de ſe rendre ; il y avoit déja long-tems qu'elle l'attendoit. Les habits magnifiques de Quarll, le lui firent méconnoître ; il la prit d'abord par la main, & lui demanda ce qu'elle avoit fait pendant la matinée ; elle le repouſſa rudement, en le priant de ſe mêler de ſes affaires, & de la laiſſer en repos. Le ſilence de Quarll, qui étoit un effet de ſa ſurpriſe, donna le loiſir à Sally de le regarder en face ; elle reconnut, avec une émotion mêlée de joie, que c'étoit ſon cher époux ; en même tems, elle devint pâle comme la mort, & ſe trouva mal. Imaginez-vous quel fut le

trouble de Quarll, qui ne concevoit point d'où venoit cette altération. Il embraſſe Sally ; il pleure ; il lui demande ſi elle ſe trouve mal ; enfin elle revint à elle, & lui dit, ah mon cher, puis-je être mal, lorſque je te vois auſſi bien ! Je te reconnois maintenant. Oui, je t'ai trouvé un appartement : tu ſeras toujours dans mon cœur ; mais il faut que je ſois ſans ceſſe dans tes bras ; je ne puis vivre ſans te voir.

En achevant cette tendre converſation, ils burent un verre de liqueur, payèrent leur hôte & s'en allèrent au nouveau logis qu'elle avoit loué, qu'ils meublèrent avec une propreté & une ſimplicité qui marquoient leur bon goût. Sally juſqu'à ce moment avoit ignoré, & les plaiſirs, & les peines de l'amour : celui dont elle avoit toujours fait profeſſion, n'eſt que l'ombre du véritable. Elle commença alors un noviciat de tendreſſe innocente & pure ; le tems ne la ſervoit jamais à ſon gré, & tardoit trop à lui ramener ſon époux, ou ſe hâtoit trop de le tirer d'auprès d'elle. Elle ne ſongeoit qu'à cet époux bien-aimé ; elle s'empreſſoit à prévenir ſes ſouhaits ; elle ſe faiſoit un plaiſir de lui préſenter, lorſqu'il y penſoit le moins, ou quelque mets qu'elle avoit remarqué qu'il aimoit, ou un meuble dont il avoit témoigné avoir envie. Lui, à ſon tour, paroiſſoit moins un mari qu'un

amant, & faisoit, pour rendre Sally heureuse, tout ce qu'il devoit à une femme vertueuse, tendre & complaisante.

Telles furent les douceurs qu'ils goûtèrent pendant six mois ou environ. La réputation de Quarll augmentoit de jour en jour, & lui donnoit de nouvelles écolières ; sa femme s'attiroit l'estime des dames du voisinage ; ils vivoient dans une commode & tranquille médiocrité. Il semble que le ciel ne leur avoit procuré tant de plaisirs, que pour leur faire sentir mieux le coup qu'il leur préparoit.

Un matin, en été, Sally sachant que son mari aimoit beaucoup les fleurs & la verdure, étoit allée à Coven-Garden en acheter quelques pots, pour garnir les fenêtres & une cheminée, avant qu'il fût de retour au logis ; elle eut le malheur de rencontrer dans la rue un chevalier. Ce Seigneur étoit celui qui avoit abusé, le premier, de sa jeunesse, & avec qui elle avoit entretenu long-tems un commerce secret, dans l'espérance qu'il l'épouseroit, comme il le lui avoit promis ; il l'avoit abandonnée ensuite indignement, & elle avoit été réduite, pour vivre, à se plonger une honteuse prostitution.

Dès qu'elle reconnut l'auteur de ses malheurs & de ses crimes, elle voulut se détourner pour n'en être pas apperçue, & pour s'en épargner

la vue à elle-même. Elle eut beau faire ; il l'apperçut, & l'arrêtant par la main avant qu'elle pût l'éviter, il lui fit quelques complimens. La haine, la crainte, l'horreur du crime, mille passions différentes saisirent le cœur de Sally en un moment ; son trouble étoit extrême ; elle ne pouvoit prononcer une parole. Cependant le chevalier, dont la passion se ranimoit à la vue des charmes que la sale débauche avoit ôtés à Sally, & qu'une vie innocente lui avoit rendus, essayoit de se flatter que le désordre où il la voyoit, étoit produit par la joie & par la surprise de le rencontrer. En même tems, il arrête un carrosse de louage, l'y fait entrer, & s'y place avec elle, sans qu'elle sente, ni ce qu'il faisoit, ni quel dessein il pouvoit avoir. Enfin le mouvement de la voiture lui fit recouvrer un peu ses esprits, & elle se vit avec frayeur & indignation auprès d'un homme qu'elle détestoit. Elle se crut perdue en ce moment ; elle jette un cri terrible, qui assemble, dans un instant, je ne sais combien de monde autour du carrosse. Le chevalier lui proteste qu'il n'avoit d'autre dessein que de la conduire chez une amie, & lui remontre à quel danger il l'expose en s'opposant à ses intentions qui n'avoient rien que d'innocent. Par bonheur pour lui, ils étoient alors près d'une rue où il

l'avoit entretenue pendant un tems confidérable. Là-deffus, il s'avifa de mettre la tête à la portière, & de dire à ceux qui environnoient le carroffe, que cette dame étoit fa femme, qu'elle venoit de verfer, & que la frayeur dont elle n'étoit pas encore revenue, étoit la feule caufe du cri qu'elle venoit de jètter. On le crut; le monde fit place, & le cocher avança vers l'endroit qu'on lui avoit marqué.

En allant, le chevalier donnoit à Sally mille marques d'une paffion violente; il remercioit la fortune de lui avoir rendu une perfonne qu'il aimoit plus que fa vie; il proteftoit que la mort feule pourroit déformais le féparer d'elle.

Quoique ces tendres expreffions ne fuffent plus écoutées qu'avec mépris par Sally, à qui elles rappelloient l'imprudente facilité avec laquelle elle s'étoit repofée fur la foi de femblables difcours: néanmoins, diffimulant fon indignation, elle affecta une tranquillité dont elle ne jouiffoit pas; & elle fe contenta de lui répondre qu'il ne pouvoit plus y avoir de liaifon entre eux, puifqu'elle étoit mariée. Mariée, interrompit le chevalier! Quoi donc, ne m'apparteniez-vous pas? Avez-vous dû paffer dans les bras d'un autre, tandis que je vivois encore? Ah perfide, ofes-tu me rappeller tes anciens fermens, reprit Sally en verfant des

larmes amères ? Comment ne rougis-tu point d'employer encore ces mêmes termes qui séduisirent ma crédule vertu ? Fourbe & ingrat que tu es, meurs de confusion d'avoir perdu d'honneur une fille innocente & simple, & de l'avoir laissée ensuite en proie à la misère & au désespoir. Le chevalier lui répondit, les larmes aux yeux, qu'il reconnoissoit la justice de ces reproches, & qu'il s'efforceroit, par une conduite respectueuse & tendre, de lui inspirer à l'avenir des sentimens moins désavantageux de sa personne. Il lui fit en même tems des sermens affreux, qu'il lui seroit toujours fidèle. Sally feignit d'y ajouter foi, dans l'espérance que ne se défiant point d'elle, elle trouveroit aisément une occasion de lui échapper.

Sur ces entrefaites, le carrosse arrête, & ils descendent devant la maison où elle avoit demeuré long-tems avec le chevalier. La porte étoit ouverte, & la maîtresse du logis y rentroit justement. Sally se laissa emmener doucement dans une chambre, de peur que sa résistance ne trahît le dessein où elle étoit de s'enfuir : dessein dans lequel elle comptoit de faire entrer l'hôtesse sans peine, quand elle lui auroit appris qu'elle étoit mariée. Cette indigne femme feignit de ne la pas entendre, & sortit pour la laisser seule avec le chevalier, se flattant de

rattraper par ce moyen une pensionnaire, avec laquelle elle avoit gagné beaucoup la première fois.

La pauvre Sally s'apperçut, avec frayeur, du danger où elle étoit exposée. Elle étoit seule, livrée à un homme que la passion rendoit capable de tout entreprendre, enfermée dans un appartement sur le derrière de la maison, & environnée de tous côtés de grands jardins, où personne ne pouvoit entendre ses cris. Dans cette extrémité, elle résolut de périr plutôt que de se rendre aux désirs impurs de son amant.

Elle saisit le moment qu'il ne songeoit qu'à lui exprimer la grandeur de son amour par tout ce qu'une passion violente peut imaginer de termes vifs & forts. Elle se jette tout-à-coup sur son épée, & en tourne la pointe contre sa poitrine, pour se sauver au moins en mourant, du crime où on vouloit la précipiter. Par bonheur, le chevalier remarqua cette action, & lui saisit le bras assez vîte pour l'empêcher d'exécuter cette barbare résolution. O ciel ! que prétendez-vous faire, mademoiselle, lui dit-il ? Me mettre en liberté, puisque tu me la refuses lâchement, répondit-elle. En achevant ces mots, il lui prit une forte convulsion qui dura quelques minutes, & qui fut suivie, coup-sur-coup, de plusieurs autres, pendant l'espace de

trois heures entières. Elle se trouva ensuite dans une extrême foiblesse, & on désespéra de sa vie le reste de sa journée.

Le chevalier étoit au désespoir de l'avoir emmenée malgré elle, & il auroit bien voulu savoir où elle demeuroit, afin qu'on pût la rendre à son mari : mais comme elle n'étoit en état ni d'entendre ni de parler, l'hôtesse eut ordre de lui préparer à la hâte le meilleur appartement du logis, & de la mettre dans un lit bien bassiné, & on fit venir un médecin, qui reconnut la cause de son mal au battement déréglé du pouls. Il lui ordonna une saignée pour remettre les esprits en mouvement, ce qui fut fait sur le champ, & qui procura un sommeil tranquille à la malade.

Cependant le chevalier ne s'éloignoit pas un seul instant du lit, où il attendoit avec une inquiétude mortelle quelle suite auroit ce mal. Le lendemain matin, Sally qui avoit recouvré ses forces & sa raison, graces au repos qu'elle avoit goûté, ne se vit pas plutôt dans un lit étranger, & sans son mari, qu'elle jetta un cri de surprise, qui fit craindre pour elle une seconde rechute. O Dieux, par quel enchantement suis-je ici, s'écria-t-elle ! quels tyrans m'ont arrachée des bras de mon époux ? que vois-je, continua-t-elle, en jettant les yeux sur le chevalier, par qui elle

ne se souvenoit plus d'avoir été enlevée le jour précédent ? ah ! je ne m'étonne plus de mon désastre. Indigne ravisseur, me voici encore dans tes piéges, & tes violences auront fait sans doute cette fois-ci ce que tes artifices avoient fait la première.

Tandis qu'elle parloit de la sorte avec une émotion extraordinaire, le chevalier étoit à genoux auprès du lit, & mouilloit de ses larmes une main de Sally, que son agitation empêchoit d'y prendre garde. Il lui raconta ce qui s'étoit passé le jour d'auparavant : il lui demanda pardon de l'indignité avec laquelle il l'avoit abandonnée, & lui promit de réparer sa faute à l'avenir. Vous vous souvenez des sermens que je vous faisois alors, ajouta-t-il ; je les renouvelle aujourd'hui, & je prends Dieu à témoin, que je les accomplirois d'abord, si je pouvois le faire sans crime : je me contente donc pour le présent de vous assurer cinq cens livres de pension viagère, jusqu'à ce que vous puissiez par la mort de votre époux, devenir la maîtresse légitime de ma personne, & de mes biens. Considérez à loisir le prix de cette offre ; j'irai attendre votre résolution dans une chambre voisine.

Un présent aussi généreux marquoit tant de passion dans le cœur du chevalier, qu'il réveilla celle de Sally pour lui, & qu'elle oublia la haine

éternelle qu'elle lui avoit jurée. Elle cherchoit elle-même à le justifier, pour justifier son retour auprès de lui : elle tâchoit de se persuader qu'il n'étoit coupable de rien à son égard. Il n'y avoit que sa propre conscience, dont les remords la retenoient. Elle se reprochoit la trahison qu'elle méditoit contre un mari qu'elle aimoit, & qui méritoit sa tendresse par celle qu'il lui témoignoit. Elle auroit bien voulu ne perdre ni ce mari, ni son amant, & accorder la vertu avec la fortune.

Quand on commence à balancer entre le devoir & l'intérêt, il est bien rare qu'on ne penche enfin du côté du dernier, & qu'il n'étouffe les cris d'une conscience qui se révolte; c'est aussi ce qui arriva à Sally. Elle se représenta que Quarll ne pourroit qu'avoir une mauvaise opinion de sa vertu, si de retour chez lui, elle lui contoit ce qui lui étoit arrivé, & cette dernière raison la fit décider en faveur du chevalier. Ce seigneur fit venir en même tems un notaire qui dressa un acte tel que Sally pouvoit le souhaiter : il lui fit acheter des habits magnifiques, du linge, des coëffures, des rubans; sur le champ elle se vit dans un deshabillé superbe. Enfin, ma chère, vous êtes maintenant toute à moi, lui dit le chevalier; donnez à l'heure qu'il est l'adresse de votre mari, afin que je lui renvoie vos nippes,

qui font la feule chofe qu'il puiffe prétendre de nous : Sally fit ce que fouhaitoit fon amant. Il écrivit auffitôt la lettre fuivante, que Quarll a toujours confervée, & qui lui fut rendue par un commiffionnaire.

Monfieur, comme vous pourriez être inquiet de ne pas revoir celle qui s'eft donnée à vous en qualité de femme, quoiqu'elle fût la mienne auparavant, je veux bien vous apprendre que je m'en fuis reffaifi comme d'un bien qui m'appartenoit; ne vous donnez donc pas la peine inutile d'en faire des perquifitions, je faurai mieux la garder cette fois-ci que l'autre. Contentez-vous d'avoir fes habits, puifque vous n'avez aucun droit fur fa perfonne. Je fuis pour vous fervir. R. S.

Quarll avoit paffé la nuit & la matinée dans une inquiétude qu'on ne peut exprimer : mille penfées funeftes fe préfentoient fans ceffe à fon efprit. Auroit-on enlevé Sally? Des voleurs l'auroient-ils maffacrée & jettée dans la Tamife? Il ne favoit à quel foupçon s'arrêter, & il étoit comme un homme hors de lui-même. En un mot, il étoit réduit à ne pouvoir diffiper fes frayeurs, qu'en s'imaginant que Sally s'étoit enfuie avec quelque amant, & il lui fembloit qu'il auroit été moins malheureux, s'il l'avoit fçu en vie, de quelque manière que ce pût être.

Lorſque le paquet & la lettre arrivèrent chez lui, il étoit occupé à courir de café en café, pour s'informer ſi on n'avoit entendu parler d'aucun accident, & on n'avoit pu lui apprendre rien qui pût éclaircir ſes doutes le moins du monde. A ſon retour au logis, il trouva ce qu'on venoit d'y apporter, il n'y avoit qu'un moment, & que ſon hôteſſe avoit reçu en ſon abſence. Son impatience lui fit d'abord ouvrir le paquet : quelle fut ſa douleur, lorſqu'il y remarqua juſqu'à la moindre pièce, les habits, que ſa femme avoit portés le jour qu'elle étoit diſparue. Le fatal paquet lui tomba des mains, & il demeura quelque tems comme un homme frappé du tonnerre : enfin pouſſant un profond ſoupir, & les larmes aux yeux, ah! ſans doute, ma chère Sally s'eſt noyée elle-même, s'écria-t-il : voilà une lettre qu'elle m'aura écrite auparavant. Ah Sally, infortunée Sally, moins infortunée que moi, comment ai-je pu ſoupçonner ta fidélité à mon égard? Toi à ton tour, quelle raiſon avois-tu d'aimer mieux mourir que de vivre avec moi! Jamais un mari a-t-il témoigné autant de tendreſſe à ſa femme? N'importe, je lirai ta lettre, en conſidération de la main qui me l'a écrite, quand même j'y devrois trouver un ſujet éternel de douleur & de déſeſpoir.

C'eſt

C'est ainsi qu'il parloit seul, & tout haut, sans s'apppercevoir de ce qu'il faisoit; sa surprise & sa tristesse redoublèrent, lorsqu'il eut ouvert la lettre, & qu'il en eut lu le contenu; il ne savoit s'il dormoit ou s'il veilloit: il s'efforçoit de se persuader que la douleur avoit troublé ses sens, ou que la lettre ne lui étoit pas adressée. L'indignité de la conduite de Sally le fit revenir bientôt à lui-même ; il considéra qu'il perdoit, par un hasard, une femme qui lui étoit venue par un autre hasard, & il résolut de ne s'engager plus dans un état aussi incertain que le mariage.

Pour cet effet, il change de logis, & va s'établir dans un quartier où personne ne le connoissoit, afin de pouvoir y passer pour garçon. Il y avoit un an qu'il jouissoit d'une paix tranquille & d'une pleine liberté, lorsqu'il épousa, pour son malheur, une personne qui avec beaucoup de vertu, n'étoit rien moins que propre à rendre un mari heureux. Voici ce que c'étoit.

Après avoir été élevée depuis son enfance chez une dame, dont les deux filles apprenoient à chanter de Quarll, elle y étoit devenue fille de chambre, dès qu'on l'avoit crue en âge d'en faire les fonctions. Sa maîtresse contente de sa fidélité & de ses services, se mit en tête de lui chercher un bon parti, & crut avoir trouvé

ce qu'elle cherchoit dans la perſonne de Quarll, dont les mœurs lui avoient toujours paru douces & règlées. Elle en parla d'abord à la demoiſelle, qui ſe ſentoit une véritable inclination pour Quarll, & qui remercia la dame, en lui promettant d'en paſſer par où il lui plairoit. Elle s'adreſſa enſuite à Quarll, & lui propoſa l'affaire, avec trois cents livres ſterling, argent comptant. L'offre d'une pareille ſomme ébranla la réſolution de Philippe : il ſongea que celle qu'on lui propoſoit étoit jeune & belle, & qu'elle lui avoit témoigné pluſieurs fois beaucoup d'égards. Ces motifs le déterminèrent, & la bonne dame pouſſa les choſes avec tant de zèle, qu'en moins d'une ſemaine, il ſe vit demandé, promis & marié.

Ils demeurèrent le premier mois dans la maiſon de la dame qui leur y avoit donné un appartement pour tant qu'ils vivroient. La nouvelle mariée ſe trouva trop gênée dans un endroit où elle étoit obligée, par reconnoiſſance, à une déférence particulière pour ſa bienfaitrice : d'ailleurs, elle auroit ſouhaité de vivre avec certains airs de grandeur qu'elle n'oſoit prendre ſous les yeux d'une perſonne qu'elle avoit ſervie. Elle ne faiſoit pas attention à la médiocrité de ſa fortune, & à la grandeur des dépenſes

où la jetteroit un ménage tel qu'elle se proposoit de l'avoir. Quarll eut la foiblesse de se rendre à cette folle envie ; il loua une jolie maison, il la meubla au gré de sa femme, & il lui donna une servante & une fille de chambre.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'un début aussi impertinentne pouvoit qu'épuiser les fonds & les revenus de Quarll. Au bout de quelques mois, il lui fallut réformer son train, & renvoyer la fille de chambre, qui ne servoit qu'à augmenter son indigence & l'orgueil de sa femme. Mademoiselle Quarll, blessée par ce coup d'autorité, devint sujette à des vapeurs, qui coûtèrent plus à son mari, que n'auroit fait l'inutile domestique dont il s'étoit débarrassé. Il fallut faire venir un médecin, qui profita de la feinte maladie de la dame, & qui sut lui en donner une véritable. Chirurgiens, apothicaires, charlatans, gardes-malades, tout se mit de la partie. Quarll cependant ne savoit quel parti prendre avec sa femme, qui s'étoit presque rétablie à la fin, en dépit des remèdes. Il sentoit bien qu'il y avoit plus d'imagination ou de malice que de réalité dans les maux dont elle se plaignoit sans cesse, & il voyoit la nécessité de se roidir contre ses mauvaises humeurs : d'un autre côté, il ne falloit pas non plus brusquer un cerveau aussi malade, & heur-

ter de front ses imaginations ambitieuses. Il prit là-dessus le parti de les flatter en lui proposant d'aller passer quelque tems à la campagne. Son dessein étoit de retrancher ainsi sa dépense, & de se délivrer d'une compagnie désagréable tant que l'été dureroit. Elle accepta d'abord cette proposition, ravie de pouvoir se donner un air de grandeur parmi ses voisines & ses amies, en faisant, comme les grands, qui se retirent d'ordinaire dans la province jusqu'à la fin de l'automne.

Quarll fut charmé du succès de cet artifice; après s'être informé aussi vîte qu'il lui fut possible de quelque endroit éloigné & solitaire, où les vivres fussent à bon marché, il s'en alla en poste dans la province d'York, où on l'avoit adressé chez un bon vieux paysan: il le trouva seul avec sa femme & sa fille. Le vieillard avoit amassé, par ses travaux & par sa frugalité, un petit fonds dont il vivoit à son aise & en repos: sa maison étoit propre, agréable, commode, éloignée de toute sorte de voisins, & assez grande pour loger encore quelques survenans. Le bon-homme, bien aise d'avoir pensionnaire dont la compagnie le divertiroit dans sa solitude, demanda peu de chose pour la pension, & Quarll lui en paya d'abord un quartier d'avance.

Il ne s'agissoit plus que de trouver quelque moyen pour retenir la dame dans cette campagne déserte, & Quarll s'y étoit préparé d'avance, bien persuadé qu'elle ne pourroit supporter long-tems un sejour aussi contraire à son inclination; il dit donc au paysan, que sa femme étoit d'une humeur agréable, qu'elle avoit un défaut, qui pourtant ne pouvoit être à charge à personne : que c'étoient des vapeurs qui n'aboutissoient qu'à lui faire éviter la compagnie. Ah, ah, je vous entends, répondit le bon homme; elle a la maladie des femmes de qualité; laissez-la seulement venir chez moi; elle n'y manquera de rien. Oui, mais il y a autre chose encore, reprit Quarll; elle s'ennuiera de demeurer dans la même place; elle voudra retourner à Londres; elle vous priera de l'y laisser aller; elle vous en pressera; elle cherchera l'occasion de vous échapper, si elle voit que vous ayez envie de la retenir; le mieux seroit de ne la point contredire en face, & de veiller de près sur elle, sans faire semblant de rien. N'ayez pas peur, monsieur, interrompirent les bonnes gens, elle ne fera jamais un pas seule. A propos, seroit-elle femme à se défaire elle-même? Non, repliqua Quarll, vous pouvez en sûreté la laisser seule dans sa

chambre ; elle eſt auſſi amoureuſe de la vie que de la liberté : il ſuffira de prendre garde qu'elle ne s'enfuie. Je dois vous avertir encore d'une autre circonſtance. Vous ſaurez que ſa folie ſera de vouloir m'écrire lettres ſur lettres, quand elle verra qu'elle ne peut tromper votre vigilance ; je vous prie, par cette raiſon, de ne lui point donner de papier, ſi ce n'eſt dans les commencemens, une ou deux fois : après quoi, obſervez ſi elle vous dit des injures, ou ſi elle fait des menaces ; car c'eſt une marque certaine, ſi elle le fait, qu'elle eſt dans un accès de ſon indiſpoſition. Au reſte, quant à la nourriture, elle eſt un peu délicate ; mais je vois que vous avez de la volaille en abondance : elle s'en accommodera parfaitement. Oh, pour cet article, je vous en répond, interrompit la vieille payſanne, nous avons, Dieu merci, un bel étang ; vous voyez des poules dans la baſſe-cour : pour la viande de boucherie, il n'y a que deux ou trois lieues d'ici à la ville, & nous avons une bonne voiture ; ainſi madame n'aura qu'à choiſir à fantaiſie.

Dès que Quarll eut conclu ſon marché, il retourna en poſte à Londres pour prendre ſa femme, qui avoit formé mille projets de grandeur, & qui brûloit d'aller briller dans la pro-

vince, puisqu'elle ne pouvoit plus le faire à la ville. La première chose qu'elle fit fut de demander si la maison étoit belle, les meubles magnifiques, & les voisins de bonne compagnie. Quarll n'avoit garde de dire que non. Il lui dépeignit, avec tant de vivacité, les agrémens de ce séjour, qu'elle prépara d'abord son équipage pour partir dès le lendemain, & qu'avant la nuit, elle avoit fait ses provisions d'eau-de-vie de Nantes, de ratafia, de café, de chocolat, en un mot de mille choses dont on a besoin pour régaler le beau monde à la campagne, & qu'on n'y trouve point.

Ils partirent le jour suivant, & la dame fut de la meilleure humeur du monde : mais comme ni la maison où elle alloit, ni les meubles, ni le voisinage, ne répondoient à ce qu'elle espéroit, & à ce que son mari lui avoit conté, il prit ses mesures pour arriver dans la nuit, afin qu'elle ne pût rien appercevoir qui la détrompât. Les bonnes gens vinrent la recevoir selon leurs ordres, & la traitèrent avec des marques d'un grand respect. Voilà ce qu'il falloit à l'orgueil de mademoiselle Quarll, qu'on n'appelloit que madame. Un bon souper que le mari avoit commandé à ses dépens, acheva de lui mettre l'esprit en repos.

Le lendemain, dès la petite pointe du jour, Quarll prit congé d'elle, sous prétexte qu'il avoit déja perdu six jours, & que ses écoliers l'abandonneroient, s'il différoit davantage à revenir. C'étoit peut-être ce qu'elle souhaitoit. Quoi qu'il en soit, comme un mari aussi attentif n'étoit rien moins que nécessaire à ses plaisirs & à son luxe, elle ne le pressa pas beaucoup de rester encore quelques jours, & il la laissa au lit pour achever de mettre ses charmes en état de paroître. Il partit sur le champ, après avoir recommandé fortement aux hôtes de mademoiselle Quarll de ne point choquer ses fantaisies, de ne la point laisser sortir seule, & surtout d'empêcher qu'elle ne retournât à Londres: ce qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût bientôt envie de faire.

Lorsque Quarll fut parti, ils s'attachèrent, avec un soin extraordinaire, à gagner les bonnes graces de leur nouvelle hôtesse, qui, flattée des égards qu'ils lui témoignoient, garda la maison ce jour-là, pour jouir, à son aise, d'un spectacle aussi délicieux pour son ambition. Tout changea dès le lendemain. Mademoiselle Quarll ayant envie de se promener, la fille du logis s'offrit à l'accompagner, & lui montra les dehors de leur maison, leurs terres, leurs troupeaux, leur étang, enfin tout ce qui appartenoit

à son père; car il n'y avoit ni maisons, ni rien autre chose aux environs. Imaginez-vous qu'elle fut la surprise de l'orgueilleuse épouse de Philippe, qui s'étoit crue jusqu'alors dans une jolie maison, & qui se figuroit être environnée d'un voisinage poli & gracieux, avec lequel elle pourroit briller & se divertir. Elle ne put dissimuler sa colère ; elle se répandit en injures contre son mari avec tant d'emportement, que la paysanne, effrayée, crut qu'elle tomboit dans un de ses accès, & courut à la hâte au logis pour avertir son père & sa mère. Ceux-ci ne furent pas moins épouvantés de l'air furieux de la dame. Son visage étoit d'un rouge enflammé, les yeux lui sortoient de la tête, & les paroles s'étouffoient dans sa bouche. Craignant quelque chose de pis, ils la prirent, l'un par un bras & l'autre par l'autre, & la portèrent ainsi chez eux, plus qu'ils ne l'y conduisirent. Leur dessein étoit de la mettre d'abord au lit. Madame Quarll prenant cette action pour une marque de leur respect & de leur affection pour elle, leur dit que ce n'étoit pas la peine ; qu'elle n'avoit rien à leur reprocher, & que leur maison convenoit à leur condition & à leur fortune ; que c'étoit contre son mari seul qu'elle s'emportoit de la sorte ; qu'elle ne lui pardonneroit jamais de l'avoir conduite dans un en-

droit aussi disproportionné à sa naissance & à son rang, dont il étoit assez instruit.

Là-dessus, elle leur demanda du papier & de l'encre. Les bonnes gens, qui n'en avoient point, & qui avoient ordre de ne rien négliger pour la satisfaire durant les premiers jours, font partir aussitôt, à cheval, un jeune berger, pour en aller chercher dans la ville prochaine. Ils la laissent seule pendant ce tems dans sa chambre, & se retirent dans leur cuisine, pour raisonner sur cette étrange maladie, dont ils avoient reconnu que l'orgueil étoit la seule cause. M. Quarll a mis leur conversation au long dans ses mémoires, & je me suis fait un scrupule de les supprimer, quoiqu'elle me paroisse être moins d'eux que de lui. La voici donc telle qu'il l'a laissée.

Cette dame a été élevée dans une ville où l'excès du plaisir & du luxe sont les seules routes qu'on connoisse pour arriver à la félicité. Qu'ils sont bien éloignés de leur but! Leur vie est une suite continuelle d'inquiétudes; l'envie de se distinguer, & la jalousie, compagne inséparable de la vanité, achèvent de les rendre malheureux. Loin que cette dame manque ici du nécessaire, elle a même le superflu en abondance; & il ne tiendroit qu'à elle d'être heureuse, si elle savoit renoncer à l'orgueil qui la

dévore, pour s'accoutumer à la précieuse médiocrité, qui seule procure un bonheur pur & tranquille. Que notre condition est préférable à la sienne ! Que les plaisirs de notre solitude sont solides, au prix de ceux dont les grands jouissent dans les villes riches & peuplées ! O heureuses campagnes, hôtesses de la joie innocente & véritable ! On méconnoît ici la débauche, les querelles, les modes, le luxe, l'envie, l'amour du vin, les juremens affreux, & les blasphêmes contre le Dieu tout-puissant, qui font leur séjour dans les cités florissantes. La providence fournit à nos besoins en abondance ; en un mot, ses présens surpassent nos vœux & nos mérites. Les oiseaux au plumage peint de diverses couleurs semblent, en voltigeant de bosquets en bosquets, célébrer leur auteur par leur ramage harmonieux, que les échos des montagnes couvertes de fleurs répétent aux fertiles vallées. Tout retentit ici des louanges du Dieu tout-puissant, & on ne trouve que parmi nous la vraie félicité. Autant que la compagnie de nos moutons & de nos bœufs est préférable à une société d'hommes que la figure humaine distingue seule des brutes, autant notre solitude l'emporte sur le séjour des villes. Nous ne connoissions notre bonheur qu'à demi avant l'arrivée de cette dame ; maintenant l'ambition ou

le plaisir nous solliciteroient en vain d'abandonner nos campagnes fertiles & fortunées. Nous sommes persuadés que les richesses ni le luxe ne peuvent procurer la satisfaction & le contentement.

Après cette conversation qui leur avoit presque fait oublier leur hôtesse, la maîtresse du logis alla dans sa chambre, où elle la trouva baignée de larmes, & exhalant sa fureur en injures contre Quarll. La bonne femme essaya de lui remettre l'esprit par des paroles douces & consolantes. Les paroles ne faisoient rien à ce mal; cinq ou six verres de ratafia opérèrent avec plus de succès. Mademoiselle Quarll ne les eut pas plutôt avalés, qu'elle tomba dans une espèce de langueur & d'assoupissement, & qu'elle fut obligée de se mettre au lit, où elle reposa assez bien une heure ou deux.

Elle se réveilla néanmoins d'aussi mauvaise humeur qu'auparavant, & fit un bruit étrange sur ce qu'on lui refusoit une plume, de l'encre & du papier comme à une prisonnière. Il fallut que la bonne paysanne lui dit qu'on l'avoit crue encore couchée, & qu'on n'avoit osé troubler le repos de madame. Ces humbles excuses & la vue de ce qu'elle avoit demandé appaisèrent la tempête, & sa colère se tourna toute contre Quarll, à qui elle écrivit d'abord la lettre

suivante; que les bonnes gens mirent à la poste.

Indigne mari, vous aviez peur, sans doute, que mon indisposition ne me fît pas mourir assez vîte, puisque, sous le faux prétexte de me faire prendre l'air, vous m'avez attirée dans un cachot, où la meilleure constitution ne pourroit tenir. Il n'y a ici aucune créature raisonnable à qui on puisse parler, & je ne vois que de stupides paysans, dont la figure est tout ce qu'ils ont d'un peu humain. Je vous en prie donc: hâtez-vous de venir me chercher, ou bien attendez-vous à tout ce qu'une femme offensée peut faire éclater de ressentiment, dès que je serai à Londres, où j'irai sûrement dans quelques jours, quand je devrois faire le voyage nuds pieds.

MARIE QUARLL.

Quarll qui s'étoit attendu à quelque lettre sur ce ton de la part de sa hautaine épouse, quand elle auroit apperçu le piége où elle étoit tombée, avoit préparé la réponse suivante.

Ma chère, si l'orgueil & la vanité vous ont gâté l'esprit, ce n'est pas à dire que je doive avoir la folle complaisance de hâter ma ruine pour vous plaire. Faites donc attention à votre naissance, à ma condition & à notre fortune, autant que j'en fais aux conseils de ma raison. Je suis sûr que vous ne saurez

pas mauvais gré de votre voyage à votre soigneux mari.

PHILIPPE QUARLL.

Il écrivit ensuite au Paysan & à la Paysanne pour les remercier du soin qu'ils prenoient de sa femme, & pour leur recommander de ne lui donner plus de papier, puisque cette complaisance ne servoit qu'à la rendre moins sage. Il les prioit encore de prendre garde plus que jamais qu'elle ne s'évadât. Enfin il leur promettoit de payer leurs peines en homme reconnoissant. Il avoit joint à une lettre aussi obligeante une paire de beaux bas verds & des gands couleur d'orange, dont il faisoit présent à la fille de la maison. Cette honnêteté fit tant de plaisir à ces bonnes gens, qu'ils en rédoublèrent leur attention à veiller sur mademoiselle Quarll.

Il n'en fut pas de même de la lettre qu'elle reçut ; au lieu d'en tirer des leçons utiles & nécessaires pour elle, à peine put-elle se résoudre à la lire jusqu'à la fin, elle s'abandonna à des excès de rage incroyables, elle déchira la lettre en pièces, elle accabla son mari d'injures atroces. Le malheureux ! le scélérat ! le fourbe ! s'écrioit-elle. Que je fasse attention à ma fortune ! eh qu'auroit il fait sans le bien que je lui ai apporté en mariage, & dont il abuse pour me

tenir enfermée dans un vilain trou ? il n'en aura pas long-tems le plaisir : je prétends qu'on aille tout à l'heure retenir ma place au coche pour demain ; j'irai à Londres dechirer cet indigne mari en pièces.

L'hôtesse étoit assez fâchée qu'on méprisât ainsi en sa présence, sa maison. Néanmoins regardant ces emportemens comme un effet des vapeurs, elle ne s'amusa point à faire valoir un logis, qui bien que vieux & un peu bas, étoit grand, commode & gai, & le meilleur qu'il y eût à un mille à la ronde. Au contraire, feignant de passer condamnation, elle répondit qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir la loger mieux : que pour ce qui étoit d'envoyer arrêter une place au coche, il n'étoit plus tems, & que le coche seroit parti avant qu'un messager pût arriver à la ville : qu'à la première occasion, qui seroit la semaine suivante, on n'oublieroit pas de se tenir prêt à exécuter ses ordres, qu'en attendant, elle n'avoit qu'à commander, qu'on lui obéiroit avec respect, & qu'on lui procureroit avec plaisir ce qui lui plairoit. La réponse & les déférences de la bonne femme ramenèrent un peu l'orgueilleuse bourgeoise, & elle parut assez tranquille le reste de la semaine.

Ses accès revinrent bien-tôt, lorsqu'elle vit la semaine suivante qu'on avoit oublié sa com-

miſſion ; que celle d'après, le mauvais tems n'avoit pas permis d'aller à la ville ; & une autre fois que les places s'étoient trouvées priſes, ou que le coche ne pouvoit partir parce qu'il n'y avoit pas aſſez de monde. Voyant alors que c'étoient des excuſes affectées pour la retenir en cet endroit, elle réſolut d'aller elle-même faire ſon meſſage, & demanda ſeulement qu'on lui donnât quelqu'un pour lui ſervir de guide. Ses hôtes le lui promirent ſans peine ; la choſe n'en réuſſit pourtant pas mieux : tantôt le bon homme avoit affaire à la maiſon : tantôt ſa femme étoit malade : tantôt ils n'oſoient envoyer leur fille à cauſe des voleurs, c'étoient toujours de nouveaux prétextes.

Cependant il s'étoit paſſé ainſi pluſieurs mois, & il ne venoit point de nouvelles de Londres. Elle ne douta plus que ce ne fut là un tour de ſon mari, pour ſe débarraſſer d'elle en payant ſeulement ſa penſion, & ſes hôtes lui apprirent même qu'il en avoit déja donné le premier quartier, avec promeſſe de continuer ſur ce pied pendant ſon ſéjour, qui pourroit bien durer autant que ſa vie. Là-deſſus elle forma le projet d'aller ſeule à la ville voiſine, bien perſuadée qu'elle ne manqueroit pas de rencontrer des gens, qui l'y conduiroient en chemin faiſant. Par malheur pour elle, les bonnes gens avoient été avertis

avertis d'avance, & depuis le matin jusqu'au soir ils se tenoient auprès d'elle, sans lui laisser faire un pas seule hors du logis.

Dans cette extrêmité fâcheuse pour sa vanité, & n'espérant plus sortir de sa prison, puisque ses lettres même étoient interceptées avant qu'elles pussent parvenir à ses amis, elle entra dans une rage inconcevable contre ses hôtes, qu'elle regardoit comme les complices de la perfidie & de la cruauté de son mari. Jamais de la vie on n'a dit autant d'injures avec autant d'éloquence & en aussi peu de tems qu'elle le fit : heureusement pour les bonnes gens, des efforts de cette violence ne pouvoient durer long-tems. Elle se trouva épuisée au dernier point, & il lui fallut recourir à son grand spécifique, c'est-à-dire à plusieurs verres de ratafia, qui tranquillisèrent ses esprits, & qui l'obligèrent de se mettre au lit, où elle reposa quelques heures.

A son réveil, elle fit réflexion que ses emportemens ne rendroient pas sa condition meilleure, qu'au contraire ses gardiens deviendroient enfin des geoliers impitoyables. En même tems elle résolut de se faire des amis de ses hôtes, afin que si elle ne pouvoit se mettre en liberté, au moins sa prison fut moins resserrée & moins rigoureuse. Elle fit violence à son humeur hautaine, & aux emportemens qui lui étoient ordinaires, elle de-

avoient aliénés d'abord, ne concevoient pas comment une perſonne auſſi fière & auſſi méchante étoit devenue tout-à-coup auſſi ſociable & auſſi gaie. Dans les commencemens, ils n'oſoient l'abandonner, de peur qu'elle ne ſe défît elle-même. Maintenant, ils la laiſſoient moins ſeule encore, tant ſa compagnie leur plaiſoit, depuis qu'elle témoignoit ſe plaire en la leur. Il n'y a rien dont des gens de leur ſorte puſſent s'aviſer, qu'ils ne fiſſent avec joie pour diſſiper ſa mélancolie, ou pour prévenir une rechûte. Ils lui contoient de ces hiſtoires burleſques dont on abonde à la campagne: ce que leur curé avoit fait, les tours plaiſans du meûnier de la paroiſſe, qui étoit un drôle de corps; les revenans, les ſorciers étoient la matière de leurs diſcours, qu'elle leur payoit en ſemblable monnoie, par des hiſtoires plaiſantes arrivées à Londres. D'autres fois, ils la menoient promener dans leurs vergers, ou dans leur jardin; une autre fois; c'étoit le plaiſir de la pêche qu'ils lui procuroient. Cette vie dura un bon mois, & ſans doute elle auroit duré encore davantage, s'il n'avoit tenu qu'aux hôtes de mademoiſelle Quarll. Mais, laſſe de ſe faire une violence qui ne ſervoit qu'à reſſerrer ſes liens, & qui étoit cauſe qu'on la gardoit mieux que jamais, elle recourut à une autre ruſe.

Il y avoit dans la maison un valet nommé Thomas, jeune, vif, éveillé, & qui avoit un teint vermeil, de beaux cheveux blonds, & plus d'esprit & de politesse qu'on n'en devoit attendre de sa condition : d'ailleurs, amoureux, hardi, fait aux intrigues galantes, obligeant au dernier point, & de plus charmé de mademoiselle Quarll, dès le premier moment qu'il l'avoit vue. Il n'avoit qu'un seul défaut, l'obscurité de sa naissance & la bassesse de sa condition ; néanmoins l'adroite épouse de Quarll jetta les yeux sur lui, & elle eut raison. On en va juger par l'histoire de ce jeune homme.

Né à Londres de parens obscurs & pauvres, qui ne pouvoient lui faire apprendre de métier, il fut obligé d'entrer dans la société ancienne & honorable des laquais, & eut pour première maîtresse une dame veuve, où il apprit tout ce qui étoit nécessaire dans son état. Elle étoit dans la grande dévotion, & alloit deux ou trois fois par jour à l'église, où il falloit qu'il l'accompagnât. Tant de gravité le dégoûta d'une maison aussi opposée à ses inclinations, & il aima mieux entrer chez un jeune seigneur.

Là, ses talens commencèrent à briller & à le distinguer. Son maître, grand coureur d'aventures, regarda comme un trésor un garçon aussi rusé, aussi discret, aussi prompt, aussi pro-

pre enfin à faire un Mercure accompli. Bientôt le valet fut le confident du maître, son favori, le premier ministre de ses affaires de cœur. Tout passoit par les mains de Thomas; il ne manquoit jamais de faire lever le gibier, tant fut-il caché; & il falloit qu'une vertu fût bien obstinée, si elle ne se rendoit en peu de jours, quand il lui prenoit fantaisie de l'attaquer par les formes. Ces qualités l'élevèrent au comble de la fortune. Chéri de son maître, admiré de ses compagnons, adoré des dames suivantes, toujours en belles nippes, & bien en argent, il ne lui manquoit rien pour être heureux. La fortune ne l'avoit comblé de ses faveurs, que pour lui faire sentir mieux le rude coup qu'elle lui préparoit.

Le maître de Thomas, qui aimoit à changer de plaisirs, eut envie un jour d'aller à une fête de village, pour y choisir quelque fille dont les charmes rustiques reveillassent son appétit. Pour cet effet, il se déguise en gentilhomme campagnard, équipe de même son laquais, avec qui il vouloit partager cette aventure, & s'en va avec lui, à cheval, jusqu'à une ville voisine du village, qui étoit à dix milles de ses terres. Ils y laissèrent leurs chevaux & leurs bottes dans une auberge, & allèrent, en se promenant, au lieu du rendez-vous. La campagne aux envi-

rons étoit semée de compagnies qui se divertissoient à différens jeux. Dans un endroit, étoient des lutteurs qui se mettoient en sang pour une paire de gants, qui étoit le prix. Dans un autre, des paysans se disputoient un chapeau garni de rubans, à grands coups de bâton, avec une garde d'osier. Une troisième bande se réjouissoit d'une autre manière non moins sanglante.

Ces jeux n'étant du goût, ni de Thomas, ni de son maître, dès qu'ils eurent satisfait leur curiosité, ce dernier demanda à l'autre où étoient donc les filles pour l'amour desquelles ils avoient fait le voyage. Attendez, nous les verrons tout à l'heure, répondit Thomas; j'entends déjà le bruit qu'elles font en jouant; il n'y a qu'à le suivre. En effet, ils les trouvèrent assez près de là sous un dôme spacieux, appellé grange en langue vulgaire, où ils étoient à peine entrés, que Thomas dit à son maître : eh bien! monsieur, ne vous l'avois-je pas bien dit? Vous avez ici des belles de toutes couleurs & de toutes tailles; il n'y en a pas une dont le petit bec mignon & amoureux ne sollicite la préférence. Allons, choisissez : quel sera le tendron à qui vous jetterez le mouchoir? Pour moi, je meurs d'envie que vous ayez fait un choix, pour en faire un à mon tour. Je ferai des mi-

racles, répondit le gentilhomme : avant que je quitte ma nymphe, j'en aurai fait une déeſſe. A ce compte, repliqua Thomas, je ferai de ma bergère une nymphe.

Tandis qu'ils s'entretenoient de la ſorte, ils étoient comme deux faucons qui guettent leur proie, incertains ſur celle qu'ils attraperont dans leurs ſerres. Les payſans les regardoient la bouche béante, avec de grands yeux, ſans pouvoir comprendre ce qui leur amenoit ces deux étrangers. A la fin, un violon de village racla, ſur ſon mélodieux inſtrument, le ſignal de la danſe. A l'inſtant, les jeunes filles ſe lèvent toutes, chacun prend ſa chacune, & les deux gentilshommes préſentent leurs ſervices à deux jolies payſannes qui les acceptent avec joie, ſans ſe douter de leurs coupables intentions.

Le malheur voulut que le maître prit la fille ſur qui Thomas avoit fait tomber ſon choix, & ce fut la fatale cauſe du déſaſtre de ce dernier. Je ne décrirai point les ſauts peſans & les contorſions ridicules des danſeurs, les rudes baiſers qu'ils donnoient à leurs compagnes, les efforts peu ſincères de celles-ci pour les éviter. On ſait de reſte comme ces ſortes de têtes ſe paſſent. Il n'y avoit que Thomas & ſon maître qui demeuroient, pendant ce tems-là, comme deux ſtatues, & dont la ſotte timidité faiſoit rire les

paysans. Par bonheur, Thomas s'en apperçut, & remarqua que sa compagne étoit de mauvaise humeur: là-dessus, il se mit à la caresser, & la fille se défendoit en riant. Le maître, à son exemple, se jette sur deux ou trois filles, les baise, les chiffonne, & fait des éclats de rire aussi grossiers que qui que ce soit de la compagnie. En même-tems, Thomas montre sa légéreté par des sauts d'une hauteur prodigieuse, & observe de retomber toujours sur les pieds de quelqu'un, pour divertir la compagnie, qui rioit à n'en pouvoir plus, excepté la personne piétinée: encore falloit-il, par complaisance pour les rieurs, qu'elle fît semblant de rire.

Tant de bonne humeur & d'activité ne pouvoient que les faire passer pour d'aussi facétieux compagnons qu'il y en eût à dix milles à la ronde: on ne cessoit de les admirer & de les louer. Les deux gentilshommes, fatigués de tant de gloire, résolurent de se dérober aux applaudissemens, & le firent entendre à leurs maîtresses, qui consentirent à les suivre, avec une innocence digne d'un meilleur sort.

Arrivés à l'auberge où ils avoient laissé leurs chevaux, ils font apprêter un bon souper, &, en attendant, ils versent à tous momens du vin aux deux belles, dans le dessein de les enivrer, s'il étoit possible. La compagne de

Thomas, jeune & éveillée, ne refusoit jamais de vuider son verre; au lieu que l'autre, douce & sérieuse, ne buvoit que rarement & à petits coups. Sur ces entrefaites, le maître, échauffé d'amour & de vin, fit quelques tentatives, que sa compagne rejetta d'un air qui redoubla la passion de Thomas. Néanmoins ils ne se rébutèrent ni l'un ni l'autre. Le souper vint ensuite, & un peu après, les deux filles demandèrent à se retirer, sur ce qu'il commençoit à se faire nuit. Le maître le refusoit d'un ton absolu. Thomas, qui comptoit faire son coup en chemin faisant, consentit de remmener sa compagne: ce que l'autre n'eut pas plutôt entendu, qu'elle demanda à partir en même tems. Non, vous n'en ferez rien, répondit le gentilhomme, qui attendoit ce moment pour demeurer seul avec elle, & l'amener à ses fins. Demeurez seulement, je vous promets qu'il ne vous arrivera point de mal dans ma compagnie, & que le chevalier Thomas, que vous voyez, & moi, vous ramenerons au logis. Il n'y avoit point de réponses honnêtes à faire à un compliment pareil: ainsi elle fut obligée de se résoudre à attendre le retour de Thomas.

Celui-ci fut à peine hors de la ville avec la jeune paysanne, qu'il attaque la place, qui se rend d'abord à discrétion, & dont il prend

possession avec une facilité qu'il n'avoit pas attendue. Je ne sais par quelle bizarrerie de l'esprit humain, les plaisirs touchent peu quand ils ne coûtent guères. Thomas se hâta de retourner à l'auberge, moins content de la bonne fortune qu'il avoit eue, que chagrin de celle que son maître lui avoit enlevée, & qu'il résolut de lui enlever à son tour.

A son arrivée, la jeune paysanne les somma, lui & son maître, de tenir leur parole, & de la conduire chez elle, faute de quoi elle sauroit bien s'en aller seule : ce n'étoit pas le compte de Thomas. Il la pria instamment d'attendre pour le moins qu'il eût bu un coup, & qu'il se fût un peu délassé de la traite qu'il venoit de faire ; qu'à cette condition, il étoit prêt à tout faire, & qu'il lui donneroit satisfaction. Elle y consentit avec peine.

Là-dessus le maître, persuadé que Thomas agissoit à bonne intention, prend sa montre, se lève avec précipitation, & s'écrie avec une feinte surprise, qu'il a presque laissé passer l'heure d'un rendez-vous, qu'il est obligé de partir sur-le-champ : qu'il est bien fâché d'abandonner cette demoiselle, mais qu'un départ aussi brusque ne rompra point leur nouvelle connoissance, & qu'il lui rendra visite dans peu de jours. Qu'en attendant, il lui demande

excuſe de ſon impoliteſſe, & que le chevalier Thomas voudra bien prendre la peine de la remettre au village. Celui-ci comprenant ce que ſignifioient ces termes, ſortit d'abord pour conduire ſon maître, qui le chargea de mener la jeune fille à une certaine maiſon à trois milles de-là, qu'ils connoiſſoient tous deux, & il monta ſur-le champ à cheval pour s'y rendre lui-même.

Thomas ne pouvoit recevoir de commiſſion qui lui fit plus de plaiſir. Dès que ſon maître fut parti, il fait le ſiège de la place, & employe à-la-fois contre elle le vin & les careſſes. Celle-ci ſe défend long-tems avec un courage intrépide, & recourt à la fin à demander une ceſſation d'armes. Thomas tient bon, & continue de la preſſer avec une nouvelle vigueur, bien perſuadé qu'il faudra enfin qu'elle batte la chamade & qu'elle demande quartier. Cependant la nuit devient ſombre & noire, il n'y a plus de maiſons ouvertes, les portes mêmes de la ville ſont fermées, & la pauvre fille, moitié de gré, moitié de force, promet, en rougiſſant, de paſſer la nuit dans l'auberge. Après avoir gagné un point auſſi important, le reſte ne devoit rien coûter, & Thomas étoit au comble de la joie. Sur le champ, il fit apprêter un lit, & y conduiſit ſa maîtreſſe,

qui, accablée de vin & de sommeil, faisoit encore quelque refus, que ses regards languissans démentoient. Enfin, après avoir balancé quelque tems entre l'envie & la peur, elle s'abandonna aux desirs de Thomas, qui la prit par la main pour l'aider à monter. L'aubergiste, qui étoit un vieux routier, parut alors, & dit pour la forme à Thomas : Je compte, monsieur, que cette demoiselle est votre femme ; car je ne voudrois pas pour un empire qu'il se passât rien de deshonnête dans ma maison. Oui, oui, bon-homme, c'est mon épouse, répondit Thomas, tandis que la pauvre fille continuoit de monter, en se cachant le visage de honte.

Il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient seuls dans leur appartement, lorsque le gentilhomme inquiet de ne les voir point, retourna à l'auberge pour s'informer de ce qu'ils étoient devenus. L'hôte lui dit qu'ils étoient au lit. Au lit, interrompit le gentilhomme ? Oui, monsieur, répliqua l'aubergiste : comme il étoit avant dans la nuit, ils ont pris lit chez moi, je les y ai laissés ensemble. Ce discours fut comme un coup de foudre pour le maître de Thomas : la colère étoit peinte dans ses yeux, & il étoit d'un rouge enflammé, qui témoignoit sa fureur ; dissimulant sa passion, il demanda froidement où ils étoient, parce qu'il avoit une affaire im-

portante à communiquer à ce gentilhomme, & que la chose ne pouvoit souffrir le moindre retardement. L'hôte qui ne se doutoit de rien, le conduisit à la chambre de ces heureux amans; il heurta à la porte, en disant au chevalier Thomas, que le monsieur avec qui il avoit soupé étoit de retour pour une affaire, dont il vouloit lui faire part. Par bonheur, il ne s'étoit pas deshabillé; connoissant l'humeur violente de son maître, qui ne manqueroit pas de faire éclater son juste ressentiment, il ouvre la fenêtre sans dire un mot, & saute dans le jardin, d'où il se sauve par-dessus les murs dans la campagne, en courant comme un homme qui a l'ennemi à ses trousses, & sans regarder derrière lui une seule fois.

Enfin, n'en pouvant plus, & se croyant hors de danger, il s'assit dans un champ, où il se mit à faire de tristes réflexions sur son aventure, jusqu'à ce que la fatigue & le chagrin l'assoupirent insensiblement. Son réveil, qui ne tarda guère, ne fut pas moins fâcheux: l'impossibilité où il étoit de retourner à Londres, la colère de son maître, devant qui il n'osoit plus se montrer, après le vilain tour qu'il lui avoit joué, la manière indigne dont il avoit séduit & deshonoré deux jeunes filles, belles & vertueuses, le défaut d'argent où il se trouvoit,

ces penſées l'accabloit toutes à-la-fois, & il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que ſon malheur étoit une juſte vengeance du ciel. Il ſe promena juſqu'à la pointe du jour, en rêvant ſur ces choſes, ſans ſavoir ni que faire ni où aller.

Sur ces entrefaites, une bande de faucheurs qui vint à paſſer, lui fit ſonger, que s'il pouvoit s'aſſocier avec eux, ce ſeroit un moyen de gagner quelque argent pour vivre, & pour ſe conduire à Londres. Il ſe joignit à eux, leur demanda d'où ils venoient, & où ils alloient, & ils répondirent qu'ils venoient de Londres, & qu'ils alloient au nord de l'Angleterre. Cette réponſe, qui déconcertoit ſes projets, lui fit de la peine, & il demeura quelque tems incertain ſur le parti qu'il prendroit. La misère le preſſant, il réſolut d'accompagner les faucheurs, dans la penſée qu'il trouveroit peut-être quelque choſe de meilleur ſur la route, & il le dit à ſes futurs camarades. Ceux-ci qui le voyoient habillé en homme de condition, crurent qu'il railloit, & lui répondirent en gens qui entendoient raillerie, qu'ils ſeroient bien aiſes d'aller avec un brave garçon comme lui, mais que ſans doute il ne cherchoit qu'à rire, & qu'ils feroient de lui un aſſez mauvais ouvrier. Non, non, mes amis,

je vois bien que mon équipage vous trompe, leur répondit-il ; je vous protefte que mes intentions font fincères, & que le mauvais état de mes affaires me réduit à chercher du travail pour vivre. Eh bien, notre cher, vous en trouverez, lui dirent-ils; le maître chez qui nous allons de ce pas a befoin de gens, & il ne manquera pas de vous louer.

La chofe réuffit en effet comme ils le lui avoient fait efpérer. Le fermier qui les employoit, n'eut pas plutôt entendu fa demande, & fçu ce qui l'obligeoit de la faire, qu'il le prit à fon fervice, en lui permettant d'aller fener dès le même jour, s'il vouloit. Sur cette promeffe, Thomas joyeux d'avoir trouvé cette reffource, envoya quelqu'un lui acheter une fourche à la ville, & débuta le lendemain dans fon nouveau métier, dont il s'acquitta plaifamment, comme on peut s'imaginer. De cet endroit, il alla de village en village avec fes camarades ; il s'accommodoit en tout à leurs manières, & il s'attira leur amitié par la douceur & par la gayeté de fon humeur. Il vivoit de la forte, fans chagrin & fans inquiétude, & il ne penfoit plus ni à fon maître, ni à Londres, lorfqu'il tomba chez le fermier où logeoit mademoifelle Quarll. Celui-ci, qui avoit befoin d'un valet, lui offrit d'abord de le prendre

en cette condition. Thomas y consentit, après avoir un peu balancé.

Le voilà donc, de feneur, devenu valet de paysan. Six mois après, la femme de Quarll arriva dans cette maison, où sa beauté réveilla les inclinations de Thomas, pour la galanterie, qu'il croyoit assoupies pour toujours. Par malheur, dans une condition aussi basse que la sienne, il n'osoit s'adresser à une dame qui le portoit aussi haut, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable. Il se contentoit de lui témoigner une extrême complaisance, & de se faire distinguer par les petits services qu'il s'empressoit à lui rendre. Elle à son tour s'échappoit quelquefois, jusqu'à dire en sa présence, qu'elle lui trouvoit une physionomie au-dessus de ce qu'il paroissoit être. Thomas crut alors que le tems étoit venu de se déclarer.

Il avoit eu souvent la liberté de l'entretenir en particulier, & lui avoit raconté des histoires divertissantes. Un jour se trouvant seul avec elle, il lui conta la sienne propre, & il s'apperçut avec joie qu'elle se félicitoit de cette confidence: elle, de son côté, faisant réflexion sur l'adresse de Thomas, & le croyant un homme propre à mettre à fin toutes sortes d'entreprises, résolut d'en faire l'instrument de sa delivrance. Dès le lendemain,

demain, comme elle étoit par hasard encore seule, elle le prie de venir passer quelque tems auprès d'elle, & de la divertir par ses contes plaisans, sous prétexte qu'elle étoit d'une mélancolie insupportable & accablante. Thomas accourt, il la plaint de l'état où il la voit. Ah! vous ne connoissez qu'une petite partie de mes chagrins, dit-elle en l'interrompant: vous me croyez en pension chez ce laboureur; non, vous vous trompez, j'y suis prisonnière, on m'y garde à vue, & je n'apperçois autour de moi que des brutes, ou des hommes aussi stupides que les brutes. Je vous assure que ce traitement me rendra à la fin aussi folle que mes hôtes me croyent, graces au soin obligeant que mon indigne mari a eu de les en prévenir, afin qu'ils ne me laissassent pas échapper; il y sera attrapé, & je ne suis pas une femme, ou bien il me verra en peu de jours à Londres, prête à lui rendre le mal qu'il m'a prêté.

Le rusé Thomas l'écoutoit avec une feinte indifférence, de peur qu'elle ne devinât combien il l'aimoit, & qu'elle n'osât plus s'abandonner à sa conduite. Enfin, lorsqu'elle eut cessé de parler, il lui dit qu'il la mettroit en liberté, dès la nuit suivante, si elle le souhaitoit, & qu'il la conduiroit lui-même à Londres: elle lui demanda avec vivacité comment il s'y

prendroit. Oh, la chose est aisée, répondit-il : je mettrai une échelle sous votre fenêtre, & je prendrai ce que vous avez dessein d'envoyer à Londres, que je donnerai en garde à un bon ami que j'ai dans le voisinage : ensuite vous descendrez par cette échelle, & je vous menerai à la ville prochaine, dont nous ne sommes qu'à cinq ou six milles, & là nous louerons deux places dans le coche de Londres, une pour vous & une pour moi : vous voyez bien que la chose ne peut manquer. Thomas trouvoit dans cette aventure un double avantage ; en premier lieu, une occasion de satisfaire son amour sur la route, & en second lieu, un moyen de retourner à Londres, sans qu'il lui en coûtât quoi que ce soit. La dame, à son tour, qui croyoit que la pitié seule le faisoit agir, ne voyoit rien qui dût la détourner de suivre le conseil de Thomas : seulement elle auroit voulu avoir plus de tems devant elle, pour disposer toutes choses à loisir, de peur que sa précipitation n'inquiétât ses hôtes, & qu'ils ne missent obstacle à ses desseins. Enfin, il fut conclu qu'on remettroit cette affaire à un jour dont on convint.

Ce jour-là, jour attendu des deux parties avec une égale impatience, Thomas monta par une échelle dans la chambre de la dame, dont

il déménagea les paquets en un instant & les mit à couvert chez son ami. Il revint ensuite prendre la dame elle-même, qui, joyeuse de se voir enfin au moment de quitter cet ennuyeux séjour, sort par la fenêtre, & commence à descendre le long de l'échelle: mais peu accoutumée à de pareilles entreprises, & d'ailleurs la crainte d'être surprise, la faisant trop se hâter, elle posa mal le pied, tomba à terre, & entraîna l'échelle avec elle. Thomas qui prévoyoit les conséquences de cet accident, prit la fuite, & laissa à la demoiselle le soin de se relever comme elle pourroit: cependant l'échelle en se renversant, avoit cassé les vitres de la chambre, où le laboureur couchoit & le bruit l'avoit réveillé en sursaut. Il se lève aussitôt pour voir ce que c'étoit, & apperçoit la fenêtre de mademoiselle Quarll ouverte, & un homme qui s'enfuyoit au travers de la cour: en même tems, il crie au meurtre, au voleur, arrête; ses gens alarmés se lèvent précipitamment, l'un se saisit d'une fourche, l'autre d'un fourgon, un autre de quelque autre chose que le hasard lui présente, tandis que le bon homme se met à leur tête, armé de son fusil de chasse, & les conduit dans tous les coins de sa maison pour chercher les voleurs, observant de n'avancer qu'avec précaution, de peur de surprise. Lorsqu'ils

furent à la chambre de la demoiselle, après l'avoir appellée plusieurs fois, sans en recevoir de réponse, ils crurent qu'elle avoit été assassinée, ils enfoncèrent la porte pour s'en éclaircir, mais ils ne virent point dans la chambre la personne qu'ils y cherchoient, & ils se regardèrent les uns les autres avec un étonnement aussi comique qu'on le puisse imaginer. A la fin, comme ils avoient fureté jusques dans les moindres coins du logis, ils s'enhardirent à passer dans la cour, où, en jettant la vue de tous côtés, ils apperçurent, sous une échelle, quelque chose de semblable à des habits de femme. Le vieillard y fut le premier, il éloigna l'échelle, & il trouva que ces habits couvroient une femme qui ressembloit assez à mademoiselle Quarll, & qu'il reconnut à la fin pour cette demoiselle elle-même, qui paroissoit comme morte de sa frayeur ou de sa chûte.

Ce fut alors un nouveau sujet de surprise parmi la bande rustique. Le bon laboureur se persuadoit que les voleurs étoient entrés dans sa maison, qu'ils avoient mis un baillon à la demoiselle, & qu'ensuite ils l'avoient jettée par la fenêtre. Oui, mais comment auroit-elle ses habits, disoit un autre ? Elle devoit être alors au lit ; je gagerois que le diable l'a poussée à se jetter par la fenêtre, & que

c'eſt lui que vous avez vu traverſer la cour avec tant de vîteſſe. Ils diſputèrent de la ſorte pendant quelque tems : enfin le réſultat fut qu'on porteroit la demoiſelle dans ſa chambre, ce qui fut fait d'abord ; après ils allèrent continuer leur viſite, tandis que la maîtreſſe du logis & ſa fille deshabillèrent mademoiſelle Quarll, la mirent au lit, & paſsèrent la nuit à la veiller.

Lorſque le bon-homme crut avoir fait une recherche ſuffiſante, il ordonna à ſes gens de paſſer en revue devant lui, pour voir combien il avoit perdu de monde dans cette grande affaire, & trouvant Thomas de moins, il demanda où il étoit allé, & s'il avoit couché cette nuit au logis ? On lui dit qu'il avoit découché, & que peut-être il étoit allé voir quelque belle. Quelque belle, reprit le laboureur ! eh bien, il n'a qu'à y demeurer, ſans remettre jamais les pieds chez moi ; que ſais-je en effet, ſi ce n'eſt pas lui qui a envoyé les voleurs, & s'il n'étoit pas lui-même avec eux ? Qu'il revienne ſeulement ; il n'en ſera pas auſſi bon marchand, que peut-être il l'eſpère. C'eſt ainſi que le bon homme parloit avec une agitation extraordinaire. Thomas n'avoit garde de venir s'expoſer à l'effet de ſes menaces : il fit ſon profit de cette aventure, & diſparut, ſans

qu'on en ait jamais entendu parler depuis.

Dès que mademoiselle Quarll fut revenue à elle, & qu'elle eut recouvré la parole, elle avoua comment la chose s'étoit passée, rejettant le blâme sur son mari, qui ne l'avoit conduite dans cet endroit, que pour l'y faire mourir de chagrin, à ce qu'elle disoit. Le fermier écrivit à M. Quarll cette aventure, dont il lui raconta fidellement jusqu'aux moindres particularités, en ajoutant qu'il y avoit peu d'apparence que sa femme en revînt. Une lettre semblable ne pouvoit lui faire beaucoup de plaisir. Néanmoins il résolut, & de ne la point relâcher, & même de la laisser quelque tems sans habits, supposé qu'elle se rétablît, persuadé qu'il ne pourroit mieux mortifier son orgueil que par ce moyen. Il récrivit donc au laboureur, qu'il le prioit de ne rien négliger pour la guérison de sa femme, & pour prévenir des malheurs semblables à celui qui venoit d'arriver, qu'il lui envoyeroit des habits dans quelques jours, & qu'il les payeroit en même tems de leurs peines & de leur zèle.

Mademoiselle Quarll se trouva mieux au bout d'un mois, & on en informa son mari, qui crut bien faire de la laisser encore un mois sans habits, dans la pensée que le défaut de parure la

puniroit mieux qu'un mois de maladie. Il se trompa cette fois-ci; elle fut trois mois à se remettre de sa chûte, & elle étoit encore au lit, lorsqu'il lui envoya des habits magnifiques, qui lui rendirent en partie l'amitié de sa femme, & qui contribuèrent à la guérison de son esprit & de son corps.

Les bonnes gens, qu'elle avoit souvent rebutés par les injures dont elle les accabloit, virent ce changement avec joie, & en prirent occasion de lui représenter son bonheur. Ils lui remontrèrent qu'elle avoit en abondance les choses nécessaires à la vie, & même celles qui ne servent que pour le luxe, & que d'ailleurs elle n'étoit plus sous la sujetion d'un mari, dont elle auroit été obligée de supporter, avec patience, les mauvaises humeurs. Ces remontrances furent appuyées par l'arrivée soudaine & imprévue de diverses sortes de liqueurs, que Quarll envoyoit à son épouse, avec un quartier de sa pension. Vers le même-tems, la saison étoit devenue charmante, & le séjour de la campagne étoit riant & délicieux. Ces raisons la firent résoudre à attendre en cet endroit la chûte des feuilles, & à remettre jusques-là son voyage de Londres, au cas que son mari ne vînt pas la chercher lui-même.

Or, c'est ce qu'il ne songeoit pas à faire;

jouissant à son aise des plaisirs libres du célibat; depuis qu'elle étoit à la campagne, la présence d'une femme lui auroit été importune, & il resserroit de jour en jour les liens qui la retenoient loin de lui, par les lettres qu'il écrivoit au laboureur, accompagnées de présens pour sa fille ou pour sa femme. Sur ces entrefaites, une nouvelle disgrace lui fit sentir qu'il n'étoit pas né pour être heureux en Angleterre.

Quarll s'étant défait de son ménage, alla loger chez une couturière, qui avoit beaucoup d'occupation, & qui passoit pour riche. C'étoit une personne seule, assez jeune, passablement jolie, mais d'un orgueil insupportable. De-là venoit qu'elle n'étoit pas encore mariée, parce qu'un marchand lui paroissoit au-dessous d'elle, & qu'elle se croyoit au-dessous d'un homme de condition, de sorte que ne pouvant trouver un mari, elle avoit conçu une haine mortelle pour tous les hommes. Elle eut à peine vu M. Quarll, beau, bien fait, jeune, spirituel, & d'une profession qui l'approchoit des personnes distinguées, qu'elle se sentit réconciliée avec les hommes, & qu'elle oublia le dessein où elle avoit été de ne se marier jamais. Elle souhaitoit seulement que par quelques galanteries pour elle, il justifiât tant soit peu la foiblesse qu'elle se sentoit pour lui; & dans cette vue, elle lui mar-

quoit des égards extraordinaires, & des complaisances infinies, afin de lui faire sentir son devoir. Quarll ne voyoit, ni n'entendoit rien de ce qui avoit l'air d'un engagement sérieux: deux fois de suite malheureux mari, & délivré à peine d'une femme incommode, il n'avoit aucune envie de s'exposer à un malheur semblable. Ainsi, la pauvre amante fut obligée d'aller conter son martyre, & de demander conseil à une vieille demoiselle qui logeoit dans la chambre voisine de Quarll, & qu'une longue expérience avoit instruite à fonds de la politique amoureuse.

Elle ne se trompa point dans le choix de sa confidente. On sait que celles qui ont servi long-tems l'amour, finissent d'ordinaire leur vie en servant la passion de leurs jeunes compagnes, à-peu-près comme les vieux plaideurs qui, ruinés par leurs propres procès, se mettent ensuite, pour vivre, à solliciter ceux des autres. La demoiselle se chargea donc avec joie de persuader Quarll, & épia l'occasion de lui parler : on ne pouvoit le faire que le matin avant qu'il sortît, ou le soir lorsqu'il rentroit à la maison, & elle le fit pourtant dès le lendemain matin.

Elle avoit ouvert sa porte, qui étoit vis-à-vis celle de Quarll, tellement qu'il ne pouvoit sortir qu'elle ne le vît. Dès qu'il parut, elle l'en-

gagea à venir prendre avec elle une taſſe de chocolat, & il avoit à peine commencé, qu'elle fit un bruyant éclat de rire, qui le ſurprit au dernier point. Vous vous étonnez de ce que je ris, lui dit-elle un moment après, & en faiſant ſemblant d'avoir bien de la peine à reprendre ſon ſérieux : vous ferez comme moi, monſieur, quand je vous aurai dit de quoi il s'agit. Sachez donc que notre ennemie des hommes eſt devenue amoureuſe, mais amoureuſe, comme on ne l'eſt point, amoureuſe à la folie, amoureuſe à la fureur, amoureuſe enfin à faire pitié. Qui eſt donc cette ennemie des hommes, madame, demanda Quarll? Quoi! vous ne la connoiſſez pas, répondit l'adroite intriguante? vraiment c'eſt la maîtreſſe du logis. La pauvre petite, quand j'y ſonge, elle qui a refuſé tant de bons partis : mon Dieu! qu'elle pouvoit faire de mariages avantageux! Il n'a tenu qu'à elle de rouler en carroſſe. Mais il n'y avoit point d'homme aſſez bon pour mademoiſelle. L'un avoit ceci, l'autre avoit cela, tous avoient quelque choſe qui lui déplaiſoit : il eſt vrai qu'elle vaut bien la peine qu'on la recherche. Vous ſavez qu'elle n'eſt ni déſagréable, ni mal faite, ce qu'on voit d'elle eſt la moindre partie de ſes charmes : jamais on n'a vu une jambe auſſi fine, ni un pied auſſi mignon &

aussi beau. Pour la peau, il n'y a point de femme qui puisse le lui disputer, pour la délicatesse & la blancheur : d'ailleurs, elle a des qualités excellentes, & il y en a une entr'autres qui passe pour la principale chez bien des gens, je veux dire de l'argent ; elle en a en quantité. Je vous l'avoue, je meurs d'envie de savoir quel est l'heureux mortel, en faveur de qui elle disposera de ses charmes : il faut que ce soit un ange ; car il s'est présenté des hommes accomplis parmi ses amans, & je sais qu'elle trouvoit des défauts à tous. Ne voyez-vous point d'homme venir chez elle ? s'il en vient quelqu'un, ce sera sans doute celui dont elle est serue ; car elle n'a jamais affaire qu'à des femmes. En vérité, je ne prends point garde à ces sortes de choses, repliqua Quarll ; d'ailleurs vous le savez, mademoiselle, je suis absent des journées entières, & à mon retour je ne songe guères qu'à prendre du repos. Eh bien ! moi, j'en ai fait mon affaire, dit la demoiselle ; cependant je ne vois jamais ici d'autre homme que vous : feriez-vous donc celui qui a fléchi ce cœur insensible & rebelle à l'amour ? Moi, madame, répondit Quarll ! n'appréhendez rien de semblable : une personne qui a rejetté plusieurs partis considérables, ne s'amusera pas à briguer la tendresse d'un musicien. Que savez-vous, dit la fine vieille ? l'ima-

gination fait les amans, & le destin les maris : peut-être est-ce votre sort d'épouser cette belle. Si j'étois à votre place, je lui ferois ma cour ; & j'oserois gager que vous ne perdriez pas vos peines : songez que c'est une jolie fille, qui a de bonnes pratiques, une maison bien meublée, & des coffres bien garnis. Voilà une belle occasion de faire votre fortune, & on n'en trouve pas souvent de semblables, quelque mérite qu'on puisse avoir.

Quarll ne savoit que répondre. La situation de ses affaires l'obligeoit d'accepter ce que sa condition lui imposoit la nécessité de refuser. Ses pratiques lui échappoient, ses revenus étoient incertains, sa dépense étoit toujours la même, c'étoient autant de fortes raisons pour lui faire accepter cette offre. Par malheur il avoit une femme, & cette femme étoit un grand obstacle ; mais elle étoit hors de la vue du public, & on pouvoit la regarder comme morte civilement, tant qu'on payeroit bien sa pension, ce que le mariage en question mettroit Quarll en état de faire, quand même il demeureroit sans aucun écolier. Enfin, il prit le parti de répondre qu'il n'osoit aspirer à une condition aussi charmante & aussi douce. C'étoit où l'adroite médiatrice l'attendoit : elle lui promit en même-tems ses services, & il prit congé d'elle pour aller vaquer

à ses affaires en ville, tandis que la vieille dame feroit celles de son cœur à la maison.

Elle ne manqua pas de courir chez l'amoureuse couturière lui rendre compte de sa commission, & Quarll fut à peine de retour dans sa chambre, qu'elle l'y suivit pour lui dire qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui apporter; que la rougeur de la dame lui avoit découvert son secret; qu'il étoit l'amant aimé; & quelle qui parloit, le rendroit bientôt heureux. Il lui répondit qu'elle avoit été le premier mobile de son bonheur, & qu'il comptoit qu'elle voudroit bien y mettre la dernière main. Fort bien, dit-elle; en ce cas, je vous promets que dimanche prochain votre mariage sera une affaire faite. Là-dessus elle lui souhaita le bon soir.

La vieille demoiselle étant devenue la seule directrice de cette affaire, en pressa l'accomplissement avec ardeur, & les deux amans furent mariés le jour qu'elle avoit dit. Quoique tout se fût passé en secret, la joie de la nouvelle mariée publia son secret, & les compagnies remplirent bientôt sa maison, qui fut pendant un mois le séjour de la joie, & pendant une année entière celui de la tranquillité & du bonheur. La paix avoit fermé la porte, & l'abondance règnoit au-dedans: mais le destin, toujours ennemi de Quarll ne permit pas qu'il fût long-tems heu-

reux ; & l'amour, auteur de sa félicité, devint celui de son infortune. En un mot, sa femme devint jalouse, c'est-à-dire, qu'elle devint malheureuse, & qu'elle le rendit malheureux lui-même. Etoit-il absent, elle étoit sur les épines ; étoit-il au logis, elle croyoit qu'auprès d'elle il regrettoit quelque maîtresse qu'il venoit de quitter. Souvent il lui échappoit des expressions aigres, que son mari, impatienté, lui rendoit avec usure, & qui chassèrent enfin la paix de la maison. Cependant le mari & la femme perdoient chaque jour quelques chalands, & négligeoient le peu qui leur restoit. Le mari alloit ailleurs dissiper sa mélancolie, tandis que la femme noyoit son chagrin, au logis, dans les liqueurs, de sorte que l'argent diminuoit, & les dettes augmentoient.

Le mercier & le marchand de soie, que la demoiselle avoit bien payés auparavant, & qui n'avoient reçu qu'un seul paiement depuis son mariage, s'imaginant que c'étoit la faute du mari, d'autant qu'elle en paroissoit mécontente, crurent qu'il étoit trop jeune pour une femme sur le retour, & qu'il dissipoit, par de folles dépenses, ce qu'elle avoit amassé par ses travaux & par son économie. Ainsi, ils l'arrêtèrent un beau jour, lorsqu'il y pensoit le moins ; & sans lui faire savoir quoi que ce soit, de peur qu'il ne mît de

côté ce qui reftoit encore à fa femme, & qu'il ne fe cachât enfuite.

Quarll s'étoit engagé en fecret dans les gardes, pour fe mettre à couvert des créanciers importuns, que quelqu'une de fes femmes pourroit lui attirer un jour ou l'autre. Il fut obligé de le déclarer pour fortir de prifon. Jugez de ce que devint l'orgueilleufe couturière, lorfqu'elle apprit qu'elle étoit mariée à un homme d'une pareille condition, elle qui avoit regardé, comme au-deffous de fon mérite, des honnêtes marchands & bien à leur aife. Dans la violence de fon indignation & de fa fureur, elle part du logis comme une furie, jurant fes grands dieux, qu'elle ne demeureroit pas avec un vil fantaffin, & elle laiffe Quarll dans la dernière confufion. Le pauvre homme ne favoit où il en étoit, & s'efforçoit de fe flatter que fa femme reviendroit le trouver, lorfqu'elle feroit revenue à elle-même. Le lendemain matin au lieu d'elle, arrivèrent des fergens qui faifirent tout ce qu'il avoit, à la pourfuite d'un tapiffier, & il fut obligé de fe retirer dans un autre quartier, où il paffa trois mois fans entendre parler de fa femme.

Il fe crut alors délivré pour toujours de cette incommode compagnie, & il fe réjouiffoit du malheur qui l'avoit arraché du piège, piège funefte où il ne concevoit point comment il avoit

pu se laisser prendre tant de fois. Quel homme a jamais été aussi malheureux que moi, se disoit-il en lui-même ! trois femmes en trois ans, & trois femmes qui, avec des caractères aussi différens, ont su me faire souffrir les mêmes maux ! La première étoit une impudique, dont un heureux malheur me défit. La seconde étoit une créature orgueilleuse, paresseuse & pauvre, dont je me suis débarrassé par un stratagême. Il ne me manquoit plus qu'une prude & une jalouse : le destin m'en a fait présent, & je l'ai gardée jusqu'à ce que son orgueil m'en avoit délivré ; mais, Dieu merci, je suis en liberté, & je ferai ensorte de la conserver : c'est ainsi qu'il formoit de fortes résolutions de ne se marier jamais. La destinée lui réservoit encore une quatrième femme, qui devoit seule lui causer plus de chagrin que les trois autres ensemble, & le mettre en danger de la vie.

Un soir qu'il divertissoit son colonel & ses amis, dans l'auberge où ils avoient coutume de se rendre une fois par semaine, l'hôtesse, qui se trouvoit alors parmi eux, fit de grands éloges de sa science & de sa voix, & la compagnie en prit occasion de proposer un mariage entr'elle & lui. Quarll passoit dans le monde pour garçon, & elle étoit veuve : il étoit d'ailleurs vif, bien fait, jeune, qualités qui font de fortes im-

preſſions ſur le ſexe, & particulièrement ſur le s veuves. L'hôteſſe en fut touchée : elle avoit alors plus de quarante ans, & elle auroit mêlé volontiers ſes années ſurnuméraires avec celles d'un jeune époux: c'eſt ce qui lui fit prendre le parti de répondre en plaiſantant, que M. Quarll avoit ſans doute déja fait un meilleur choix, & qu'il n'accepteroit point leur propoſition. Un meilleur choix, interrompit un de ces meſſieurs! c'eſt ce que je nie. Une jolie femme, une maiſon de belle apparence & bien achalandée, une cave garnie comme il faut de bons vins, & des coffres bien remplis, ſans doute, que peut-il y avoir de meilleur? Je dis qu'il n'aura point d'autre femme que vous: allons, madame, au bon ſuccès de ce mariage : en même-tems il lui porta cette ſanté, qui fit la ronde, & on pria Quarll de chanter quelque choſe qui eût rapport au ſujet.

Quarll, qui penſoit qu'on ne parloit de la ſorte que pour rire, commençoit à ſouhaiter que la choſe eût une iſſue ſérieuſe, & que cette comédie finît comme les autres, par un mariage. La vue d'un établiſſement avantageux avoit diſſipé ſa haine pour les femmes, & il ſongeoit qu'il lui falloit un parti ſemblable pour remédier à ſon indigence, indigence que la néceſſité de paroître avec éclat augmentoit tous les jours. Il ſaiſit

donc l'occasion en habile homme, il chanta un air tendre que l'hôtesse pouvoit s'appliquer, & l'embrassa en galant épris de ses charmes. Cette liberté plût à la veuve; elle dit, en riant: je ne sais en quoi M. Quarll excelle davantage, ou à faire le galant, ou à chanter. La compagnie en prend occasion de lui répondre, qu'il faut qu'elle achète M. Quarll; que c'est un homme impayable; qu'elle ne trouvera pas toujours de pareils marchés. Quarll, de son côté, la presse si vivement, que la pauvre veuve ne sait plus que dire. Eh bien! madame, je parlerai pour vous, reprit le colonel; sachez donc, M. Quarll, que madame, ici présente, a pour vous une véritable tendresse, & qu'elle consent à partager son bien & son lit avec vous, si vous avez pour elle les mêmes sentimens: j'attends votre réponse. Quarll protesta aussitôt que rien au monde ne pouvoit lui faire plus de plaisir; la veuve donna sa parole en rougissant; la compagnie fut témoin, & l'affaire fut faite & conclue dès le lendemain.

Ce mariage demeura secret pendant une semaine; & pendant ce tems, ceux qui avoient conduit l'intrigue, firent de grandes dépenses dans l'auberge, pour encourager les nouveaux mariés, dont les pratiques augmentoient de jour en jour.

Cet heureux début sembloit promettre à Quarll une vie tranquille & agréable. Il aimoit sa femme, elle l'aimoit; ils avoient du crédit chez les marchands ; leur cave à peine remplie se vuidoit d'abord : mais ce bonheur devoit s'évanouir avec la même rapidité qu'il étoit venu. Un jour qu'il sortoit de chez lui, il eut le malheur d'être apperçu de sa troisième femme, qui passoit par hasard devant son nouveau logis. Il avoit alors un habit neuf qui relevoit sa bonne mine, & qui ralluma, dans le cœur de l'orgueilleuse femelle, une passion que le dépit y avoit mal éteinte; elle sentit, en ce moment, qu'elle l'aimoit plus que jamais, & qu'elle ne pouvoit vivre sans lui. A la vérité, un reste d'orgueil combattoit encore, mais l'amour eut enfin la victoire; & elle alla droit à la taverne d'où il sortoit, s'imaginant que ce pourroit bien être un endroit où on le connoîtroit assez pour lui dire où il logeoit.

La cabaretière étoit alors dans son comptoir. Dès qu'elle apperçut cette demoiselle, dans un désordre qu'on remarquoit sans peine, elle lui en demanda la cause avec un empressement obligeant. Je voudrois savoir où demeure ce monsieur qui sort, répondit la couturière : ici même, dit la cabaretière, c'est mon mari. A ces terribles mots, la pauvre délaissée tomba de son

haut, comme une personne frappée de la foudre, & demeura long-temps évanouie, & sans donner aucun signe de vie.

La cabaretière qui s'étoit mis d'abord dans l'esprit que cette demoiselle étoit une maîtresse de Quarll, & qui l'avoit regardée avec fureur, comme une rivale odieuse, sentit la pitié naître dans son cœur, au-lieu de la colére que ses soupçons y avoient allumée. Un amour aussi vif & aussi tendre n'est pas d'une femme de mauvaise vie, se disoit-elle à elle-même, je ne saurois la blâmer d'aimer mon mari : au contraire je la plains, elle n'a fait que ce que je fais moi-même. En même-tems, elle se fait apporter un verre d'eau fraîche, où elle mêle quelques goutes d'eau de corne de cerf, dont elle fait prendre à la demoiselle : celle-ci recouvre un peu après ses esprits, & s'écrie, si je n'avois pas été assez méchante pour l'abandonner, il n'auroit jamais songé à se séparer de moi.

Ces expressions changèrent la scène en un moment. L'officieuse cabaretière devenue une rivale furieuse de l'étrangère, qu'elle regardoit comme une concubine qui vouloit lui dérober les caresses de son époux, repoussa la main que l'autre lui tendoit d'un air gracieux. Malheureuse, veux-tu à ma vue m'enlever mon mari, lui dit-elle, d'un ton & avec des yeux où la rage

étoit peinte ? celle-ci lui répondit, qu'elle étoit la femme de Quarll, & le prouva sur le champ par le certificat de son mariage, qu'elle avoit heureusement dans sa poche.

Ce fut alors un nouveau changement de décoration. L'hôtesse surprise à son tour au dernier point, demeura quelque tems comme muette, & ne reprit la parole que pour s'écrier avec transport qu'elle étoit la véritable femme de Quarll, & que celle qui l'avoit abandonné, méritoit bien qu'il l'abandonnât de même. Vous avez raison, interrompit la couturière, je n'ai pourtant fait ce crime, que vous me reprochez, qu'après y avoir été poussée par un dépit violent, qui me sert d'excuse en quelque façon, & qu'après avoir trouvé qu'il n'étoit pas tel que je me l'étois figuré. Ah, je vous entends, répliqua la cabaretière ; vous êtes difficile à contenter, à ce que je vois, puisque vous l'avez laissé comme n'étant bon à rien ; que voulez-vous maintenant faire de lui ?

Une raillerie aussi piquante mit la demoiselle hors d'elle-même ; elle sortit de la taverne, en menaçant, & son mari, & celle qui le lui avoit usurpé, & qui prétendoit encore défendre une usurpation aussi injuste.

Il étoit alors assez tard, & elle savoit qu'il avoit coutume de rentrer au logis, vers ces

heures; elle va donc l'attendre dans une auberge, qui étoit de l'autre côté du marché, & il vient à paſſer un moment après, & s'entend appeller par elle. Je n'ai que faire de dire combien une rencontre auſſi imprévue, & auſſi fâcheuſe troubla le pauvre Quarll; il auroit bien voulu échapper; mais elle ne le perdoit point de vue, elle étoit réſolue à tout pour le ravoir, & elle ſe diſpoſoit même à courir après lui, parce qu'il ne venoit pas aſſez vîte au gré de ſon impatience. Enfin Quarll connoiſſoit l'humeur emportée de la dame, & craignant qu'elle ne lui fît des reproches, qui auroient porté le bruit de ſon mariage de l'autre côté de la rue, & juſques chez ſa quatrième femme, il ſe hâta d'aller au-devant d'elle.

Il commença par lui reprocher l'abandon malicieux de ſa maiſon & de ſon mari, pour s'épargner à lui-même les déclamations violentes & amères, qui autrement ne lui auroient pas manqué. Eh bien, mademoiſelle, vous êtes contente, lui dit-il : ſans doute, qu'après avoir trouvé à propos de me planter là, vous vous êtes pourvue d'un époux qui vous convient mieux : je vous en félicite, & je n'envie point ſon ſort.

Une femme moins vive auroit éclaté, à un compliment pareil, contre le mariage adultère

de ſon mari, mariage dont elle n'étoit que trop certaine. Ce qu'elle avoit fait n'étoit qu'une faute, mais l'action de Quarll étoit un crime. Cependant, comme les reproches n'auroient ſervi qu'à empêcher une réconciliation qu'elle ſouhaitoit ardemment, elle réprima les fougues qui lui étoient naturelles, elle ſe jetta aux pieds de Quarll, elle lui demanda pardon les larmes aux yeux, en lui promettant de réparer ſa faute par une meilleure conduite, & en prenant le ciel à témoin de ſa chaſteté depuis qu'elle avoit eu le malheur de l'abandonner.

Quarll né compatiſſant & tendre, ſe laiſſa fléchir à ſes larmes, il la releva, & elle s'abandonna dans ſes bras, ſaiſie de joie & de douleur. Quarll ſe trouvoit dans un embarras inexprimable; d'un côté, on l'attendoit au logis pour manger, & il craignoit que ſon retardement ne fît ſoupçonner quelque choſe à la cabaretière: de l'autre, la pauvre couturière le conjuroit en pleurant & en ſoupirant de venir ſur le champ la voir chez elle; il ne pouvoit lui refuſer cette marque de complaiſance, ſans s'expoſer à un éclat qui auroit découvert ſon double mariage: il lui promit donc ce qu'elle ſouhaitoit, & elle envoya ſur le champ chercher un carroſſe de louage.

Sa quatrième femme inquiéte de ce qu'il ne

revenoit point à l'heure accoutumée, étoit alors à la porte, & regardoit de tous côtés si elle ne l'appercevroit pas. Dans ce moment, elle le reconnut, lorsqu'il donnoit la main à sa dame, pour la mettre dans le carrosse. Imaginez-vous un faucon qui fond sur sa proie, telle fut la cabaretière à ce spectacle. Elle court sur son mari, & le tire par la basque du juste-au-corps, pour l'empêcher de monter en carrosse. Le pauvre Quarll, dans le désordre où le jette cet accident inopiné, rentre dans l'auberge d'où il sortoit, & elle l'y suit avec une impétuosité que la passion seule pouvoit lui donner, laissant dans le carrosse l'infortunée couturière, que cette nouvelle surprise avoit fait évanouir pour la seconde fois.

Pendant ce tems-là, le cocher qui attendoit son monde avec impatience, entra dans l'auberge, pour demander que son monsieur se hâtât, sans quoi il vouloit qu'on le payât pour attendre. Tu n'as qu'à t'en aller, on n'a pas besoin de toi, lui dit la quatrième femme de Quarll. Et que ferai-je donc de la demoiselle qui est dans mon carrosse, reprit-il? elle se trouve mal, & vous ne feriez que votre devoir de lui donner quelque secours, ou de m'apprendre du moins en quel endroit je dois la mener. Mene-la au diable, si tu veux, interrompit la cabaretière, en le quittant pour retomber sur Quarll,

Parbleu, vous pouvez l'y conduire vous-même, dit le cocher: vous en savez le chemin, je vous attraperai bien. En même-tems, il retourna à son carrosse, & secoua la demoiselle évanouie, jusqu'à ce qu'elle fût un peu revenue : alors il lui dit, écoutez, mademoiselle, on m'a commandé de vous mener au diable, mais vous êtes assez grande pour y aller toute seule : ne trouvez donc pas mauvais que je vous plante ici pour reverdir; pour moi, avec votre permission, je m'en vais.

Par bonheur pour la pauvre demoiselle, elle se trouvoit auprès de la boutique d'une mercière, où on lui permit de se reposer & de reprendre ses esprits. Il y avoit à peine trois minutes qu'elle y étoit, lorsqu'elle vit sortir son mari, réconcilié avec sa nouvelle femme, & la traitant avec de grandes marques de complaisances; ce spectacle acheva de la mettre en fureur. Aimant mieux le voir pendu qu'entre les bras d'une autre, elle alla incontinent faire sa plainte devant un juge de paix, & Quarll dès le soir fut conduit à Newgate.

La session eut tant d'occupation par le grand nombre des criminels, que Quarll fut renvoyé à la suivante avec plusieurs autres; de sorte qu'il se trouvoit en prison au tems qu'il avoit coutume de payer la pension de sa seconde

femme au Laboureur. Ce n'étoit pas un médiocre embarras pour lui. Il n'osoit confier cet argent à aucun de ses amis, de peur qu'ils ne demandassent ce qu'il en avoit affaire, & comment il se trouvoit intrigué avec un fermier ; il s'avisa de s'adresser à un homme qui venoit souvent visiter un prisonnier.

Celui-ci se charge avec joie de la commission, & ne la fait point ; les bons villageois qui étoient toujours payés d'un quartier d'avance, se trouvent en arrière, ce qui, joint aux pressantes importunités de leur hôtesse, les détermina à la laisser aller à Londres.

Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle s'informa de l'infortuné Quarll, dont on lui apprit à la fois l'emprisonnement & le crime. Cette nouvelle n'aigrit pas peu sa colère. C'étoit, sans doute, pour contracter ce scandaleux mariage, qu'il l'avoit confinée à la campagne, se disoit-elle. Elle étoit résolue de le poursuivre selon la rigueur des loix ; elle ne pouvoit comprendre qui pouvoit être l'honnête personne qui avoit fait mettre ce malheureux en prison. Là-dessus, elle alla consulter ses amis, qui lui conseillèrent de laisser ignorer à Quarll, qu'elle fût en ville, jusqu'à ce qu'on lui fît son procès ; qu'alors elle sauroit qui étoit le demandeur contre lui, & qu'elle seroit maîtresse de se joindre aux poursuites.

La tempête, qui groſſiſſoit ſur la tête du pauvre Quarll, étoit plus que ſuffiſante pour l'écraſer, lorſque de nouveaux nuages vinrent s'y joindre encore, & augmenter le péril. Pour parler ſans figure, Sally, première femme de Quarll, avoit été abandonnée par le Chevalier, qui s'étoit marié, peu de tems après leur réconciliation, avec un parti conſidérable. Dès qu'elle apprit que ſon mari étoit à Newgate, elle courut lui rendre viſite. La douleur de Sally & la ſurpriſe de Quarll étoient égales, & leur ôtoient la voix à tous deux. A la fin, Quarll qui avoit une juſte raiſon de la regarder comme la première cauſe de ſes diſgraces, éclata contre elle en reproches amers. Sally lui raconta les larmes aux yeux l'hiſtoire de ſon enlévement, & plaida ſa cauſe avec tant d'éloquence, qu'elle réveilla l'amour de Quarll pour elle. En un mot, ils ſe réconcilièrent ſur le champ, & ne ſe ſéparèrent qu'après s'être embraſſés mille fois, avec des marques d'une tendreſſe parfaite.

Sally que la libéralité du chevalier ſon amant avoit miſe en état de faire des libéralités à ſon tour, fournit à Quarll de l'argent & tout ce dont il avoit beſoin, tant qu'il fut à Newgate, elle paſſoit avec lui les journées entières, elle ne pouvoit ſe ſéparer de lui : on auroit dit à

ſon abattement que c'étoit elle qui étoit la priſonnière & l'accuſée.

Lorſque les ſeſſions recommencèrent, Quarll ayant été appellé le premier à la barre, on lut les chefs d'accuſation portés contre lui, & il demanda qu'il lui fût permis de prendre un conſeil, ce qu'on lui accorda. La couturière préſenta alors ſa requête, portant que le priſonnier ſeroit obligé de vivre avec elle, ou de lui faire une penſion alimentaire, comme étant ſa première femme. A ces mots, celle qui avoit été confinée à la campagne, s'écria que c'étoit à elle que ce titre étoit dû, & le prouva par ſon certificat de mariage. Ce ne fut pas tout; Sally voyant qu'on diſputoit avec tant d'ardeur le nom de première femme de Quarll, crut pouvoir faire la même choſe, puiſqu'elle ne feroit que maintenir ſon droit, & que peut être l'affaire tourneroit à l'avantage de l'accuſé. Elle s'addreſſe donc aux juges en ces termes. Meſſeigneurs, je n'avois deſſein que de paroître ici comme ſpectatrice, qui s'intéreſſe par compaſſion au ſort d'un accuſé. Mais puiſque ces femmes ſe diſputent un titre qui n'eſt dû à aucune d'entre elles, je me crois obligée de le reclamer comme m'appartenant. Comment il n'eſt accuſé que d'avoir deux femmes, & en voilà quatre, dirent les juges avec une ſurpriſe qu'on

peut bien s'imaginer! bon, bon, messeigneurs, vous n'êtes pas au bout, dit un vieillard févère d'entre eux. Si la vérité se fait connoître, vous verrez qu'il a pour le moins une demi-douzaine de femmes, sa physionomie m'en convainc; ces jeunes hommes beaux, délicats & efféminés charment les femmes, elles les admirent, elles ne leur peuvent rien refuser : j'ai dit qu'on lui trouveroit une demi-douzaine de femmes; mais je me rétracte : ce sera grande merveille s'il n'y en a que cinquante sur son compte.

Sally qui avoit cru rendre service à Quarll, s'apperçut alors avec douleur qu'elle avoit fait le contraire de ce qu'elle vouloit, & elle auroit donné volontiers une bonne somme pour retirer sa parole. Pour comble d'affliction, les juges lui dirent qu'elle étoit devenue demanderesse, & qu'il falloit qu'elle poursuivît Quarll. On ne sauroit exprimer le regret dont elle se sentit saisie en ce moment. Par bonheur le conseil de Quarll s'apperçut du désordre où elle étoit, & en pénétra la cause : ainsi pour la mettre sur les voies de détruire sa propre déposition, il lui dit, madame, je doute fort que vous puissiez prouver ce que vous avez avancé; produisez-nous donc votre certificat, je vous en prie, autrement vous ne sauriez nous faire

de tort. Sally joyeuſe de cette ouverture, répondit, qu'elle n'avoit point de tel papier, réſolue de paſſer plutôt pour une malhonnête femme que de perdre ſon cher Quarll. Je m'en doutois bien, dit le conſeil. Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, répliqua le juge, dont j'ai déjà fait mention, elle peut avoir égaré ou perdu ce certificat; dites-moi, où avez-vous été mariée, madame? Monſeigneur, à Chatham, je crois, répondit-elle, d'un air décontenancé. A Chatham, dites-vous, interrompit le conſeil! Ah, ah, ce ſera un mariage de matelot, conclu le verre à la main, un mariage de rencontre, un de ces mariages en vertu deſquels la femme s'en tient à un mari juſqu'à ce qu'il ſe rembarque, après quoi elle redevient la femme du public. Vous voyez, meſſeigneurs, quel eſt le poids d'une pareille accuſation. Oui, oui, je vois bien que ſi cette demoiſelle eſt ſa première femme, il n'eſt pas ſon premier mari, répondit le vieux juge. Je conclus qu'elle ſoit miſe hors de cour & de procès. Vous, madame, venez-vous auſſi pour un mariage marin, dit-il, à la ſeconde femme de Quarll? en vérité, monſeigneur, je ne ſais ce que c'eſt qu'un tel mariage, répondit-elle d'un air dédaigneux; ce que je ſais, c'eſt que Miladi Firebraſſ & meſdemoiſelles ſes filles, chez qui je

demeurois alors, m'ont vû marier dans la paroiſſe de ſaint Martin. Cela étant, vous deviez l'empêcher de tromper une autre femme, interrompit le juge. Eh, comment l'aurois-je fait, monſeigneur, lui dit-elle ? j'étois priſonnière à la campagne chez un bon vieux laboureur, où le traître m'avoit conduite, ſous prétexte de me faire prendre l'air pendant un mois ou deux. Son deſſein étoit de m'y laiſſer toujours, & il avoit fait accroire à mes hôtes que j'étois folle, parce que je me plaignois de mes indiſpoſitions, de ſorte que les bonnes gens me gardoient ſans ceſſe à vue comme une criminelle. L'imagination eſt excellente, dit le juge. Oui, monſeigneur, crièrent je ne ſais combien de femmes, qui étoient venues en foule pour entendre la ſentence d'un Quakre, accuſé d'avoir enlevé une fille âgée de cinquante ans; ce ſera auſſi un merveilleux encouragement pour d'autres maris, ſi on ne punit celui-ci à la rigueur. Quoi donc ! une pauvre femme n'oſera-t-elle être indiſpoſée, qu'elle n'en ait la permiſſion de ſon mari, & ſera-t-il en droit de la confiner à jamais dans une province, pour épouſer à ſon aiſe à Londres celle qu'il lui plaira ? les juges embarraſſés de ces clameurs, furent obligés de promettre que les femmes pourroient à l'avenir être malades &

se plaindre comme elles le jugeroient à propos, sans que les maris pussent y trouver à redire, moyennant que les maris à leur tour auroient droit de ne les caresser qu'autant qu'ils le voudroient. Cette réponse calma la fureur des femmes.

Cependant plusieurs amis particuliers de Quarll avoient sollicité ses juges qui, la plupart, étoient leurs parens; & il n'avoit plus contre lui que ce vieux magistrat, auquel personne n'avoit osé s'adresser. Les trois femmes, alors présentes, ayant prouvé leurs mariages, on demanda au prisonnier ce qu'il avoit à dire pour sa propre défense. Son conseil l'avoit averti que sa seconde femme étoit revenue de la campagne, & s'étoit portée accusatrice contre lui; & il lui avoit appris ce qu'il devoit dire. Voici donc comme il parla aux juges.

Messeigneurs, ma seconde femme étant devenue folle, & ses égaremens l'excluant de la société humaine, je fus obligé de lui chercher une retraite, ainsi qu'on fait pour les personnes en pareil cas. moi, folle, s'écria là-dessus la seconde femme de Quarll, avec une furie qui plaidoit contre elle-même ! on lui imposa silence sur le champ, & Quarll reprit la parole en ces termes: Messeigneurs, je crus que je ne pouvois choisir de séjour plus sain & plus agréable

que

que la campagne, & ma femme approuva mon choix, parce qu'il flattoit l'ambition qu'elle a d'imiter les grands seigneurs, qui vont d'ordinaire passer l'été dans leurs terres; je l'y mis en pension chez un honnête laboureur, qui est à son aise, & qui a une maison jolie & propre. Oh! oui, une jolie maison, interrompit encore l'acariâtre épouse de Quarll! dis, dis un chenil, ou une étable. Quarll continua de la manière suivante: Messeigneurs, je lui ai procuré, en cet endroit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, & il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût contente; j'en prends à témoin son hôtesse, qu'elle a amenée ici elle-même.

Le conseil de Quarll, assez instruit par ce qu'il venoit d'entendre, prit la parole en cet endroit, & dit aux juges: plaise à vos seigneuries, messeigneurs, puisque par sa folie..... Encore ma folie, s'écria la demanderesse! Messeigneurs, je vous prie que cette bonne femme, chez qui j'ai demeuré un an, soit prise à serment, & qu'elle déclare si, dans tout ce tems, elle a remarqué en moi les moindres symptômes de folie. Ecoutez, dit la première, je vous ai vu bien souvent des vapeurs; pour ce qui est d'être folle, enragée, comme ces messieurs le disent, je ne m'en suis apperçue qu'une fois. Messeigneurs, vous l'entendez, dit là-dessus le prisonnier; je vous prie

qu'on faſſe la lecture d'une lettre qu'elle m'écrivit huit jours après ſon arrivée à la campagne, & vous jugerez enſuite ſi j'ai fait tort à cette demoiſelle.

La requête fut octroyée, & la lettre lue. La vieille fermière fut touchée au dernier point de voir quel mépris on y témoignoit pour ſa maiſon & pour ſa perſonne. Ma maiſon ne me ſemble pas ſi vilaine, dit la bonne femme : je veux bien gager qu'on n'en trouveroit pas une auſſi belle & auſſi riante à dix milles à la ronde ; & quant à la chamhre qu'on vous y avoit donnée, madame, il n'y a point de dame de bon ſens qui ne s'en fût contentée, & qui n'eût même été ſurpriſe de trouver quelque choſe d'auſſi propre à la campagne. Je ſuis obligée d'en convenir avec votre mari ; pour le mien & pour moi, madame, qu'avons-nous donc pour que vous nous compariez à des bêtes brûtes ? Jamais on n'a traité perſonne avec autant d'humanité que nous l'avons fait. Vous dites que vous étiez priſonnière, cependant on ne vous a jamais enfermée, & vous avez toujours eu la liberté de vous promener dans nos terres, tant qu'il vous a plu. Seulement on ne vouloit pas vous laiſſer aller à Londres, comme vous l'avez eſſayé pluſieurs fois ; eſt-ce là de quoi tant ſe plaindre ?

Le conſeil de Quarll prit la balle-au-bond, &

proposa aux juges de décider si la demanderesse étoit dans son bon sens. Tous convinrent que non, excepté le malin vieillard qui leur demanda, d'un ton aigre, si la folie d'un homme ou d'une femme, folie dont il y avoit peu de gens mariés qui n'eussent leur part, grande ou petite, mettoit la partie sensée en droit de contracter un second mariage, & ensuite un troisième. La seconde femme n'étoit pas folle, continua-t-il. Non, monseigneur, répondit le conseil, elle a quitté malicieusement la maison de son mari; elle en a été absente six mois entiers, & il est certain qu'on ne l'auroit jamais revue, si elle n'avoit trouvé par hasard une occasion de le chagriner. Ce sont là de foibles raisons, interrompit le vieux juge. Le fait est clair: Quarll est coupable selon les loix de la nation; il doit subir les peines qu'elles imposent à ses semblables. Si sa majesté britannique juge à propos de lui faire grace, je n'ai rien à dire. Pour moi, je ne puis que le condamner.

En même-tems il résuma les preuves & les présenta aux juges, qui prononcèrent que Quarll avoit mérité la mort. Sally, qui étoit alors auprès de lui, n'eut pas plutôt entendu cette terrible sentence, qu'elle tomba évanouie, & qu'il fallut l'emporter hors de l'assemblée. Les trois autres femmes de Quarll sortirent ensuite, en se

reprochant les unes aux autres qu'elles étoient la cause de sa mort, & en se chargeant d'imprécations réciproques. Sally, un moment après, revint trouver le prisonnier, & retourna avec lui en carosse à Newgate, où elle passa la nuit entière.

Le lendemain au matin, par son conseil, il se fit donner de l'encre, du papier & une plume, & il écrivit la lettre suivante à son colonel.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu hier ma sentence de mort. Je n'ai que faire de dire à votre grandeur quel est mon crime. Il n'y a personne dans Londres qui l'ignore. Cependant j'ose encore implorer votre bonté dans ma funeste situation. Il est vrai que je ne mérite point du tout la grace que je vous demande, vous m'avez déja comblé de tant de bienfaits, que je ne méritois pas davantage, que j'ose encore mettre ma vie entre vos mains. Si notre clément souverain Charles Second vous l'accorde, je n'en ferai usage que pour vous témoigner ma vive reconnoissance. Je suis, avec un parfait dévouement, à votre service,

Monseigneur,

Votre infortuné serviteur;

PHILIPPE QUARLL.

Sally, charmée de pouvoir être utile à son cher Quarll, courut porter la lettre au Colo-

hel, qui l'assura qu'il n'oublieroit rien pour servir l'infortuné prisonnier. Les termes que la reconnoissance & la joie dictèrent à Sally, achevèrent d'attendrir ce seigneur. Elle se hâta de retourner à Newgate, pour apprendre cette nouvelle à son mari. Il lisoit alors avec beaucoup d'attention, la tête appuyée sur sa main, les larmes aux yeux, & dans une posture à exciter la compassion, elle demeura quelque-tems à le regarder: voyant qu'il demeuroit immobile, & dans un accablement qui passe l'imagination, elle s'approcha doucement pour lui parler. Cette voix chérie le tira de cette espèce de léthargie; il regarda Sally d'un air où la douleur & la tendresse étoient également peintes, & il ne put lui dire une seule parole. Sally, pénétrée jusqu'au fond de l'ame, fondit en larmes à ce spectacle, & se laissa tomber dans les bras de Quarll, en le conjurant de concevoir de meilleures espérances, & d'écouter les bonnes nouvelles qu'elle lui apportoit. Eh! quelles bonnes nouvelles peut recevoir un homme dans ma situation, interrompit-il? Y a-t-il quelque chose qui puisse relever un homme que le ciel accable? Ne suis-je pas le rebut de la providence? N'ai-je pas été malheureux depuis mes premières années? Non, non, ma chère Sally, je ne dois plus songer qu'à mourir, & je ne songerois plus à autre chose,

si vous n'étiez venue partager mes malheurs avec autant de tendresse. Sally, ma chère Sally, c'est votre compassion pour moi qui me rend malheureux ; sans elle, j'aurois quitté avec plaisir un monde où la mauvaise fortune m'a persécuté constamment. Oh ! pourquoi vous ai-je vue dans ces derniers momens, chère & infortunée Sally ? Que dites-vous de derniers momens, interrompit Sally ? il vous reste encore plusieurs années à vivre. Votre colonel m'a donné sa parole de remuer ciel & terre pour vous tirer d'où vous êtes. Je n'ose me flatter qu'il réussisse, répondit Quarll. Mais si j'obtiens ma grace, j'irai achever mes jours loin de l'Angleterre, où j'irai traîner une vie malheureuse & traversée sans cesse.

Cependant le colonel faisoit les derniers efforts pour sauver Quarll, qu'il aimoit véritablement. Dès que Sally fut partie, il fit mettre les chevaux au carrosse, pour aller chez milord Danby, qui avoit alors beaucoup de crédit à la cour, & dont il étoit l'ami intime. Son excellence alloit se lever ; lorsqu'il apperçut le colonel : eh ! mon cher, qui t'amène sitôt, lui dit-il, viens-tu déjeûner avec moi ? Le colonel lui dit de quoi il s'agissoit. Voilà qui est bien, répondit le lord, je te donne ma parole d'honneur que je ferai ton affaire ; déjeûnons auparavant.

Le colonel y consentit avec plaisir, & courut

enſuite à la priſon, pour aſſurer Quarll qu'il n'y demeureroit pas long-tems. Le pauvre malheureux étoit ſeul, & dans la même attitude où Sally l'avoit trouvé la première fois. Allons, mon cher, ſortez de cet abattement, lui dit le colonel, je viens de quitter le lord Danby, qui m'a promis d'obtenir votre pardon. Quarll ſe jetta en même-tems aux pieds de ce généreux ſeigneur, & lui marqua ſa reconnoiſſance par un attendriſſement qui l'exprimoit mieux que toutes ſortes de termes.

Pendant ce tems-là, Sally ne demeuroit pas à ne rien faire : elle étoit allée acheter une magnifique pièce d'argenterie, pour en faire préſent au recorder, afin qu'il fît à ſa majeſté un rapport favorable de Quarll. Cette ſollicitation eut ſon effet ; & quelques jours après le roi accorda, au lord Danby, la grace de Quarll, auquel le colonel ſe fit un plaiſir de l'apporter lui-même.

Quarll ſe vit à peine en liberté, qu'il réſolut d'abandonner l'Angleterre, & qu'il le dit à la tendre Sally. D'abord elle s'efforça de le diſſuader de cette entrepriſe : mais voyant qu'elle n'y pouvoit réuſſir, elle demanda qu'au moins elle pût l'accompagner dans l'exil, auquel il étoit obſtiné à ſe condamner. Il eut beau remontrer qu'elle avoit tort de vouloir s'aſſocier aux diſgraces d'un homme qui ne ſembloit né que pour

souffrir; elle lui répondit que la mort seule pourroit désormais l'arracher d'auprès de lui, & elle convertit en argent les biens que le chevalier lui avoit donnés.

Sur ces entrefaites: Quarll ayant oui dire qu'il partoit dans peu un navire pour les mers du sud, qui à son retour toucheroit aux Barbades, & que le capitaine avoit été premier pilote du bâtiment sur lequel lui Quarll avoit fait ses premiers voyages, il alla le trouver, pour lui demander une place dans son vaisseau. Cet officier ne l'eut pas plutôt entendu parler, qu'il se ressouvint de l'avoir vu quelque part, & il le reconnut à la fin pour le même garçon de Cabine, qui étoit devenu ensuite son sous-pilote. Il ne pouvoit concevoir d'où venoit le changement avantageux qu'il remarquoit dans sa personne; ses habits étoient magnifiques; ses manières polies, & son air aussi relevé que sa fortune. A la fin il lui demanda s'il n'étoit pas M. Quarll, & d'où lui venoit cette bonne fortune. Oui, je suis Quarll, monsieur, répondit celui-ci. Qu'appellez-vous bonne fortune? Mon cher monsieur, je vois bien que vous jugez des hommes par les apparences & par l'extérieur; vous penseriez bien autrement, si vous connoissiez les hommes comme moi, & que vous fussiez instruit de mes malheurs.

Là-dessus il lui raconta ses aventures, qui tirèrent les larmes des yeux du capitaine. Je vous plains de bon cœur, lui dit cet officier: cependant je ne sais si, dans mes courses maritimes, je n'ai pas souffert plus que vous. Depuis notre séparation, j'ai fait deux fois naufrage; une fois sur les côtes de Guinée, où je perdis mon vaisseau, mes marchandises & mon équipage, à la réserve de cinq hommes; & l'autre fois sur les côtes de France. Voici comme la chose arriva: nous revenions des indes orientales, lorsqu'il s'éleva une tempête violente qui nous rejetta des côtes de France sur celle de Biscaye, où nous jettâmes l'ancre pour caréner notre navire, que la tempête avoit fort endommagé. Environ à minuit, lorsque nous étions à peine arrivés, un nouvel ouragan rompit nos cables & nos mâts, enleva nos ancres, & nous rejetta sur une autre côte, où notre vaisseau se brisa, avec perte de la cargaison entiére; heureux encore de ce que personne n'y périt: cependant j'ai oublié ces désastres, & je ne regrette plus ce que j'ai perdu; je compte que nous aurons une navigation agréable. Puisque vous voulez vous établir aux Barbades, où je dois passer, je serois d'avis que vous missiez votre argent en drap & en ouvrage de fer, qui sont de bon débit en cet endroit.

Quarll le remercia de cet avis, & alla trouver Sally pour lui rendre compte de ce qu'il avoit projetté; elle consentit d'abord à tout. Son mari court sur le champ acheter les marchandises que le capitaine lui avoit conseillé de prendre, & les fait porter à bord, où il se rend peu de jours après avec Sally. Le vaisseau met à la voile; tout promettoit à Quarll un heureux voyage, & une vie paisible & délicieuse : il n'étoit pas encore où la providence vouloit le conduire. La tendre & malheureuse Sally tomba malade & mourut.

Quarll, accablé de ce coup terrible, ne vouloit ni dormir ni manger; la mort étoit l'unique bien après lequel il soupiroit: la vie lui paroissoit insupportable depuis qu'il avoit perdu celle qui la lui faisoit aimer. Le capitaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour dissiper sa mélancolie, & rien n'y servoit; le tems adoucit un peu sa douleur; & de nouvelles disgraces la lui firent à la fin presqu'oublier.

Il y avoit un mois qu'ils ne faisoient que louvoyer; le vent ayant changé tout-à-coup, & étant devenu contraire, ils furent obligés de de jetter l'ancre: le malheur voulut que, tandis qu'ils attendoient, dans cette situation, que le vent changeât, ils furent apperçus d'un corsaire, qui leur donna la chasse depuis le vendredi à

quatre heures du matin, jusqu'au samedi suivant à dix heures du soir. C'étoit fait d'eux, lorsqu'une tempête obligea les ennemis de les abandonner, & de songer à leur propre sûreté. Pendant ce tems-là le navire Anglois s'éloigna, & se mit le vent-arrière avec tant de bonheur, que trois semaines après il dépassa le cap de Horn.

Le vent changea en cet endroit & tourna au sud, & ils eurent ensuite un calme tout plat qui dura deux jours, au bout desquels le vent sauta au sud-ouest. Ils allèrent mouiller à une île, dont personne de l'équipage ne savoit le nom, & ils y passèrent quatre jours à se rafraîchir : ils y trouvèrent du bois, de l'eau, des oiseaux de mer & des veaux marins.

Ils en partirent avec un vent de sud, & allèrent trafiquer sur les côtes du Pérou, du Chili & du Mexique. Le port d'Aquapulco fut le dernier où ils abordèrent ; ils en étoient sortis avec un vent frais de nord-nord-est. Il y avoit à peine un jour qu'ils étoient en mer, que le vent devint sud-ouest, & commença à souffler avec force. Deux jours après, la mer étant devenue haute, & le navire faisant déja eau de toutes parts, il s'éleva, pour achever, une horrible tempête, qui dura un jour & deux nuits.

Ils remarquèrent alors qu'ils étoient entre plusieurs rochers, & qu'il n'y avoit aucune ap-

parence de s'en retirer ; leur grande vergue ne pouvant leur servir, parce que l'orage avoit embarrassé les cordages du navire. Quarll, hardi & vif, saute en même-tems sur le pont, & grimpe au grand mât, la hache à la main, pour couper ce qui embarrassoit la manœuvre de la grande vergue. Tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, un coup de mer poussa le vaisseau contre un écueil avec tant de violence, que du choc Quarll fut jetté sur la cime d'un rocher, d'où un instant après il vit périr tout ce qu'il y avoit de gens & de denrées dans le navire.

Il y passa une nuit effroyable, battu sans cesse des flots de la mer, qui furent mille fois sur le point de l'entraîner, s'il ne s'étoit tenu ferme, & comme accroché aux pointes de ce roc. Par bonheur le jour parut enfin, & le soleil réchauffa le pauvre Quarll, qui mouroit de froid, & dont les habits degoûtoient de tous côtés : il grimpa d'abord au haut du rocher, où il étendit ses habits pour les sècher, puis il prit un peu de repos. Ce sommeil bien que profond ne le délassa point : le danger d'où il venoit d'échapper occupoit encore son ame ; & la mort, dont il avoit été proche, étoit toujours présente à son imagination ; ainsi, après avoir dormi quelques heures, il se réveilla d'une foiblesse épouvantable, n'ayant rien mangé depuis trente-six

heures : néanmoins il ſe traîna juſqu'à ſes habits, qui n'étoient pas encore ſecs, & qu'il tourna de l'autre côté, après quoi il ſe rendormit pour la ſeconde fois.

Toujours plein des images funeſtes que la dernière tempête avoit imprimées dans ſon cerveau, il ſongea qu'il s'en élevoit une ſeconde ; & que les flots ſecouoient ſon vaiſſeau avec une violence extraordinaire : il tomboit des nues des torrens de feu & de pluie, & la mer ſembloit vomir des flammes. Il ne ſavoit que faire dans cette affreuſe ſituation, lorſqu'appercevant une terre peu éloignée, il eſſaya de s'y rendre ; il n'oſoit ſe fier aux flots de la mer, qui lui ſembloit être un vaſte étang d'huile bouillante, & au prix de laquelle il lui paroiſſoit meilleur de ſauter de rochers en rochers. Il entreprit donc de ſe ſauver par cette voie ; & déja il étoit ſur le rivage, lorſqu'un monſtre épouvantable s'approcha, les yeux étincelans, & la gueule béante pour le dévorer.

A ce ſonge affreux il ſe réveilla en ſurſaut, & il attendoit à chaque moment que quelque bête farouche vînt le déchirer en pièces ; il ſe remit peu-à-peu, & reprit ſes habits, qui avoient eu le tems de ſe ſècher : il regarda enſuite du côté de la mer. Quel ſpectacle effroyable ! Des morçeaux de mâts & de cables ; des coffres qui

flottoient; des planches rompues; des corps morts; voilà les seuls objets qui se présentèrent à ses yeux. Il se retourna de l'autre côté, & apperçut quelque chose de non moins terrible, c'est-à-dire, un désert, où il ne pouvoit attendre que la faim, la soif & la mort.

Saisi de terreur & de désespoir, il regarda encore la mer, où voyant surnager les cadavres de ses compagnons, que les flots poussoient contre les rochers; ah! que n'ai je péri comme vous, s'écria-t-il, j'ai partagé avec vous les terreurs de la mort : pourquoi n'ai-je point partagé aussi le repos qu'elle procure? mais j'ai tort de me plaindre, & je devrois au contraire rendre graces à la providence qui, en me sauvant, m'a donné le tems de songer à mon ame.

Cette dernière pensée ranima ses espérances & son courage, il se résigna aux soins du seigneur, & grimpa au sommet d'un autre rocher, d'où il apperçut une contrée qui lui parut fertile & délicieuse. Dieu soit loué, s'écria-t-il, en se jettant à genoux, les mains levées vers le ciel; je ne périrai point sur le rocher stérile où la mer m'a poussé : en même-tems, comme le ciel étoit serein, & qu'il ne faisoit plus qu'autant de vent qu'il en falloit pour rafraîchir l'air, il s'efforça de descendre au pied du rocher.

LIVRE TROISIEME.

Description de la manière merveilleuse dont Philippe Quarll se sauve. Vie étrange qu'il mène. Secours miraculeux que la providence lui donne. Evènemens extraordinaires durant son séjour dans l'île.

ARRIVÉ de l'autre côté du rocher, il y trouva un lac étroit, qui le séparoit de la terre ; & qu'il passa à gué, en tenant ses habits entre ses bras. Il alla ensuite reconnoître l'île, où il ne vit que des singes & des animaux de différente espèce, dont il n'avoit jamais entendu parler, sans aucune trace d'hommes : cette découverte n'étoit rien moins que consolante. Accablé de tristesse & de fatigue, & n'en pouvant plus de faim, il se coucha dans un bocage épais, dont la fraîcheur l'invitoit au sommeil. Des songes fâcheux vinrent encore le troubler ; tantôt il rêvoit qu'il luttoit contre les flots, & qu'il faisoit des efforts prodigieux pour attraper une planche, que les vagues lui arrachoient avec un bruit épouvantable, dès qu'il avoit eu le bonheur de s'en saisir : tantôt il se croyoit à cheval sur un mât, qu'il disputoit contre les ondes, qui l'engloutissoient à la fin. D'autres fois il lui sem-

bloit qu'il voyoit autour de lui une foule d'hommes, dont les uns imploroient son assistance, & périssoient dans le moment ; tandis que les autres, déja noyés, étoient poussés par les vagues contre les écueils.

Tout autre que Quarll feroit tombé dans le désespoir. Cependant il eut la force d'essayer encore si la providence l'avoit condamné à la mort, & il parcourut une partie de l'île, qu'il trouva environnée de rochers, & bordée d'un petit lac qui étoit guéable en divers endroits. Il profita de cette commodité, pour grimper sur un rocher, qui commandoit l'île & la mer, & il regarda long-tems s'il ne découvriroit point de navire.

A la fin n'appercevant rien du tout, & la nuit s'approchant insensiblement, il descendit dans l'île, où il grimpa sur un arbre de peur que les bêtes féroces ne le dévorassent pendant qu'il dormiroit. Là il rendit de nouvelles graces au seigneur, qui l'avoit sauvé du naufrage, & il tomba dans un sommeil profond & tranquille. Il songea alors qu'il voyoit d'excellent poisson en quantité, qu'un cuisinier l'empêchoit de goûter, lui disant d'en aller pêcher lui-même. Il lui répondit qu'il avoit fait naufrage, & qu'il n'avoit ni lignes ni filets. Eh bien! retourne donc à l'endroit où tu as pensé périr, répliqua le cuisinier,

cuifinier ; tu y trouveras ce que tu cherches

Le pauvre Quarll n'ignoroit point que ces fortes de rêves font ordinaires à ceux qui s'endorment avec l'eftomac vuide: comme on cherche toujours à fe flatter, ou pour mieux dire, parce que la providence lui infpiroit cette penfée pour le fauver, il fe mit dans l'efprit que ce fonge avoit quelque chofe de miraculeux & de divin ; & il remonta fur le rocher où il avoit été jetté lorfque fon navire échoua. Il n'y fut pas long-tems, que l'air vif de la mer le fit tomber en foibleffe, & lui fit rendre le refte de la nourriture qu'il avoit prife il y avoit trois jours. Pour le coup il crut que le ciel ne l'avoit réfervé feul, entre tant d'hommes, que pour lui faire mieux fentir l'amertume de la mort, en punition de fes crimes paffés ; & il fe traînoit avec peine le long du rocher, réfolu d'aller mourir dans l'île, lorfqu'il entendit dans un creux un bruit foudain qui l'arrêta. C'étoit une morue qui avoit près de fix pieds de long, & que la dernière tempête avoit jettée en cet endroit.

Un homme condamné à mort, & arrivé au lieu de l'exécution, ne fent pas plus de joie lorfqu'il entend crier grace, que Quarll en fentit à la vue de ce poiffon, qui alloit lui fauver la vie. Après avoir remercié le ciel, qui le délivroit par ce bienfait inopiné des portes de la

mort, il défit ſes jarretières, & les paſſa au travers des ouies du poiſſon, qu'il tira à lui autant que ſa foibleſſe put le lui permettre. Son bonheur ne ſe borna pas à ce commencement. En continuant ſon chemin, il trouva quantité d'huîtres, de moules & de coquillages, que la mer avoit diſperſés en divers endroits du rocher. Il s'aſſit à terre, & ouvrit quelques coquilles avec ſon couteau, qui lui rendirent la vie pour ainſi dire: en effet, ſes eſprits étoient épuiſés à un point extraordinaire, & ſa tête pleine d'idées funeſtes; & peut-être qu'à moins d'un ſecours auſſi prompt, il ſeroit tombé ſans forces au milieu du chemin, ſans pouvoir profiter de ſa pêche. Ce peu de nourriture ranima ſes forces; il reprit ſon poiſſon, & remplit ſes poches de ſel, que la chaleur du ſoleil durciſſoit dans les concavités du rocher.

Avec cette proviſion, il ſe rend à l'endroit où il avoit paſſé la dernière nuit, ramaſſe des feuilles ſèches, fait du feu avec ſon couteau & un caillou, & grille à la hâte un gros tronçon de ſa morue, qu'il dévore plutôt qu'il ne le mange. Son eſtomac affoibli par un long jeûne, ne pouvoit ſupporter tant de nourriture: ſurchargé à l'excès de ce poiſſon, harraſſé d'ailleurs de l'avoir porté ou traîné auſſi long-tems, il eut recours au remède des malheureux, qui n'en ont



Son bonheur ne se borna pas à ce comencement.

1787

point d'autres, c'est-à-dire, au fommeil. Son fommeil fut encore troublé par un fonge effrayant : Quarll rêva qu'un monftre terrible & d'une grandeur prodigieufe le pourfuivoit, & que n'en pouvant plus de laffitude, il étoit forcé de fe jetter à terre pour reprendre haleine. En ce moment il parut une vieille dame, dont l'air grave & majeftueux infpiroit le refpect, & à la vue de laquelle le monftre s'enfuit d'abord. La force & la voix revinrent un peu après à Quarll; & il fe profterna aux pieds de fa libératrice, en la priant de lui permettre de la reconduire chez elle, afin qu'il fût à qui il avoit obligation de la vie. Elle lui répondit qu'elle n'avoit point de demeure fixe, & qu'on la trouvoit toujours à la porte des pauvres, où fon occupation étoit d'affifter ceux que perfonne n'affiftoit ; que du refte elle ne prêtoit point fon fecours aux perfonnes oifives & négligentes : qu'il prît garde de marcher toujours dans le droit chemin, & de ne point tomber dans un défefpoir criminel: qu'elle étoit toujours prête à aider ceux qui avoient befoin d'elle. Elle difparut en même-tems, & il paffa le refte de la nuit dans un fommeil tranquille & profond.

Le lendemain de grand matin il fe releva fain, frais & plein de courage ; fi ce n'eft qu'il étoit encore troublé de fon rêve, qu'il regardoit

comme un présage de quelque danger terrible & prochain. Ensuite, comme il ne voyoit point à quoi comparer la vieille dame qui lui avoit apparu en songe, il conclut que ce qui l'effrayoit étoit une inspiration de la providence, qui l'avertissoit sous la figure de cette femme vénérable, que c'étoit elle qui l'avoit délivré d'une mort inévitable, selon toutes sortes d'apparences, & qu'il ne devoit désespérer jamais du secours céleste, en quelqu'extrémité qu'il se rencontrât, puisque Dieu lui promettoit de ne l'abandonner jamais. Ces pensées consolantes remplirent son ame de joie & de reconnoissance; il crut ne devoir rien négliger pour se tirer d'un lieu où il avoit à craindre le besoin de toutes choses: ce n'est pas qu'il ne comptât qu'il pourroit y subsister de poisson, pendant un tems, environné de la mer comme il étoit. Mais qui est-ce qui lui fourniroit des habits, un lit, une maison pour s'y mettre à couvert contre le froid? pourroit-il résister aux rigueurs de l'hyver sans ces secours? pourroit-il enfin parvenir à avoir la moindre de ces choses, à moins que ce ne fut par un malheur semblable à celui qui l'avoit jetté dans cette île, malheur auquel il souhaitoit ardemment que personne ne fût jamais exposé.

Telles étoient les réflexions de Quarll, réfle-

xions qu'il interrompoit ſouvent par des retours tendres & affectueux vers la providence, dont il ſentoit que la bonté propice l'avoit ſauvé par un miracle. Enfin, ſe laiſſant conduire au ſonge qu'il avoit eu, il remonta ſur le rocher pour voir s'il ne découvriroit point quelque navire, auquel il pût faire un ſignal, & qui vînt le délivrer. Le vent qui étoit aſſez bon, entretenoit ſes eſpérances, & il ſe flattoit toujours qu'il auroit plus de bonheur l'heure ſuivante, qu'il n'en avoit eu la précédente. La nuit approchant, il jugea qu'il feroit mieux de remettre ſes découvertes au jour ſuivant, qui ſeroit peut-être moins malheureux, & il retourna dans l'endroit où il avoit paſſé la nuit. Là, comme il mouroit de faim, il fit griller un ſecond tronçon de ſa morue, & étendit le reſte ſur de larges feuilles vertes, où il répandit force ſel, pour empêcher que le poiſſon ne ſe gâtât, après quoi il ſe coucha ſous un arbre, ainſi qu'il avoit fait la nuit précédente, parce qu'il avoit été mal à ſon aiſe celle d'auparavant, ſur l'arbre ſur lequel il s'étoit perché.

Comme il avoit ſongé ſans ceſſe, pendant la journée, aux incommodités qu'il auroit, ſelon toute apparence, à eſſuyer dans cette île, s'il étoit contraint d'y paſſer l'hiver, il ſe forma, de ſes craintes, un ſonge qu'il a jugé digne d'inſé-

rer parmi les autres. Il lui sembla qu'il se trouvoit dans une place spacieuse, pavée de morceaux de grêle d'une grandeur prodigieuse, & environnée de hautes montagnes de glace, d'où il sortoit un bruit semblable à celui du bois qui éclate. A une des extrémités de cet endroit, il apperçut un vieillard qui ressembloit au Tems, comme on le peint d'ordinaire, au milieu de plusieurs monceaux de neige & de grêle, qu'il étoit toujours occupé à grossir. A côté de lui, étoit une dame d'une beauté singulière. Son teint, ses traits, sa taille, tout ravissoit. Ce qu'il y avoit de surprenant, c'est qu'elle avoit six mamelles, d'une rondeur & d'une blancheur qui passent l'imagination, & que ces mamelles relevoient ses charmes, au lieu qu'elles auroient fait disparoître ceux d'une autre. La présence de cette excellente beauté réchauffa son sang, que la froideur du lieu avoit glacé; & il essaya de s'approcher de cette aimable personne. Chaque pas qu'il faisoit au-devant d'elle, sembloit lui inspirer une nouvelle vigueur; il sentoit en lui-même un changement incroyable; il n'étoit plus le même homme, & cette révolution redoubloit le desir qu'il avoit d'approcher de la personne dont s'écouloient ces esprits bienfaisans. Il fut arrêté tout-à-coup par le vieillard, qui jetta sur lui un regard terrible,

& tâcha de l'arrêter par ses menaces. Il ne pouvoit comprendre ce qu'une personne aussi belle avoit à démêler avec un vieillard aussi fâcheux, & il les considéroit l'un après l'autre avec un étonnement dont il ne revenoit point; lorsqu'il remarqua que la dame demandoit quelques graces au vieillard en faveur d'un grand nombre de toutes sortes de créatures qui l'attendoient à quelque distance. Il rejetta ses prières d'un air sec. Importuné des nouvelles instances qu'elle lui faisoit, il s'enfonça dans la montagne de glace, & laissa tomber un grand glaçon qui en ouvrit l'entrée. Il en sortit au même instant une créature qui avoit la figure d'un homme, dont la taille monstrueuse & le visage difforme excitoit la frayeur. Ses joues, qui étoient d'une largeur excessive lui pendoient des deux côtés sur le menton, qui étoit d'une longueur extraordinaire, & où elles faisoient l'effet de deux vessies vuides; son ventre étoit-à-peu-près comme ses joues. Ce monstre étoit à peine sorti, que le vieillard, chagrin, lui commanda de chasser la belle dame & sa nombreuse suite: ce que l'autre exécuta sur le champ avec une cruauté digne de son maître, en lui jettant des monceaux de neige, qu'il savoit durcir en les touchant. Quarll étoit demeuré seul, & il regardoit cette scène avec frayeur & avec sur-

prise. Le vieillard, indigné, jetta sur lui un regard qui le glaça jusqu'au fond de l'ame : malheureux ! oses-tu me défier, lui dit-il ? Je t'ensevelirai sous les montagnes de neige, dont je me suis contenté de détacher de petits monceaux, pour mettre les autres en fuite. Quarll, effrayé, s'enfuit & se réveilla en sursaut.

Il ne manqua pas de faire des réflexions sur son rêve. Depuis mon naufrage, mes songes ont toujours eu quelque chose de mystérieux, se disoit-il ; celui-ci, sans doute, a aussi sa signification. Le vieillard est le tems qui amasse de la glace & de la neige pour l'hiver, & cette belle femme doit être la nature, qui, tendre & compatissante, intercède pour les créatures vivantes, qui sont son ouvrage. Et quant aux refus cruels du vieux homme, & à ses manières rudes, c'est un présage du rude hiver auquel je serai exposé, si je ne prends quelques mesures d'assez bonne heure. O ciel ! faut-il que l'homme, seul d'entre les créatures, qui ait une ame raisonnable & immortelle, soit celui qui a le plus à souffrir ? Mais j'éclatte en plaintes injustes ; les maux que l'homme essuye sont les fruits de son péché. J'accepte donc ces peines comme une juste punition de mes crimes ; je me soumets humblement aux décrets du ciel ; je le remercie de

m'avoir averti à tems, j'en profiterai si je puis, pour me mettre à couvert des maux qu'il m'annonce.

Il songea alors à se bâtir une maison. Comme il n'avoit, pour tout instrument, qu'un couteau, qui ne pouvoit lui être d'un grand usage en cette rencontre, il s'avisa d'aller dans cet endroit des rochers où il avoit fait naufrage, pour voir s'il ne trouveroit rien dans les débris de son navire, dont il pût se servir. Pour cet effet, il coupe une longue branche d'arbre, descend le long du rocher, entre dans l'eau, au-dessus de laquelle paroissoient plusieurs pointes d'écueils, & y avance jusqu'au menton, en s'appuyant sur cette branche, & en tâtant avec les pieds & avec les mains, de toute parts. Deux heures se passent dans cette occupation ; il perd, & son tems, & sa peine ; il ne découvre rien, pas même une ancre, un mât, ou une vergue : tout est enséveli au fond des eaux ; & il en conclut que le vaisseau aura été englouti dans quelque abîme inaccessible.

Il revenoit de cette pénible & inutile recherche, affligé ainsi qu'on peut se l'imaginer ; lorsqu'il se ressouvint qu'au moment de son naufrage, il tenoit une hache, qui ne pouvoit manquer d'être dans quelque endroit

du rocher où il avoit été jetté. Il y courut d'abord, & apperçut, au pied de ce rocher, quelque chose qui flottoit sur l'eau, & qui ressembloit au manche d'une hache. C'étoit elle en effet. Il s'en résaisit avec joie, reprend ses habits, & rentre dans l'île, où il avoit dessein d'abattre quelques arbres pour se faire une cabane. Il remarqua, sur ces entrefaites, certains arbres dont les branches se recourbant vers la terre, s'y changent en racines, qui produisent de nouveaux arbres; il crut qu'il ne pouvoit trouver rien de meilleur pour son dessein; & il employa le reste de la journée à déraciner ce qu'il lui en falloit.

Le lendemain matin, après avoir fait ses dévotions accoutumées, il alla chercher un endroit agréable & commode, pour y élever une cabane. Il marcha plusieurs heures de suite, & ne put rien trouver qui fût plus à l'abri des vents froids, que le lieu où il avoit déja passé quelques jours, qui étoit au milieu de l'île, & que l'épaisseur des arbres mettoit à l'abri des vents d'est & du nord. Cette découverte le fit résoudre à y fixer son séjour. D'abord il arracha quelques arbres aux environs, & éclaircit un espace de terrein d'environ douze pieds en quarré, observant de laisser un arbre à chaque coin, & d'y planter les jeunes arbres qu'il avoit déracinés le

jour précédent, à six pouces l'un de l'autre, excepté dans l'endroit où devoit être la porte. Lorsque la clôture fut faite, il plia les branches d'en haut, & les entrelaça les unes dans les autres, afin qu'elles servissent de toît; après quoi il prit de grosses branches, qu'il dépouilla des petits rameaux qui y étoient attachés, & qu'il passa de même entre les arbres qui composoient le mur de sa nouvelle maison.

Après y avoir travaillé quinze jours avec bien de la peine. Maintenant que j'ai une maison, dit-il, & que je ne crains plus ni la pluie, ni la grêle, qui est-ce qui me garantira du froid? Si je couche sur la terre nue, la gelée la durcira, & je dois m'attendre à la fièvre, à la colique, au rhumatisme, enfin à je ne sais combien de maux qui sont l'effet du froid, & dont je mourrai après avoir souffert long-tems. Tandis qu'il étoit dans cet embarras, il alla voir s'il n'appercevroit point quelque navire. Il se promenoit, plein de ces tristes & sombres pensées, lorsqu'il remarqua à terre une sorte d'herbe qui croissoit autour de certains arbres, & qu'il n'avoit jamais vue nulle part. Dieu soit béni, dit-il en ce moment: j'ai trouvé de quoi me faire un lit pour le tems que la providence m'a condamné à demeurer dans cette île.

Il ne laissoit pas de regarder de toutes parts s'il ne verroit point quelque navire. Enfin, las d'attendre inutilement, il alla couper de cette herbe, dont il avoit tant besoin, & il l'étendit à terre pour la faire sécher, tandis que le soleil étoit encore chaud. Cet ouvrage le tint le reste du jour & une partie du lendemain, parce qu'il n'avoit qu'un petit couteau pour faire tant de choses. Il en vint enfin à bout : il ne s'agissoit plus que de trouver fourche pour étendre cette herbe convenablement, & pour la remuer & la retourner. L'ingénieuse nécessité lui fournit bientôt ce qu'il lui falloit. Une grosse branche d'arbre devint, par son industrie, une fourche passable entre ses mains.

Tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, il apperçut, à quelque distance, des singes qui arrachoient des racines, dont ils mangeoient une partie, & dont ils emportoient le reste. Il s'imagina d'abord qu'elles seroient bonnes à manger, parce que ces animaux friands ne mangent que de ce que les hommes mangent. Comme il avoit remarqué les feuilles qu'ils avoient à la gueule, il ne lui fut pas difficile de trouver ces racines, & il en arracha, en un moment, une quantité suffisante, qu'il porta dans sa cabane, où il les fit rôtir dans les cendres comme les chataignes.

Il trouva en effet qu'elles étoient un mets excellent ; & il remercioit la providence qui lui avoit fourni ce pain délicieux, lorſqu'il vit, environ à un pied de lui, une tortue qui rampoit lentement à terre. Dieu ſoit loué, s'écria-t-il tout haut, dans un tranſport de joie extraordinaire, parce qu'il commençoit à ne pouvoir plus ſupporter la morue. En même tems il tourna la tortue ſur le dos, pour empêcher qu'elle ne s'enfuît, & courut chercher ſa hache, pour la couper en morceaux. Il deſtina l'écaille épaiſſe à lui ſervir en guiſe de caſſerole, & l'autre à lui tenir lieu de plat ; enſuite il fit cuire un gros tronçon de l'animal même. On ſait qu'on n'en mange guères qu'à l'extrémité & dans une diſette exceſſive, parce que cette nourriture donne le flux de ſang. Las & dégoûté de la morue, il ſe haſarda de manger de ſa tortue, & lui trouva un goût approchant du veau marin, qui lui fit un plaiſir extrême, parce que, depuis long-tems, il n'avoit goûté de viande fraîche.

Pourvu de la ſorte de divers mets, & de divers uſtenſiles pour les préparer, il pouvoit manger, tour-à-tour, du rôti, du bouilli, de la viande, du poiſſon, des racines : mêlange qui n'adouciſſoit pas médiocrement ſes chagrins. Il y avoit une autre choſe qui l'in-

commodoit au dernier point. Voyant qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il pût de long-tems sortir de cette île, il auroit bien voulu y rendre son séjour aussi commode qu'il étoit possible, & il lui falloit un lit pour cet effet. Il ramassa donc l'herbe qu'il avoit fait sécher, & la tressa en guise de nattes. Il coupa ensuite un bon nombre de bâtons, d'environ deux pieds de longueur, qu'il enfonça en terre; dix sur chaque rangée, à quatre pouces ou environ l'un de l'autre, & fit ainsi deux rangées éloignées de six à sept pieds: ce qui faisoit la longueur de sa natte. Il l'attacha alors aux bâtons des quatre coins; après quoi, il la piqua avec de la petite ficelle, de même que l'on fait les paillasses des lits, ou les paillassons des fenêtres. ne s'en tint pas à cet ouvrage; il coupa une longue branche d'arbre, avec laquelle il battit sa natte pour la faire renfler, & se procura, de cette manière, un lit chaud & commode, d'autant plus que cette herbe étoit molle & cotonneuse.

L'heureux succès de ce travail, qui dura un mois, encouragea Quarll à en commencer un autre. Il lui falloit des couvertures; car il craignoit les rigueurs de l'hiver, bien qu'il fît encore assez chaud, & que ses malheurs l'eussent endurci à la fatigue. Il profita de la saison favo-

table pour couper de cette herbe, dont il avoit composé son matelas, & il en natta deux couvertures, l'une épaisse & serrée pour l'hiver, & l'autre légère pour l'été.

Il songea ensuite à se faire une table & une chaise. A cette fin, il coupa plusieurs branches d'environ quatre pieds de long, & les enfonça jusqu'à une certaine profondeur dans la terre, en observant qu'elles fissent un quarré parfait, & que celles des quatre coins se terminassent, par le haut, en fourches, après quoi il fit un dessus de table d'ouvrage à vanier. Il se fabriqua une chaise auprès de sa table, avec la même industrie & à-peu-près de la même manière.

Il avoit ainsi un meuble complet, mais il s'en falloit beaucoup que ce fût tout ce qui lui sembloit nécessaire. J'ai une maison pour me mettre à l'abri des injures de l'air, disoit-il, voici un lit pour délasser mes membres accablés du travail de la journée ; mais où est la nourriture dont j'ai besoin ? J'ai subsisté, près d'un mois, de poisson, graces à une tempête effroyable, qui fit périr tant de monde, & qui me procura ce secours pour me sauver. Maintenant, voilà qui est fait : je ne puis plus compter que sur quelques racines, nourriture foible, dont je serai bientôt dégoûté à mourir. Que deviendrai-je alors ? Il se reprenoit ensuite en

ces termes : la providence m'a conservé seul entre tant de personnes ; ainsi je suis obligé, par reconnoissance, d'apporter de grands soins à conserver une vie que le ciel a trouvée digne des siens. Puisque je n'ai presque plus de poisson, je dois donc m'accoûtumer peu-à-peu à vivre des racines que mon île produit en abondance, & faire durer autant qu'il se pourra ce qui me demeure de ma morue. Les mets délicats & exquis ne doivent pas être regrettés d'un homme qui doit regarder comme une grace singulière de vivre encore & de vivre libre. Si je suis condamné à mener ici une vie rude & laborieuse, en récompense, je me repose tant qu'il me plaît ; ce que j'ai n'est exposé à l'avarice d'aucun mortel, & je n'ai d'autre maître que celui qui est le maître du monde. Pouvois-je acheter trop cher cet avantage ?

Ces pensées lui firent trouver moins dur l'état de vie auquel la providence l'avoit condamné ; & il résolut de faire sa provision des racines excellentes qu'il avoit découvertes. Pour cet effet, il coupe un morceau de bois, en fabrique une espèce de pioche pour les déterrer plus à son aise, & va dans un endroit, où il avoit remarqué qu'elles croissoient en quantité. C'étoit justement un quartier rempli de singes. Dès qu'ils l'apperçurent, ils descendirent des arbres

arbres en foule, & firent les mêmes cris que s'ils avoient voulu le dévorer. Il avoue qu'il craignit d'abord leur fureur, & qu'ensuite il fut sur le point de se jetter sur eux, la hache à la main, pour les tailler en pièces. Il ne demeura pas long tems dans ces sentimens. Il se représenta que ce seroit ajouter la barbarie à l'injustice, que de massacrer ces animaux; qu'il étoit naturel à toute créature vivante de veiller à sa propre conservation; que, puisqu'il étoit obligé, par ses disgraces, de leur enlever une partie des racines destinées, par la nature, pour leur subsistance, il devoit chercher à en planter quelques-unes pour lui dans un endroit éloigné d'eux, & ne point tuer de pauvres bêtes qui ne faisoient rien que de juste en le menaçant.

Cependant il demeuroit immobile pour ne point effaroucher les singes. Lorsqu'ils virent qu'il ne leur faisoit aucun mal, ils s'en allèrent à la picorée, & remontèrent ensuite sur leurs arbres, ce qui lui facilita le moyen d'arracher, à son tour, quelques racines pour lui, qu'il ramassoit par petits tas, à mesure qu'il en avoit une main pleine. Ils ne tardèrent pas à remarquer ce qu'il faisoit, & à descendre des arbres où ils s'étoient cachés entre les feuilles; & ils lui dérobèrent le fruit de sa recherche, tandis qu'il

étoit occupé à déraciner ailleurs. Il fallut donc qu'il se contentât, pour cette fois, d'en emporter autant qu'il pouvoit en tenir dans ses poches. Il résolut de prendre, le lendemain, quelque chose où il en pût serrer davantage, & se leva de grand matin pour faire cette emplette, craignant que ces malicieux animaux ne le prévinssent & ne cachassent leur proie. Faute de sac, il en fit trois, un de son juste-au-corps, qu'il boutonna pardevant, & dont il ferma les manches avec des épingles ; un autre de sa chemise, & un troisième de son haut-de-chausse. Le voilà donc nud comme la main, dans la campagne, son paquet sous un bras, & sa pioche à la main, heureux de ce qu'il faisoit encore une chaleur modérée. Il commença par jetter, au-dessous des arbres où nichoient les singes, quelques-unes des racines qu'il avoit ramassées le jour précédent, & qu'il avoit gardées exprès pour amuser ces animaux, au cas qu'ils vinssent interrompre son travail. Il eut la joie & la surprise de voir que ces singes, qui étoient furieux la veille, le laissoient faire sa provision à son aise, sans songer même à se jetter sur les tas qu'il laissoit derrière lui, à une distance considérable, & à leur portée.

Ces marques de respect, surprenantes dans des brutes, lui firent faire de profondes ré-

flexions sur ce qui en pouvoit être la cause. Seroit-ce que ces animaux, abusés par un peu de ressemblance, me prendroient pour un des leurs, disoit-il en lui-même ! la hauteur de ma taille & la couleur de ma peau mettent trop de différence entre l'espèce humaine & la leur, pour qu'ils puissent s'y tromper ; ce doit être un reste du respect que la nature inspira aux animaux pour l'homme son chef-d'œuvre. En me voyant dans le même état où fut créé Adam le roi des animaux, & non point déguisé par mes habits comme les autres hommes, ils ont senti cette vénération profonde, qu'ils auroient toujours conservée pour nous, sans le péché qui nous obligea de cacher la beauté de nos corps sous des vêtemens. Faute de sentir cette vérité, les hommes tirent vanité de leurs habits, bien qu'ils soient pour eux un sujet éternel de honte, qu'ils les exposent à la risée les uns des autres, qu'ils augmentent leur pauvreté, & qu'ils les fassent dépendre des animaux, dont ils empruntent la peau, le poil, & la laine. Pour moi, puisque j'ai remarqué d'où venoit l'antipathie de ces animaux, voilà qui est fait : je marcherai toujours nud, jusqu'à ce que la rigueur de la saison me force à faire autrement. Cette manière d'agir convient à ma situation présente.

En raisonnant de la sorte, il avoit arraché assez de racines pour en planter environ deux âcres de terre, & il retournoit à sa cabane, laissant derrière lui une bonne quantité de racines, qu'il avoit déterrées pour ces pauvres animaux, qui l'avoient toujours regardé faire sans en toucher une seule en sa présence. Dès qu'il fut chez lui, il choisit un espace de terrein près de sa demeure, & se mit à le labourer du mieux qu'il lui fut possible, avec sa pelle. Cet ouvrage l'occupa environ vingt jours, au bout desquels, le champ prêt & les racines plantées, il implora la bénédiction divine sur son travail.

Il résolut alors de visiter l'île mieux qu'il n'avoit encore fait : pour cet effet, armé d'un long bâton, il s'en alla au lac qui sépare la terre du rocher, & qui environne l'île de toutes parts, comme un fossé qui fait l'enceinte d'une place, & qui coule le long de ses murailles. Il y trouva de toutes parts de nouveaux sujets d'admiration. A sa main gauche, étoit un rempart d'une pierre solide, embelli, par la nature, de diverses figures que l'art ne sauroit imiter : quelques-unes représentoient une ville, des amas de maisons, & des clochers dispersés çà & là. Dans un autre endroit, on auroit juré qu'il y avoit un escadron de gens

de guerre, rangés en bataille. A quelque distance de là, les tristes restes d'un superbe édifice ruiné par la longueur des tems, faisoient regretter aux spectateurs la décadence d'un ouvrage aussi magnifique. On croyoit voir ailleurs une ville déserte & tombant en ruine. Plus loin, il sembloit qu'on voyoit de grands quartiers de montagnes entassés les uns sur les autres, comme pour former une tour d'une hauteur prodigieuse. A main droite, des objets non moins délicieux réjouissoient la vue : on appercevoit un beau pays couvert d'herbe qui ressembloit à la camomille. Çà & là étoient des bosquets qui pouvoient procurer une fraîcheur charmante. En certains endroits, il y avoit des forêts composées de grands arbres, dont la situation irrégulière & la hauteur différente avoient cet air champêtre qui fait tant de plaisir, parce qu'il est l'ouvrage de la nature.

Tandis qu'il se promenoit en admirant ces merveilles, comme il n'étoit pas accoutumé à marcher nud, il s'enrhuma un peu, & il lui arriva d'éternuer vis-à-vis d'un rocher, où sa voix retentit avec ce bruit qu'on peut entendre dans nos cathédrales, & fut aussitôt répétée plusieurs fois en divers endroits. Charmé d'avoir trouvé cet écho, il l'essaya à diverses reprises, avec un plaisir

ſingulier, & réſolut de le faire ſervir à chanter avec lui les louanges du Dieu tout-puiſſant, deux fois par jour.

Il continua enſuite ſa promenade : mais à trois ou quatre cens pas de là, après avoir tourné autour d'un endroit où le rocher s'avançoit beaucoup dans l'île, il fut arrêté encore par une production admirable de la nature. C'étoit une grande pierre qui ſortoit du rocher, d'où elle s'étendoit au-delà du lac ; elle reſſembloit à un homme, & de ſa poitrine tomboit une eau pure, claire & douce comme du lait. Ce n'étoit pas encore tout : en la regardant de front, elle repréſentoit un de ces morceaux antiques d'architecture, que les anciens élevoient au-deſſus des ſources ; vue de l'autre côté, on auroit juré que cette eau ſortoit des naſeaux d'un hippopotame. Ces figures, auſſi différentes les unes des autres, & auſſi convenables à un endroit pareil, lui inſpirèrent la curioſité de voir comment elles étoient formées. Il remarqua que les choſes que la façade repréſentoit, ſervoient à former les figures des côtés, ſelon qu'elles étoient allongées ou accourcies dans les différens points de vue.

Satisfait là-deſſus, il prit garde, avec étonnement, que le baſſin de la fontaine, éloigné d'environ cinq verges de la ſource, & n'ayant

guères que neuf pieds de largeur, ne débordoit d'aucun côté, quoique l'eau y tombât ſans ceſſe de la groſſeur du poignet, & qu'il ne vît aucun endroit par où elle pût s'écouler. Il en rechercha long-tems la cauſe, & ne trouva rien qui le contentât; il conjectura que les eaux ſe déchargeoient ailleurs par quelque conduit ſouterrain, & reprit le chemin de ſa cabane pour ſe repoſer.

Après avoir fait ainſi le tour de l'île, qu'il jugea être de figure oblongue, & avoir de circonférence environ dix ou onze milles, il réſolut d'employer le lendemain à en aller viſiter l'intérieur. Il étoit déja aſſez tard; il ſe mit à genoux, pour ſe recommander à la providence, comme il avoit coutume de faire les matins & les ſoirs, après quoi il ſe jetta ſur ſon lit. Je ne ſais comment, dès qu'il ſe vit à couvert de la faim & du froid, ſes plaiſirs paſſés lui revinrent dans l'eſprit, & il s'affligea de les avoir perdus pour toujours. Ces triſtes penſées firent évanouir les eſpérances qu'il avoit fondées ſur le ſecours céleſte, & ébranlèrent la confiance avec laquelle il ſe repoſoit ſur les tendres ſoins de la providence. La mort lui paroiſſoit préférable à la ſombre ſolitude où il ſe voyoit plongé pour le reſte de ſes jours; il s'endormit dans ces triſtes réflexions; mais des

ſonges terribles le punirent de cette ingratitude. Les maux de ſa vie paſſée vinrent de nouveau aſſiéger ſon imagination ; ſes quatre femmes ſe repréſentèrent, l'une après l'autre, à ſon eſprit ; il s'imagina être encore abandonné de la première, eſſuyer l'orgueil impertinent & ruineux de la ſeconde, être expoſé aux ſoupçons incommodes de la troiſième, &, à peine marié avec la quatrième, perdre tout-à-coup les eſpérances qu'il avoit conçues de ce mariage, & être plongé dans un cachot. Les rigueurs de ſa priſon, ſes craintes, ſes allarmes, ſon procès, la fureur de ſes femmes, ſa condamnation, la vue effrayante du ſupplice prochain, tout ſe retrace alors à ſes yeux. Cependant il a le bonheur d'échapper à la mort, & ce n'eſt que pour être amené en eſclavage dans un pays brûlant. Là, le corps à demi-nud, il eſt obligé de travailler ſans ceſſe les journées entières, courbé ſur un ſable aride & enflammé ; un maître dur & impitoyable vient à chaque moment regarder ſi ſon travail avance, & le punir s'il n'avance pas aſſez ; il n'y a pas juſqu'à la nourriture qu'on lui donne, qui ne ſoit pour lui un nouveau genre de ſupplice, tant elle eſt mauvaiſe & dégoûtante. Au fort de ces peines, il s'écrie : ah ! que n'ai-je fini mes déplorables jours par la main du bourreau ! une mort honteuſe & cruelle étoit préférable à la vie que le deſtin m'a laiſſée.

Tel fut ſon rêve ; & il ſe réveilla, conſterné à un point, qu'il fut quelques minutes avant de pouvoir s'aſſurer que c'étoit un rêve. Enfin, ayant rappellé ſes eſprits, il fit réflexion que le ſupplice auquel, en dormant, il s'étoit cru condamné, étoit en effet celui qu'il auroit ſubi, ſans l'interceſſion de ſon colonel, ou, pour mieux dire, ſans la bonté de la providence. Il ſe jetta enſuite à genoux, les larmes aux yeux, pour demander pardon à Dieu de ſon ingratitude, & le prier de lui continuer ſa protection; & il réſolut de ne jamais changer d'état de vie. Vous avez ſauvé mes jours, ſeigneur, s'écria-t-il dans un tranſport de reconnoiſſance : ils vous appartiennent ; je vous les conſacre ; les embarras ou les plaiſirs du monde ne refroidiront plus mon zèle pour votre ſervice ; & les heures qui s'écouleront entre celles que j'ai deſtinées à la prière, je les paſſerai à contempler les œuvres merveilleuſes de vos mains dans l'univers.

En même tems, il ſe leva pour aller conſidérer les dedans de l'île, que ſes occupations ne lui avoient pas encore laiſſé le loiſir de voir. Il trouva que c'étoit un terrein plat & uni, couvert, de tous côtés, d'un gazon fin ou d'herbes émaillées de fleurs. L'île raiſonnoit, en mille endroits, du ramage mélodieux d'une

infinité d'oiseaux, dont le plumage réjouissoit la vue par ses couleurs vives & variées. Ici étoit un bouquet d'une vingtaine d'arbres d'une hauteur prodigieuse & d'un verd charmant. Là on voyoit un bosquet délicieux, formé d'un seul arbre, dont les branches, parvenues à une certaine longueur, se replioient & rentroient dans la terre, pour y chercher leur nourriture, ou comme pour soulager le tronc qui la leur avoit donnée jusqu'alors; & de ces branches, devenues des racines, sortoient de nouveaux arbres, dont les branches fécondes reproduisoient ailleurs des arbres semblables.

En se promenant de la sorte, & en admirant les beautés de ces lieux, il profitoit aussi du tems pour prendre comme des échantillons des diverses espèces d'herbe qu'il croyoit bonnes à manger. Il se trouva auprès d'un étang qui avoit à-peu-près deux cens verges de long, & cent cinquante de large. De grands & beaux arbres étendoient leurs branches sur ses eaux, autour desquelles régnoit une bordure charmante, entremêlée de gazon & de fleurs par la nature, qui sembloit avoir voulu imiter l'art en ce lieu, & l'avoir destiné à l'usage des hommes. Il remarqua avec joie, au travers de ses eaux pures & claires, une infinité de poissons de diverses figures & couleurs, qui sem-

bloient se jouer dans ce crystal net & tranquille. Les cieux soient loués, dit-il, voici du poisson d'eau douce pour me délasser du poisson de mer.

Il quitta cet étang, pour passer dans un autre endroit où il trouva de nouveaux sujets d'admiration : c'étoit un bois spacieux qui sembloit être le séjour de la paix & du plaisir. Il se promena long tems autour, & il jugea qu'il avoit deux milles ou environ d'étendue. Il eut quelque envie d'y entrer, mais il n'osa s'y hasarder, dans la crainte d'y rencontrer des bêtes féroces dont il pourroit devenir la proye. Après s'être recommandé à la providence, il s'enhardit à y entrer, & se trouva au milieu de plusieurs allées, dont quelques-unes sembloient avoir été plantées au cordeau ; elles étoient bordées d'arbres de piment, qui répandoient une odeur délicieuse. Ici & là, étoient des bouquets d'arbres nains, qui servoient d'asile à des animaux de diverses espèces. A cette vue, il ne put s'empêcher de s'écrier : la nature n'a pas fait cette île pour demeurer déserte, sans doute elle la réservoit pour être l'heureux séjour de quelqu'un que le ciel voudroit favoriser. Les nécessités de la vie ne sont pas des seules choses qu'on y trouve, elle fournit des plaisirs en abondance ; les maisons des rois

même n'ont rien d'auſſi agréable. Seigneur, vous à qui je dois tant de biens, inſpirez-moi la reconnoiſſance qui vous eſt due, ou, pour mieux dire, redoublez-la.

Sur ces entrefaites, la faim & la laſſitude l'obligèrent de retourner au logis, où il fit cuire un morceau de ſa morue, avec quelques racines, & bouillir les herbes qu'il avoit apportées. Quant à ces dernières, elles ſe trouvèrent toutes de différens goûts, & toutes excellentes. Quelques-unes avoient le goût des artichauts, d'autres celui des aſperges, d'autres celui des épinards. Cette nouvelle eſpèce de nourriture excita en lui de nouveaux ſentimens de reconnoiſſance. Que puis-je ſouhaiter davantage, s'écria-t-il? Je ſuis ſeul maître d'une contrée fertile, qui produit, en abondance, viandes communes, gibiers, poiſſons d'eau douce & de mer; les herbes & les racines y ſont d'un goût excellent; il n'y a point d'eau dans le monde qui égale celle que je bois. En un mot, il ne me manque que la pompe & le luxe, c'eſt-à-dire, qu'un attirail inutile & incommode. Je n'aurai, ni une table ſervie par un habile cuiſinier, ni des matelas garnis d'ouate molle & fine: mais auſſi je n'aurai point ces maux qui ſont le fruit de la délicateſſe & de la molleſſe: la goutte, le manque d'appétit, les maux

de tête, cette foiblesse de corps, qui rendent les riches plus à plaindre que les pauvres.

En faisant ces réflexions, il s'avisa qu'il étoit plus de midi, & résolut d'aller, l'après-dînée, de l'autre côté du rocher, pour voir la mer & pour chercher des huîtres. Il s'arma d'un grand bâton pour se conduire, & pour fouiller dans les creux du roc, & prit sa culotte, qu'il boutonna, pour lui servir de sac. Etant arrivé à un endroit du rocher où il n'avoit pas été encore, il y vit, à quelque distance, quelque chose qui ressembloit à de la toile, & qui se trouva être la grande voile d'un navire avec un morceau de la vergue. Voilà les tristes effets de l'ambition & de l'avarice des hommes, dit-il à la vue de ce spectacle. Non contens de ce que la nature nous donne, nous courons les mers à travers mille dangers, pour lui arracher de nouveaux biens, qui ne sauroient nous rendre heureux. Heureux celui qui sait faire ce que Dieu veut, & vouloir ce que Dieu fait: c'est le comble de la sagesse & de la félicité. Il reconnut alors, à une de ses jarretières, qu'il avoit employée, faute d'autre chose, pour attacher la voile en divers endroits, que ce qu'il voyoit étoit un reste de son naufrage, & non pas une pièce du naufrage de quelqu'autre. Il se mit ensuite à déchirer la voile en pièces,

il en fit plusieurs rouleaux pour les porter avec moins de peine, & s'en alla chercher des huîtres dans les creux du rocher.

Il avoit à peine fait quarante pas, qu'il trouva dans un endroit enfoncé du rocher, une caisse que la violence de la dernière tempête y avoit jettée. Ce qu'il voyoit étoit toujours pour lui un sujet de réflexions utiles. O mon Dieu, que je vous ai d'obligations, s'écria-t-il ! arrivé dans cette île inaccessible sur les aîles de la providence, & porté entre les bras de la mort, je suis maintenant dans une heureuse & tranquille abondance des seuls biens qui sont nécessaires à l'homme. Quand même ce coffre seroit plein d'or ou de diamans, je suis au-dessus de ces faux biens, ils ne sauroient me servir ; je le prendrai, puisque votre providence me l'envoie : peut-être pourrai-je l'employer à soulager quelque infortuné qu'un malheur semblable au mien poussera dans mon île. En même tems il voulut le lever pour l'emporter dans sa cabane ; mais l'ayant trouvé trop pesant, il se contenta de prendre quelques pièces de la voile, avec une petite quantité d'huîtres, & il alla chez lui prendre sa hache pour ouvrir le coffre.

Des habits & du linge furent la première chose qu'il y rencontra ; il les rejetta comme

inutiles pour lui ; il trouva ensuite un rouleau de plusieurs feuilles de parchemin timbré. Ceci étoit destiné à devenir l'instrument des loix, & peut-être de l'injustice, dit-il en lui-même : pour moi, j'en ferai un meilleur usage, & j'y écrirai les miséricordes du seigneur ; ainsi ces mêmes feuilles qui auroient été peut-être la ruine de quelques personnes, deviendront un recueil de leçons utiles pour bien des gens. Au fond de la caisse, étoit un barillet d'eau-de-vie, un fromage de Chester, une bouteille de cuir pleine d'encre, un paquet de plumes & un canif. Ces derniers meubles lui firent plaisir, parce que, destitué de livres, il se trouvoit en état d'en faire un lui-même, qui lui rappelleroit, dans ses vieux jours, les aventures de ses premières années. Pour le brandevin & le fromage, il hésita s'il s'en chargeroit, craignant que l'usage de ces drogues, qu'il avoit oubliées, ne lui fît souhaiter d'en avoir encore davantage : ce qui étoit désormais une chose impossible. Il les prit enfin, résolut de ne s'en servir que dans les besoins pressans, pour les faire durer davantage, & en même-tems pour ne s'y accoutumer point trop.

Lorsqu'il eut chez lui ces différens meubles, il se mit à rédiger son journal, qu'il poussa depuis sa huitième année jusqu'au 15 de sep-

tembre de l'année 1675, qu'il trouva ce coffre. On en a déja vu la première partie. En voici maintenant la seconde.

S'étant rappellé, dans la mémoire, un de ses songes, qui l'avertissoit de se précautionner contre les rigueurs de l'hiver prochain, & la saison étant déja avancée, il ramassa une bonne quantité de broutilles & de racines, environna les dehors de sa maison d'un mur de terre grasse, & le couvrit, par en-haut, de ces broutilles, pour le garantir de l'humidité. A cet ouvrage, il en fit succéder un autre qui n'étoit guères moins nécessaire. Comme il trouvoit de tems en tems des huîtres & autres coquillages sur le rocher, il construisit un pont sur le lac pour le traverser en hiver, sans être obligé de le passer à gué, comme il avoit fait durant l'été. Ces deux choses l'occupèrent trois jours entiers.

Le dix-huit septembre au soir, comme il s'étoit retiré dans sa hutte, après avoir mis la dernière main au pont, qu'il avoit composé de deux troncs d'arbres qui s'étendoient d'un rivage du lac à l'autre, avec plusieurs branches moins grosses, bien serrées ensemble, couchées dessus en travers, il s'éleva tout-à-coup un orage épouvantable, accompagné d'éclairs continuels & de tonnerres dont les échos du rocher augmentoient

augmentoient le bruit en le répétant en mille endroits. Dans ces triſtes momens, où la ſolitude redoubloit ſa frayeur, le pauvre Quarll auroit bien voulu être à portée des ſecours humains, & peu s'en falloit qu'il ne commençât à ſe défier de la providence. C'eſt ainſi qu'il paſſa une nuit qui lui parut d'une longueur extrême.

Le lendemain, le ſoleil ſe leva pur & ſerein; & ſa chaleur acheva de diſſiper les reſtes de l'orage. Quarll charmé du retour de cet aſtre, & de la ſérénité du tems, ſe leva pour aller voir s'il ne pourroit point découvrir les ravages de cette tempête, il ne vit rien qui ne le réjouit autant qu'il l'étonna. Elle n'avoit fait de mal qu'aux habitans de la mer, c'eſt à-dire, que les flots agités par le vent avoient jetté à terre en quantité des merlans, des maquereaux, des harengs & d'autres poiſſons grands & petits, ſans compter je ne ſais combien de coquillages d'eſpèces différentes; c'étoit là l'unique dommage. On peut bien juger que notre Solitaire n'en témoigna pas beaucoup d'affliction: au contraire, après avoir remercié Dieu, qui employoit en ſa faveur juſqu'aux orages, qui font tant de tort aux autres hommes, il prit autant de poiſſon qu'il en pouvoit embraſſer pour le porter chez lui, & revint chercher le

reste à diverses reprises : il n'y eut pas jusqu'aux coquillages qu'il ne sût mettre à profit. Il destina les uns à lui servir de casserolles & de poëlons, les autres à lui servir de plats & d'assiettes, & les derniers à lui tenir lieu de sceaux pour conserver de l'eau, ou pour mettre son poisson dans la saumure, en un mot, en l'espace d'un jour, il se vit fourni de provisions & de vaisselle autant qu'il lui en falloit.

Cependant, n'en pouvant plus de tant de voyages, qu'il lui avoit fallu faire, pour apporter le poisson dans sa cabane, ce qui lui avoit pris une journée entière; il s'assit sur sa chaise, & remarqua le barillet de brandevin couché à terre à côté de lui. D'abord sa foiblesse le tenta d'en prendre quelques gouttes dont il avoit besoin pour se remettre de sa lassitude ; la réflexion qu'il fit sur les dangereux effets de cette liqueur, le fit balancer quelque tems, & il n'y eut que la nécessité pressante qui l'emporta à la fin. Il ne put éviter le malheur qui arrive à tant d'autres, ce qu'il ne vouloit boire que comme un cordial, lui parut en l'avalant une liqueur agréable, une goutte l'invita à en boire une autre, le plaisir que cette boisson lui causoit lui en fit oublier la nature ; enfin le pauvre Quarll, qui depuis près de trois mois n'avoit bû que de l'eau, étourdi de la force du bran-

devin, s'endormit avec le barillet sur sa cuisse, d'où il roula à terre, & se répandit jusqu'à la dernière goutte.

On peut juger combien le pauvre Solitaire en avoit pris, puisqu'il ne se réveilla que le soir d'un autre jour, sans pouvoir juger s'il avoit dormi vingt-quatre heures ou quarante-huit heures. La première chose qui le frappa, fut la perte de son eau-de-vie, dont il se réjouit ensuite, après avoir songé que cette liqueur lui auroit peut-être fait un jour plus de mal que de l'enyvrer simplement : il ne se consola pas de même d'avoir oublié l'ordre des jours de la semaine. Cet accident fut cause qu'il ne pût continuer son journal, il se réduisit à lui donner la forme de mémoires ; il s'apperçut, en outre, qu'il ne pourroit observer le jour du sabbat, puisqu'il ne savoit plus quand il arrivoit. Fatale liqueur, que m'as-tu fait faire, s'écria-t-il ? c'est toi qui donne lieu chaque jour à tant de débauches, de meurtres, de blasphêmes. Mais j'ai tort de m'en prendre à toi. L'eau-de-vie prise avec modération ranime le cœur affoibli, elle réveille les esprits languissans, elle réchauffe le sang glacé, elle rend à l'estomac sa vigueur épuisée, elle est utile en diverses sortes de maux, soit extérieurs, soit intérieurs. C'est ma faute d'avoir abusé de cette

eau bienfaisante : puisque j'ai trop écouté ma sensualité, je consacrerai le jour marqué par mon péché au jeûne & à la prière, & il sera pour moi le jour du sabbat. J'espère que je ne ferai point un crime en agissant de la sorte, d'autant plus qu'il n'est rien moins que certain que le jour de sabbat, institué par l'église, soit le même que Dieu consacra au repos après la création.

Il se rendit ensuite en cet endroit où le rocher étoit plein d'échos, & passa le reste du jour à leur faire répéter les louanges de Dieu, ainsi qu'il avoit résolu de le faire exactement deux fois par jour.

Le lendemain matin, après avoir mangé une tranche de fromage de Chester, avec quelques racines qui lui servoient de pain, il se mit à saler son poisson, dont il mit à part ce qu'il crut pouvoir manger frais, & fit sécher le reste, excepté ceux qu'il laissa tremper dans la saumure : ce furent ses derniers travaux de cet été.

Comme l'hiver approchoit, & que le tems devenoit froid & humide, ne pouvant plus aller se promener, il employa son loisir à embellir sa vaisselle, c'est-à-dire, ses coquilles. Il y en avoit qui égaloient les nacres de perles pour la beauté ; il les lava & les polit, afin

qu'elles serviffent d'ornemens à sa cabane, autour de laquelle il les rangea sur des appuis d'osier entrelassé comme étoit sa chaise : ces ouvrages, qui prennent beaucoup de tems sans donner beaucoup de peine, étoient ce qu'il lui falloit pour passer l'hiver; en effet, il en eut bon besoin, car les vents impétueux & presque continuels, la neige, la grèle, la gelée; tout contribua à rendre cette saison insupportable; & il fallut même qu'il fît un balai de bruyères pour détourner la neige de sa maison, qui, autrement, en auroit été fort endommagée.

Imaginez-vous quelle fut sa joie lorsque le soleil commença un peu à réchauffer l'air, & à ranimer la nature comme engourdie par le froid. Il profita des premiers beaux jours pour sortir de la prison où l'hiver l'avoit condamné, pour réveiller ses esprits, qu'une vie aussi sédentaire & aussi renfermée faisoit comme croupir. Après avoir passé quelque tems à considérer la verdure naissante du gazon & des arbres, & à écouter le ramage mélodieux d'une infinité d'oiseaux de diverses espèces; il lui prit envie d'aller voir la mer. Je ne décrirai point les divers objets qui le frappèrent; je parlerai seulement d'une baleine que le vent avoit jettée sur le rocher. Elle étoit d'une grandeur extraordinaire, & elle étoit

morte faute d'eau ; il trouva qu'elle avoit plus de trente verges de longueur, & qu'elle étoit grosse à proportion. Une infinité de petits poissons nageoient autour d'elle, & sembloient se réjouir de sa mort. C'est ainsi que les sujets opprimés se réjouissent de la chûte d'un tyran, dit-il en lui-même ; combien a-t-il fallu que ce monstrueux animal ait dévoré de ces petits poissons pour parvenir à une grosseur aussi énorme ? En même tems, il coupa quelques tranches de la baleine, qu'il jetta aux poissons, en leur disant : nourrissez-vous aujourd'hui d'un monstre que vous avez nourri tant de tems, & ensuite il alla chercher des huitres dans les concavités du rocher.

J'ai déjà dit, que dans ses courses il avoit toujours un long bâton, pour assurer ses pas sur le rocher, & pour fouiller dans les trous qu'il y remarquoit. Il trouva, par le moyen de cet instrument, un trou dans lequel il y avoit plusieurs huitres : il ne s'agissoit plus que d'avoir un instrument pour les prendre, car il n'osoit, par le froid qu'il faisoit, se hasarder à entrer dans l'eau, & les ramasser avec la main. D'un autre côté, ses uniques outils étoient un couteau & une hache, qui ne pouvoient lui rendre en cette occasion le service dont il avoit besoin, c'est-à-dire, lui servir à percer un trou

dans une planche, pour en faire un rateau ou une pelle. Par bonheur, après avoir bien remarqué l'endroit où étoient les huitres, il s'avisa de son coffre, dans le couvercle duquel il y avoit un nœud. Sur-le-champ, il retourne chez lui, détache ce couvercle, fait sauter le nœud à grands coups de hache, & y ajuste le bout d'un long bâton; avec cette nouvelle espèce de pelle, il détacha une grande quantité d'huitres qui lui fournirent des plats pour plusieurs repas, & qui servirent de sauce à d'autres mets.

Jusqu'à présent, on a vu que le poisson n'avoit pas manqué au Solitaire Quarll, & qu'il avoit été à même de choisir entre les poissons d'eau douce, & les poissons de mer. Cette nourriture le dégoûta & l'affoiblit à la fin à un point extraordinaire. Ce n'est point qu'il manquât de viande dans son île, il y avoit assez d'oiseaux & d'animaux dans le bois, & il ne doutoit point qu'ils ne fussent bons à manger; mais il se faisoit un scrupule de les tuer. La nature les avoit placés là hors de la portée des hommes : ne seroit-ce pas violer un asyle sacré que d'y aller leur arracher la vie? Il se représentoit ensuite que toutes ces choses avoient été créées pour l'usage de l'homme, & qu'il n'y avoit point de crime à mettre à profit les bienfaits de la providence.

Ces dernières raiſons le déterminèrent à prendre quelques-uns de ces animaux ; voici un nouvel embarras : il n'avoit ni chiens de chaſſe, ni fuſil, & il n'avoit aucun moyen de s'en procurer. Il ſe reſſouvint alors des piéges qu'il avoit vu faire en Europe pour attraper des lièvres, & il réſolut d'en faire de ſemblables avec quelques-unes des cordes qu'il avoit trouvé attachées à la grande voile du vaiſſeau. Ce fut bientôt une affaire faite, & les lacets furent tendus dès le ſoir, dans les endroits par où il jugea que les bêtes devoient paſſer.

Impatient de ſavoir ſi ſon entrepriſe avoit réuſſi, il ſe leva le lendemain de bonne heure, pour aller examiner ſes filets, il trouva dans un d'eux un animal qui reſſembloit à un faon, de couleur fauve, les pieds & les oreilles comme un renard, & de la grandeur d'un grand lièvre. Charmé de cette heureuſe chaſſe, il ouvrit d'abord la gueule de l'animal, pour voir de quoi il ſe nourriſſoit, & vit avec plaiſir qu'il ne mangeoit que de l'herbe, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir la chair des animaux qui vivoient de la chair des autres.

Sa joie & ſa reconnoiſſance envers Dieu égalèrent l'envie qu'il avoit d'attraper une pareille proie, & il la porta d'abord dans ſa cabane, où il remarqua, en l'ouvrant, que c'étoit une

femelle, & qu'elle avoit trois petits. La perte de quatre animaux morts en même tems, lui fit de la peine, & il résolut de ne tuer à l'avenir que des mâles : il fit ensuite une broche d'une branche longue & menue, & fit rôtir un quartier de son faon. Il rapporte, dans ses mémoires, qu'il n'a jamais mangé, ni avec autant d'appétit, ni avec autant de plaisir, soit que ce fût un effet de la nouveauté seule, ou que cette chair fût réellement un mets tendre & délicat.

Quoi qu'il en soit, après avoir fait un repas délicieux, & avoir rendu graces à Dieu de ce dernier bienfait, il se mit à faire des filets, où il pût prendre les animaux en vie. Pour cet effet, il effila quelques pièces de sa voile, & des fils qu'il tressa ensemble au lieu de ficelle, il composa plusieurs filets de quatre pieds en quarré, qu'il tendit en divers endroits, en implorant la bénédiction céleste sur son travail. Il se passa plusieurs jours sans qu'il prît rien, & il fut une semaine entière sans viande, au grand détriment de son estomac : résigné aux ordres de la providence, il ne se plaignit pas de son malheur, & il attendit avec patience que le ciel voulût lui envoyer quelque chose.

Une après dinée, tems où il ne s'avisoit pas d'aller examiner ses filets, parce qu'ils étoient

trop visibles alors pour que le gibier allât s'y jetter, il alla se promener dans le bois pour en prendre la dimension, & passa par hasard auprès d'un de ses filêts. Il y trouva deux animaux de la grandeur d'un chevreau de six semaines, d'un poil brun clair, les cornes droites & polies, la figure d'un cerf, les membres bien proportionnés, & une touffe de poils sur chaque épaule & sur chaque hanche. Il vit avec plaisir, à la petitesse de leurs cornes, qu'ils étoient encore jeunes, & résolut d'apprivoiser ceux qu'il pourroit prendre désormais ; cependant il emporta ceux-ci, dans l'espérance d'en faire un repas excellent ; il avoit conçu de fausses espérances. Arrivé chez lui, il remarqua que ces deux animaux étoient des gazelles, & que de plus c'étoient deux femelles ; à l'instant, quoiqu'elles fussent trop jeunes pour avoir des petits, & qu'il eût un véritable besoin de viande, il renonça au dessein de les tuer. Il les attacha avec des cordes au-dehors de sa loge, & au bout de deux mois, le soin qu'il avoit eu d'elles, les apprivoisa à tel point, qu'elles le suivoient partout comme des chiens.

Cette nouveauté n'augmenta pas peu le plaisir qu'il goûtoit dans son île. Une autre chose, qui le réjouit encore davantage, fut l'heureux changement de sa cabane ; elle se couvroit

alors de feuilles vertes par-dehors & par-enhaut, graces aux arbres dont il l'avoit composée, qui avoient repris racine, & poussé un grand nombre de jeunes branches. Dans l'espérance que l'été prochain, il n'y auroit plus de vuides entre ces arbres, il renversa le mur de gazon, dont il l'avoit environnée & couverte, pour se garantir du froid durant l'hiver.

Il ne s'en tint pas à ce que la nature faisoit d'elle-même pour embellir son séjour. Encouragé par la vue des beautés naissantes de cette maison, où il n'avoit cherché d'abord qu'un simple abri, il se mit à en arroser les arbres & à les élaguer, afin qu'ils crussent davantage, & il eut la satisfaction de voir qu'en trois années de tems, ces plants formèrent un mur serré & épais d'environ six pouces, couvert en-dehors de feuilles couchées les unes sur les autres, & faisant par-dedans le même effet qu'une boiserie de bois d'olivier.

Logé ainsi par ses soins & par le secours de la nature, non-seulement mieux qu'il n'avoit espéré, mais encore mieux que les rois mêmes, dans un lieu qui étoit chaud en hiver, frais en été, & agréable à la vue, il crut devoir travailler à y ajouter de nouvelles commodités. Pour cet effet, à six pieds de son palais rustique, il marqua une place de douze pieds

de long & de huit de large, pour y élever une cuiſine. Je ne m'amuſerai pas à raconter comment il l'a bâtit ; il y employa les mêmes matériaux & la même méthode que pour ſa maiſon, il n'y eut que l'intérieur de différent. Il commença par y creuſer un trou dans la terre à une petite diſtance du mur, & il en fit un fourneau, comme on en voit chez les grands ſeigneurs, ou dans les cuiſines conſidérables. Dans un autre endroit, ayant pris trois pierres plattes, qui avoient huit ou neuf pouces de largeur, & un pied de long, il en plaça deux debout, à deux pieds de diſtance, & vis-à-vis l'une de l'autre, & poſa la troiſième de même entre deux. Il s'aviſa enſuite de faire, & d'attacher aux troncs d'arbres de ſa demeure des tablettes d'ouvrage à vanier, qui règnoient le long de la cuiſine, toutes à la même hauteur, & y mit ſes coquilles, pour y ſervir à-la-fois d'ornemens & de meubles.

Cet ouvrage fini, il alla voir le champ qu'il avoit planté, & trouva que les racines étoient déjà de la groſſeur d'un œuf. La vue de ſes gazelles, qui avoient pris leur accroiſſement, lui fit auſſi beaucoup de plaiſir. Ces animaux avoient la taille haute & majeſtueuſe des cerfs, & la démarche légère & noble des chevaux. Tout concouroit ainſi à le rendre heureux, & il ne pouvoit

se laſſer d'admirer la providence, qui le combloit de tant de biens : il n'y avoit plus qu'une choſe qui pouvoit lui devenir préjudiciable, c'étoit de manquer d'habits pendant l'hiver ; car les ſiens une fois uſés, il ne devoit pas compter qu'il en retrouvât jamais d'autres, & néanmoins on juge bien qu'il lui étoit impoſſible de s'en paſſer, au moins durant les grands froids. Voici l'invention que la néceſſité lui ſuggéra ; il defit la doublure de ſes habits, dans l'intention d'en porter d'abord le deſſus pendant l'hiver, & puis de ſe réduire à la doublure, pour s'endurcir peu-à-peu la peau, & s'accoutumer enfin par degrés à marcher toujours nud.

Il étoit occupé à cet ouvrage, & découſoit la doublure de ſa culotte, lorſqu'il en vit tomber ſept pois & trois féves, qui avoient été cachés long-tems dans un coin de la poche, ſans qu'il s'en apperçut. C'étoit là une trouvaille auſſi heureuſe pour lui qu'imprévue ; car l'île ne produiſoit point de ces ſortes de légumes, & on ne ſe défait guères des goûts qu'on a contractés dans ſa patrie, quelques mets qu'on puiſſe rencontrer ailleurs ; d'un autre côté, il n'y avoit pas, dans ce que le haſard lui avoit fait rencontrer, de quoi contenter toutes ſes fantaiſies. Il les garda pour les planter, perſuadé qu'avec le travail, le tems & la bénédiction du

triſteſſe, en ſongeant au danger que pluſieurs hommes couroient alors ſur la mer.

Un jour, qu'après avoir été pluſieurs heures ſur le rocher, il alloit faire ſes dévotions accoutumées, & paſſoit auprès de l'étang, comme il avoit coutume de faire deux ou trois fois la ſemaine, il fit réflexion que depuis ſon arrivée, il n'y avoit jamais vu de jeunes poiſſons; il en conclut qu'il y avoit quelque animal qui les dévoroit. En effet, au même inſtant, il vit s'élever de deſſus l'eau un grand oiſeau, qui s'envola avec un poiſſon dans le bec, qu'il ne pouvoit avaler à cauſe de ſa groſſeur. Si la diſtance où il étoit & les ailes du raviſſeur l'empêchèrent d'en diſcerner la couleur & la figure, du moins il eut la ſatisfaction de voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

En même tems, il ſe mit à ſonger comment il pourroit attraper cet oiſeau deſtructeur. Il ne pouvoit y employer des filets, parce qu'il les lui auroit fallu ronds & aſſez grands pour couvrir la ſurface entière de l'étang, ce qui étoit impoſſible, & que de moindres ne pouvoient lui ſervir; l'oiſeau allant ſans doute à la pêche, tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre. Il auroit bien voulu avoir un fuſil, & ç'auroit été le plus ſûr; la grande difficulté étoit de ſavoir où le prendre. Il s'aviſa là-deſſus qu'un arc pour-

roit bien faire son affaire ; un autre embarras succéda au premier. Il y avoit dans son île assez de bois pour exécuter son projet ; mais il n'avoit pour outils qu'une hache & un couteau : cependant un arc étant le seul instrument dont il put se servir, il prit une branche d'if, arbre dont il avoit vu souvent faire des arcs, & il se mit à en fabriquer un comme il put, de six pieds de long. Le même if lui fournit des flêches, qu'il durcit & redressa au feu, & à un bout desquelles il attacha des morceaux de parchemin, pour tenir lieu de plumes. Il ne lui manquoit plus que l'adresse nécessaire, adresse qu'on n'acquiert qu'à force de s'exercer souvent, & qu'il n'avoit par conséquent pas ; il l'acquit dans l'espace de quinze jours, en tirant à un blanc d'environ trois pouces en quarré, à la distance d'environ cinquante pas.

Alors, sûr de son fait, ou à-peu-près, il alla vers l'étang. L'oiseau carnassier y arrive peu de tems après, & se perche sur le bord, tournant tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour observer s'il ne se présenteroit pas de poisson à son gré ; à la fin il se plonge dans l'eau, & en ressort avec un poisson dans le bec. Le nouvel archer saisit ce moment, lance sa flêche, le blesse entre les deux ailes, & le voit tomber mort de l'autre côté de l'étang. Vous pouvez bien

bien juger qu'il ne fut pas peu aiſe de cet heureux ſuccès, dans un art qu'il exerçoit pour la première fois. Lorſqu'il eut l'oiſeau entre ſes mains, & qu'il en eut vu le beau plumage, il ſe voulut preſque du mal d'avoir tué un animal que la nature ſembloit avoir pris plaiſir d'embellir. Chaque plume étoit de couleurs changeantes, & diſtinguée des autres plumes par une bordure de la groſſeur d'un fil, où le rouge, l'aurore & le verd ſe mêloient avec tant d'art, qu'on ne pouvoit marquer où commençoit chaque nuance : les côtes des plumes étoient d'un beau bleu, & les plumes mêmes, couleur de perles, ſemées de taches d'un jaune clair. Le deſſous du ventre & de la poitrine reſſembloient à la gorge d'un pigeon, la tête étoit couleur de pourpre, le bec couleur d'or bruni, les ergots comme le bec, & les yeux ſemblables à deux rubis environnés d'un cercle d'or: la tête, la gorge, le corps entier l'auroient fait prendre pour un cigne, ſi un cigne étoit auſſi beau, & que cet oiſeau n'eût pas été d'une grandeur entre une moyenne oye & un canard. Quarll lui ouvrit le corps, pour lui arracher les inteſtins, la graiſſe, le ſang, en un mot tout ce qui l'auroit fait pourrir, en empêchant qu'il ne ſéchât, & enſuite il le fit ſécher le mieux qu'il lui fut poſſible, après quoi ayant rempli la peau d'herbes

odoriférantes desséchées, il le suspendit dans un endroit de sa cabane.

Au reste, le bonheur avec lequel il avoit abbattu cet oiseau, lui avoit inspiré du goût pour l'exercice de l'arc ; & depuis cet heureux essai, les heures qu'il ne donnoit pas à la prière & à l'ouvrage, il les employoit à tirer au blanc ; ce qui le façonna bientôt à tel point, qu'il ne manquoit guères à quarante ou cinquante verges de distance un but de la grosseur d'un pigeon. Il en fit un jour l'expérience sur un aigle d'une grandeur prodigieuse, qui venoit souvent voltiger au-dessus de l'endroit où paissoient ses chevreaux & ses gazelles ; il la tua de la seconde fleche qu'il lui lança.

Lorsque le tems se mit un peu au froid, & que le vent devint piquant, il fut obligé de mettre quelques habits, sa peau n'étant pas encore assez endurcie pour s'en passer. Son premier soin fut de pourvoir alors à ses gazelles ; il leur fit, derrière sa cuisine, une loge avec des branches, qu'il enfonça en terre environ à deux pieds du mur de la cuisine, où il les attacha par leurs extrémités supérieures. Il passa ensuite d'autres branches moins épaisses entre celles qui composoient le mur de cette nouvelle écurie, & y ajouta du gazon pour tenir lieu de tuiles ; il laissa seulement les deux bouts ouverts, afin que

ces animaux puſſent entrer & ſortir, & qu'ils ne reſpiraſſent pas un air concentré. En même-tems il y étendit une bonne quantité d'herbes, qu'il avoit fait ſécher exprès pour leur ſervir de litière; il ne ſe négligeoit pas lui-même. Il recueillit une quantité conſidérable de racines pour lui & pour ſes gazelles; ce qui, avec le poiſſon dont il avoit fait ſécher une partie & ſalé l'autre, lui fit paſſer doucement l'hiver, qui fut auſſi rude que le précédent, quoique moins orageux.

Le printems ſuivant, ſes gazelles apprivoiſées s'enfuirent dans le bois, & revinrent pleines quelque tems après. Leur maître fut doublement charmé de revoir des animaux qu'il avoit cru perdus, & de les revoir en un état qui lui promettoit un jour une baſſe-cour bien fournie: là-deſſus il prépara ce qu'il leur falloit pour mettre bas leurs petits, & alla examiner enſuite ſa nouvelle plantation. Il trouva que ſes racines étoient devenues auſſi groſſes que celles qui croiſſent ſans culture: ſes pois & ſes fèves lui parurent dans un état qui ne promettoit pas moins. Il profita du beau tems pour labourer une eſpace de terre, où il avoit réſolu de les planter à meſure qu'ils croîtroient. Il en remercia Dieu avec une tendre & vive reconnoiſſance, dont il fut recompenſé bientôt par de nouveaux biens.

En remuant ce champ il déterra diverses sortes de racines, dont il y en avoit de grosses comme des carottes, qui lui parurent bonnes à manger ; il en rompit quelques-unes qui se casserent net, ce qui le confirma dans son préjugé. Leur odeur agréable y contribua encore ; il hasarda ensuite d'en goûter. Les unes avoient un goût sucré, & les autres un goût fort & âpre comme la moutardelle. Il destinoit déjà ces dernières à lui tenir lieu d'épices, persuadé plus qu'à demi, qu'ayant un bon goût & une odeur agréable, elles ne lui feroient pas de mal. Après avoir labouré son champ, il résolut de faire cuire un échantillon de chacune, comme étant le meilleur expédient pour bien juger de leurs qualités ; il n'y en eut pas une qu'il ne trouvât d'une bonté extraordinaire. Les unes avoient un goût de panais, les autres de carottes, les autres de bettes blanches, & chacune en son espèce étoit beaucoup au dessus de celles d'Angleterre, auxquelles elle ressembloit par le goût, quoique la figure & la couleur ne fussent rien moins que les mêmes ; les unes étant bleues, les autres noires, les autres rouges, & quelques-unes jaunes.

Il se mit d'abord à labourer quelques pièces de terre, où il planta ces diverses racines, chacune à part, après avoir remercié Dieu qui les

lui avoit données, & avoir imploré sa protection sur son ouvrage. Son bonheur ne se borna pas là. La providence l'avoit fourni en abondance de viande, de poisson, d'herbes, & de diverses sortes de racines; il trouva, pour comble de joie, que ses sept pois en avoient produit mille, & ses trois fèves une centaine. Reconnoissant, & ravi de cette grande multiplication, il mit sa récolte en réserve, pour la planter de nouveau, quand la saison seroit venue.

Les gazelles avoient mis bas; l'une avoit eu quatre petits, & l'autre trois: cette nombreuse famille lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il étoit sûr désormais de ne pas manquer de viande, au lieu qu'auparavant il avoit couru souvent ce danger, parce qu'il ne prenoit que peu de choses dans ses filets. Il fit donc son compte de se nourrir de deux de ces petits tant qu'ils dureroient, & de réserver les cinq autres, parmi lesquels étoit un mâle. De ce dernier il en fit l'étalon de ses femelles, afin que quand elles seroient en rut, elles ne courussent pas dans les bois, où il craignoit qu'elles ne restassent une bonne fois pour toutes.

Les mères avoient du lait excellent & en quantité, par le soin qu'il avoit toujours eu de leur fournir les herbes qu'il savoit qu'elles aimoient, & d'y mêler de tems en tems des raci-

nes grillées, dont ces animaux étoient avides: aussi, leurs petits devinrent d'une graisse extraordinaire en trois semaines de tems. Il en fit rôtir un qu'il trouva d'un goût & d'une délicatesse, dont ni les agneaux, ni les cochons de lait, ni les faons n'approchent, & qui lui dura près d'un mois, par le moyen du poisson dont il mangeoit de tems en tems. Il se préparoit à tuer de même l'autre gazelle: au moment qu'il s'apprêtoit à faire cette expédition, & qu'il s'amusoit à voir jouer ensemble ces jolis animaux, qui sont d'une légèreté & d'une vivacité sans égale, deux grandes aigles, auxquelles il ne prenoit pas garde, s'abattirent tout-à-coup sur le mâle, qu'ils enlevèrent à ses yeux, avec une des femelles qu'il vouloit élever. Il voulut d'abord courir à son arc; mais avant qu'il l'eut pris, les aigles étoient bien loin de sa portée, & il eut la douleur de perdre ces animaux sans pouvoir se venger. Il avoue qu'il s'en fallut peu que cette aventure ne lui coûtât des larmes: aussi il songea d'abord à prévenir un pareil malheur à l'avenir. C'est pourquoi, comme il n'avoit pas toujours son arc à la main, il résolut de faire un filet, & de l'attacher entre les arbres, où il jugeoit que les aigles avoient coûtume de venir. On entroit alors dans l'hiver, & cette saison fut humide & venteuse, de sorte qu'il ne

pouvoit guères aller à ses promenades ordinaires : il se tint donc renfermé chez lui, & employa son loisir auprès de son feu à composer des filets assez forts pour arrêter des aigles.

Le printems suivant, après les avoir finis, & attachés entre certains arbres, il alla examiner sa nouvelle plantation, qu'il trouva dans un état florissant. Il courut d'abord en témoigner sa reconnoissance à Dieu, dans le rocher aux échos, où il n'avoit pu aller de tout l'hiver. Tandis qu'il y étoit occupé à rendre graces des douces espérances que Dieu lui faisoit concevoir par ces heureux commencemens, il songea que peut-être ses gazèlles seroient entrées dans le clos, dont la haie n'étoit pas encore assez épaisse, & qu'elles dévoreroient ce qui étoit le motif de ses dévotions présentes. Cette pensée lui donna des distractions & des inquiétudes, dont il voulut envain se défendre, pour ne penser qu'au Seigneur, à qui il venoit rendre hommage : il eut beau faire, elles revenoient sans cesse, & il crut enfin qu'il y auroit de la folie de s'exposer pour satisfaire une simple dévotion, à perdre quelque chose d'aussi important que ses pois & ses fèves l'étoient pour lui. Il s'en alloit donc, méditant encore en lui-même si ce n'étoit pas la raison qui devoit diriger la religion, lorsqu'il apperçut ses gazelles qui s'efforçoient d'entrer dans

ſon champ, où ſans doute elles y auroient pénétré s'il n'étoit venu aſſez à tems pour les chaſſer. Là-deſſus il ſe mit à boucher avec ſoin les trous de ſa haie, & à fortifier les endroits foibles, travail qui fut ſuivi des mêmes exercices de dévotion que ceux qui l'avoient précédé.

Le lendemain matin, il crut qu'il étoit tems d'examiner ſes nouveaux filets ; il y trouva en effet deux oiſeaux ſemblables à des canards, mais une fois auſſi grands, & beaucoup plus beaux. Le mâle, qui étoit reconnoiſſable à une plume qu'il avoit ſur la queue, étoit couleur de canelle ſur le dos, la poitrine d'un bleu pers, le ventre d'une orange foncée, la gorge verte, la tête couleur de pourpre, & les yeux, le bec & les pieds rouges. La femelle avoit les mêmes couleurs, mais pâles & foibles, au prix de celles du mâle.

Quoique ce ne fut point là la proie qu'il cherchoit, il ne fut pas fâché d'un troc qui lui donnoit d'auſſi beaux oiſeaux, à la place des aigles carnaciers qu'il avoit envie de prendre. Seulement il ſentoit quelque ſcrupule d'ôter la liberté à des créatures que la nature ſembloit avoir pris à tâche d'embellir : il ſe diſoit enſuite à lui-même, que ces animaux ayant été créés pour l'uſage de l'homme, en les entretenant pour ſon plaiſir, il ne feroit rien que de

conforme au but de la création, & que d'ailleurs ils auroient la même liberté dont il jouissoit, puisqu'ils auroient l'île entière pour prison. Là-dessus il leur attacha les aîles, & les mit dans l'étang, auprès duquel il plaça des paniers entre les branches des arbres qui environnoient l'eau. Il leur portoit chaque jour des racines grillées ou bouillies, les intestins des poissons, & des autres animaux dont il avoit mangé auparavant la chair. Cette attention les accoutuma à cet endroit, & ils s'y multiplièrent bientôt d'une manière qui le paya de ses soins & de sa peine.

Il en fut de même de ses cinq gazelles; elles firent seize petits. La récolte de ses pois & de ses fèves fut abondante à proportion, & il s'en trouva cette fois-ci assez pour ensemencer une grande pièce de terre l'année suivante. Imaginez-vous quelle fut sa satisfaction, & par conséquent sa reconnoissance envers le ciel. Il résolut de faire servir les jeunes gazelles à sa nourriture, & de n'en réserver qu'une pour têter les mères, afin que conservant leur lait, il pût les traire pour son usage. Comme elles avoient beaucoup de lait, en peu de tems il s'en vit assez pour en tirer la crême, qu'il employoit dans ses sauces au lieu de beure, & pour faire de petits fromages du reste, & il se trouva même, en

quelque façon, embarraſſé de ſon abondance. En effet, il ne ſavoit preſqu'où mettre tant de proviſions, parce que ſa cuiſine ne lui paroiſſoit pas un endroit propre pour ces ſortes de proviſions, à cauſe de l'odeur forte que ſon poiſſon ſalé y répandoit. C'eſt ce qui l'engagea à bâtir une laiterie de l'autre côté de ſa maiſon, de la même forme & grandeur, & dans la même ſituation que la cuiſine, tellement que ſon palais champêtre ſe trouva ainſi placé entre-deux aîles, d'un ouvrage & d'une figure uniformes.

Il eſt aiſé de ſentir combien ce nouvel édifice ajoutoit à la beauté de ſa demeure. Dès qu'il fut achevé, il ſe mit à faire des fromages, comme il l'avoit vu pratiquer en Hollande, excepté qu'au lieu de preſſure dont il manquoit, il employa de la graine de moutardelle, qu'il jugeoit devoir faire le même effet, étant d'une nature auſſi chaude. Il ne lui manquoit plus que de quoi mettre durcir ſon fromage ; il le trouva bientôt. Avec ſa hache il fit, dans l'écorce d'un arbre, une entaille d'environ dix-huit pouces de circonférence, & une autre au-deſſous d'environ ſix pouces. Enſuite il fendit ce cercle, l'ouvrit doucement avec ſon couteau, l'enleva ainſi de deſſus l'arbre, & en compoſa autant de cerceaux qu'il crut néceſſaire pour la quantité de ſa pâte, après quoi il les lia fortement avec

de la ficelle, de peur qu'ils ne s'ouvriſſent. Son dernier ouvrage fut d'y mettre ſa pâte égouter.

Il ſemble que cette augmentation de biens devoit mettre le comble à ſa ſatisfaction, & il eſt vrai qu'il en remercia Dieu, avec la pieuſe ſenſibilité qui lui étoit ordinaire. Par un effet de l'avidité du cœur humain, pour qui des biens nouveaux ſont une nouvelle ſource de deſirs, il reconnoît qu'il laiſſa échapper les plaintes ſuivantes. Que les cieux ſoient loués, dit-il un jour; il n'y a point de prince dont le bonheur ſoit égal au mien; j'ai une maiſon ſolide, belle & commode. Il n'eſt point de ſorte de bons vivres dont je n'aie abondamment, ſans qu'il m'en coûte que quelques travaux, qui ſervent à me délaſſer de mon oiſiveté. Je jouis d'une paix que rien ne trouble, & je goûte des plaiſirs à couvert de la cenſure: je ſens cependant qu'il manque encore quelque choſe à mon bonheur: un compagnon diminueroit mes chagrins, & augmenteroit ma ſatisfaction. Que j'aurois de joie, ſi quelqu'un partageoit avec moi le plaiſir de voir & d'admirer tant de merveilles que la nature a cachées ici au reſte de l'univers! Il roula ces penſées dans ſa tête le reſte du jour, & il raconta qu'il ſe dit à lui-même, en allant ſe coucher, plût à Dieu que mon ame fût enſévelie dans un long

sommeil, & que je pusse laisser écouler de la sorte les restes ennuyeux de ma vie !

Il s'endormit dans cette fâcheuse disposition, & il fit une nuit orageuse, dont le bruit contribua encore à augmenter le trouble & l'agitation de son ame. Aussi à peine avoit-il fermé les yeux, que ses pensées de la journée lui revenant en foule dans l'esprit, il songea que le bruit du bonheur, dont il jouissoit dans ce séjour solitaire, s'étoit répandu de tous côtés; que plusieurs princes avoient formé là-dessus des prétentions sur son île, & que cette querelle avoit été terminée par une guerre sanglante. Le vainqueur envoya alors un gouverneur dans sa nouvelle conquête, & ce gouverneur y vint accompagné des financiers. On inventa d'abord des taxes, on créa des impôts, on leva des capitations, on exigea des contributions. Ce ne fut pas tout; le pauvre Quarll fut chassé de sa maison par le gouverneur, qui vint s'y établir. Le solitaire, qui ne l'étoit plus, mais aussi qui n'étoit plus heureux, indigné de ce traitement injuste, s'écria tout en dormant: ô Dieu ! que vous me punissez bien de mon ingratitude, & du dégoût que j'ai témoigné pour la solitude où votre bonté m'avoit placé! Ne devois-je pas être content de vivre dans une île dont j'étois le maître?

Là-dessus il entendit un grand bruit qui le ré-

veilla. Encore plein de ſon rêve, il crut que c'étoit une proclamation, & il s'écria : courage, appeſantiſſez encore mon joug par de nouveaux édits, je l'ai bien mérité. Lorſqu'il fut tout-à-fait éveillé, le bruit continuant encore, il s'apperçut avec joie que ce qui venoit de lui arriver n'étoit qu'un ſonge : en même-tems il ſe leva, & courut à l'endroit d'où venoit le bruit, qui étoit à quarante ou cinquante verges de-là.

On ne devineroit jamais ce qui faiſoit ce vacarme : c'étoit un grand nombre de ſinges, de deux eſpèces différentes, qui ſe battoient les uns contre les autres, ſans qu'une eſpèce ſe mêlât jamais avec l'eſpèce ennemie, comme s'ils avoient eu le mot de ralliement. Après qu'il eut long-tems admiré leur ordre de bataille, comme le combat continuoit avec la même vigueur, il s'avança pour voir ce qui en étoit le ſujet. A ſon approche les combattans ſe retirèrent à quelque diſtance, & laiſſèrent entr'eux une eſpace de terrein, qui étoit couvert de grenades, que le vent avoit abattues pendant la nuit; ces fruits étoient la cauſe de leur guerre, & le prix de leur victoire. L'arrivée de Quarll ayant procuré une trêve entre ces animaux, & tous ſe tenant immobiles en ſa préſence, il réſolut de faire ſes efforts pour les porter à la paix. Ainſi, comme leur différent venoit de ces fruits, aux-

quels les deux espèces avoient le même droit, il en fait deux portions égales, porte l'une d'un côté & l'autre de l'autre, & se retire ensuite un peu à quartier, pour voir l'effet du parti qu'il avoit pris : la chose réussit selon son intention & ses souhaits. Les singes s'approchèrent de la part qui étoit auprès d'eux, & chacun se chargea de fruits, sans que qui que ce soit branlât pour y mettre obstacle. C'est ce qui lui donna casion de réflechir sur les querelles toujours frivoles, & souvent injustes des princes ; querelles qui causent néanmoins des guerres sanglantes, & qui deviennent fatales à la meilleure partie de leurs sujets. Si les rois agissoient avec autant de raison que ces animaux, combien de sang & d'argent épargneroient-ils, disoit Quarll en lui-même ? mais l'ambition est-elle capable de modération ? exiger d'elle des bornes, ce seroit vouloir concilier la folie avec la sagesse.

Il alla ensuite rendre graces à Dieu, dans son rocher, de ce qu'il étoit à l'abri des maux qui avoient été l'objet de son rêve, & de cet oratoire il se rendit à ses pois & à ses fèves, qu'il trouva dans un état qui lui promettoit qu'il pourroit manger cette année du fruit de ses travaux. Ces bienfaits de la providence le firent aviser de lever un plan de son île, & de dresser une espèce de papier terrier, pour reconnoître

quels biens il tenoit de Dieu, & à quelles conditions il ſes tenoit.

Voici ce dernier morceau.

1°. Une île belle & délicieuſe, plantée de grands & beaux arbres, avec des boſquets charmans en divers endroits, formés par la nature même; produiſant des racines & des plantes d'un goût exquis, auſſi bien que des pois & des fèves ; ayant un magnifique étang rempli de toute ſorte de poiſſons, & une forêt ſpacieuſe pleine de gibier excellent.

Item. Une maiſon commencée par mon travail, achevée par le tems, & embellie par la nature, qui l'entretient à ſes frais & dépens.

Item. Les terres, autres appartenances de cette maiſon, & les meubles qui y ſont.

Les choſes ſuſdites ſont tenues noblement, ſans nulle dépendance d'aucun prince mortel, & partant libres de toutes tailles, impôts & exactions, & de plus gardées par la nature, ſous la protection de la providence, de qui je reconnois les tenir aux conditions ſuivantes.

Que quiconque aura le bonheur d'être établi par elle dans ce ſéjour fortuné, ira matin & ſoir au côté oriental de cette île ſans y manquer, à moins que le mauvais tems ou d'autres accidens ne l'en empêchent, & que là, dans l'oratoire aux échos, il rendra ſes hommages & ac-

tions de graces à Dieu, celui qui a fait & qui gouverne toutes chofes.

Qu'il obfervera religieufement le feptième jour, & le confacrera au fervice divin, depuis le lever du foleil, jufqu'à fon coucher; ayant foin, pour cet effet, de préparer la veille les provifions néceffaires.

Qu'il ne manquera point, quand il aura fait un grand vent, d'aller voir de tous côtés, fur les bords de la mer, s'il n'y a point quelque malheureux qu'il puiffe fecourir.

Qu'il ne tuera de bêtes qu'autant qu'il lui en faudra pour fa nourriture, & qu'à cette fin il ira chaque jour examiner fes filets, mettant en liberté les animaux qu'il y trouvera de furplus.

Qu'il entretiendra toutes chofes dans le même ordre, & avec la même propreté qu'il les a trouvées.

Enfin, qu'il labourera la terre chaque année, & qu'il n'oubliera pas d'y femer ou d'y planter les graines ou plantes néceffaires à fa fubfiftance.

Après avoir écrit ce mémoire au bas de fa carte, il foupa, fit fes prières ordinaires, & fe mit au lit, où fon fommeil fut auffi tranquille que fon ame. Le jour fuivant il alla vifiter fes filets, & celui en particulier qu'il avoit tendu pour les aigles. Il trouva, dans ce dernier, un oifeau de la groffeur d'un coq d'inde, & de

çouleur

couleur d'un faisan, excepté la queue, qui ressembloit à celle d'une perdrix. Comme il ne paroissoit à aucune marque que ce fût un oiseau de proie, il avoit quelque regret de le tuer: mais n'ayant pas goûté de viande depuis d'une semaine entière, il céda à son apétit, fit cuire l'oiseau, & le trouva d'un goût approchant du faisan, si ce n'est que son gibier étoit plus gras, plus succulent & plus tendre.

On peut bien penser qu'une proie aussi bonne ne pouvoit que le réjouir beaucoup. Néanmoins il auroit mieux aimé prendre les aigles qui lui avoient enlevé ses gazelles: comme il désespéroit d'y réussir avec ses filets, qui avoient été tendus en vain pendant un tems considérable, il résolut d'empêcher du moins que ces oiseaux ne se multipliassent, puisqu'il ne pouvoit les détruire. Il laissa donc là ses pièges pour d'autres animaux, & alla chercher les nids d'aigles, de rochers en rochers, persuadé qu'il en trouveroit, parce que c'étoit le tems de la ponte de ces oiseaux. Il en dénicha en effet plusieurs, & emporta les œufs dans sa cabane, dans le dessein de les employer à je ne sais quel usage. Un étant venu à tomber & à se casser, il remarqua qu'il étoit comme ceux des poules-d'inde, ce qui lui donna la curiosité d'en faire bouillir un autre pour le manger; il y trouva le même goût

qu'à un œuf de cigne. Cette découverte lui procura un double avantage : elle diminuoit le nombre des animaux carnaciers qui auroient pu lui enlever ſon troupeau, & il avoit en même-tems un nouveau genre de vivres.

Il vécut quinze ans de cette manière, toujours content, jouiſſant d'une bonne ſanté, ne manquant jamais à ſes exercices de religion, ſe délaſſant de ſes travaux, tantôt par d'autres travaux moins pénibles, & tantôt par des promenades agréables ; en un mot, ſatisfait de ſon ſort, & ne penſant plus au reſte des hommes, que pour les plaindre, ou pour ſe féliciter de vivre ſéparé d'eux, & dans une liberté qui leur eſt inconnue.

Un jour qu'il faiſoit un tems délicieux, & que l'air étoit pur & tranquille, il s'aſſit ſur le rocher, & prit plaiſir à conſidérer les flots ſe pourſuivant ſans ceſſe, & roulant les uns ſur les autres : véritable emblême des ambitieux, qui, toujours ennemis entr'eux, oppriment tour-à-tour leurs rivaux, & en ſont opprimés. Tandis qu'il tiroit, de ce ſpectacle, des réflexions ſur la vanité des honneurs après leſquels l'ambition ſoupire, & ſur le bonheur qu'il avoit de n'être plus dans un monde où elle règne ſeule, il apperçut un vaiſſeau à une diſtance conſidérable. Jamais il n'avoit vu rien de

pareil depuis ſon naufrage. Funeſte invention de l'avarice des hommes, dit-il en lui-même ! L'arche, qui fut le premier modèle d'une habitation flottante, avoit été deſtinée à la conſervation de l'eſpèce humaine ; les funeſtes copies qu'on en a tirées, l'expoſent tous les jours à la mort. Béni ſoit le ciel qui m'a placé dans cette île ! Jamais je n'entrerai dans ces ſortes de bâtimens, quelque choſe qui puiſſe arriver ; quand je pourrois, à ce prix, devenir maître de l'univers.

Cette réſolution ne le tint pas long-tems. Les gens du vaiſſeau l'avoient découvert avec leurs lunettes d'approche ; & ils lui envoyèrent une chalouppe avec deux hommes pour le prendre, dans la penſée que c'étoit quelqu'un qui ayant fait naufrage en cet endroit, avoit beſoin de ſecours. A l'approche de ce bâtiment, il ſentit ſon cœur palpiter, & il ſe trouva dans un déſordre extraordinaire. Il ne ſavoit lui-même s'il devoit eſpérer ou craindre ; tantôt il étoit ravi, lorſqu'il ſongeoit qu'il ſe préſentoit une occaſion de revoir ſa patrie, & de vivre avec des hommes ; tantôt il lui ſembloit qu'il ne pourroit jamais renoncer à la ſolitude paiſible & innocente où ſon bonheur l'avoit conduit. Cependant il céda enfin à l'envie de retourner chez ſes concitoyens. Il oublia les réſolutions qu'il avoit

formées cent fois, de demeurer toujours dans ſon île, & qu'il venoit de renouveller un inſtant auparavant; il ne ſe ſouvint plus des plaiſirs qu'il y avoit goûtés ; il ne penſa plus qu'à l'Angleterre : & il ſe repaiſſoit de vaines eſpérances. La chalouppe ne put approcher de lui, à cauſe des rochers ſans nombre qui étoient ſous l'eau : il ne put lui-même aborder à la chalouppe au travers des précipices. En un mot, après de longs & inutiles efforts des deux côtés, les gens de la chalouppe ſe retirèrent à leur vaiſſeau, en donnant des marques d'une rage extraordinaire, par le ton de leur voix, & l'air de leur viſage.

Lorſqu'il les vit diſparoître, & avec eux, ſes eſpérances, il ſe trouva dans un abattement difficile à bien repréſenter. Après avoir abandonné la providence, qui ne l'avoit jamais abandonné, à qui pouvoit-il s'adreſſer déſormais ? Avoit-il droit d'attendre quelque choſe du ciel dont il avoit mépriſé les bienfaits, par une ingratitude criminelle ? De qui implorerai-je donc le ſecours, s'écria-t-il alors, pénétré d'une vive douleur ? La terre ne ſauroit m'en donner, & je n'oſe en demander au ciel. O maudite foibleſſe ! pourquoi t'ai-je écoutée ? N'avois-je pas été aſſez & trop de tems parmi les hommes ? Etois-je las de mon bonheur ?

En même-tems il voulut se jetter dans la mer; & il s'étoit déja levé pour accomplir cette funeste résolution, lorsqu'il sortit de l'eau un monstre d'une grosseur prodigieuse, qui s'avança vers lui en ouvrant une gueule sanglante, & en lui jettant des regards terribles. Cette vue refroidit son courage, & il craignit la mort lorsqu'il la vit paroître sous une figure à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Je puis bien me condamner moi-même, dit-il; mais la vengeance n'appartient qu'à dieu seul, qui ne rejette point les larmes des pénitens, & que mon désespoir a offensé. Là-dessus, il destina au jeûne & à la prière le jour anniversaire de sa faute, & retourna chez lui, où il passa le reste de la journée à chanter les pseaumes pénitentiaux, jusques bien avant dans la nuit, qu'il alla se coucher.

La fatigue qu'il avoit eue la veille à grimper de rochers en rochers pour arriver à la chalouppe, le chagrin qu'il avoit senti de ne faire que des efforts aussi inutiles que pénibles, les remords vifs dont il étoit pénétré, & enfin l'inanition de son estomac, tout contribua à troubler son sommeil. Des songes fâcheux l'agitèrent sans cesse. Les dangers & les maux de sa vie passée se représentèrent à son

imagination : ce monſtre affreux ſur tout, qu'il avoit vû ſortir de l'eau, lorſqu'il étoit ſur le point de s'y précipiter, ne ſortoit pas un moment de ſon eſprit, & l'image du danger glaçoit encore ſon ſang.

Enfin, il ſe leva, fatigué du ſommeil, plus qu'il ne l'avoit été des travaux du jour précédent, & la tête encore pleine de l'image de ce monſtre. C'eſt ce qui lui fit faire des réflexions ſur l'énormité de l'homicide de ſoi-même, qu'il avoit été près de commettre, & ſur la bonté de la providence, qui l'en avoit détourné par la vue de cet objet effroyable. A genoux, & les larmes aux yeux, il demanda d'abord pardon au ciel, & lui rendit graces de l'avoir préſervé, malgré ſon ingratitude, de la mort temporelle & éternelle, qu'il alloit ſe procurer à lui-même. Il chanta enſuite un pſeaume d'actions de graces, & prit un peu de nourriture, pour fortifier ſes eſprits, affoiblis par la fatigue, par la crainte & par le jeûne.

L'image du monſtre de la veille ne ceſſoit de ſe repréſenter à ſon imagination : c'eſt pourquoi il réſolut de le deſſiner, afin que toujours préſent à ſes yeux, cet objet lui devînt, & plus familier, & moins effroyable. Jamais on n'a vu rien de ſemblable à cet animal monſtrueux. Imaginez-

vous une grosse tête comme celle d'un lion, armée de pointes semblables à celles du porc-épic; six cornes, deux comme celles des gazelles, deux comme celles des chevreuils, & deux recourbées en arrière; de grands yeux étincellans, des naseaux ouverts comme ceux d'un cheval indompté; la gueule d'un lion; des défenses comme celles d'un sanglier, ou comme les dents d'un éléphant; des serres comme celles d'une aigle; des écailles comme celles d'un crocodile; une taille peu différente de celle d'une baleine. Voilà à peu près quel étoit ce monstre. On auroit dit que la nature avoit voulu rassembler en lui tout ce qu'il y a de terrible dans ces bêtes farouches. Quarll attacha ce portrait à une des murailles de sa maison, afin que toujours devant ses yeux, il lui rappellât sans cesse le vœu qu'il fit de ne travailler jamais à sortir de son isle, quelque occasion qui pût se présenter, ou quelque avantage qu'on lui offrît, & qu'en même-tems il le fit ressouvenir de la manière miraculeuse dont dieu l'avoit délivré de la mort.

Depuis ce tems-là, oubliant pour toujours le monde, il donna à ses vœux les mêmes bornes, que la nature avoit données à son isle, & il y couloit des jours heureux & tranquilles. Un nombreux troupeau de gazelles paissoit au-

tour de sa maison, & le divertissoit dans sa solitude. Il ne pouvoit se promener nulle part qu'il n'entendît le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux. Chaque endroit lui offroit de nouveaux sujets de plaisirs. Sa table étoit couverte de mets abondans, variés & délicats. Sa maison étoit devenue un palais. En un mot, dans cette douce situation, il se croyoit un nouvel Adam, maître absolu dans son séjour, & n'ayant rien à souhaiter. Il n'y avoit plus qu'une chose qui lui faisoit de la peine : c'est que ses habits s'étant usés, & l'hiver approchant, il seroit obligé de marcher nud pendant le froid, ce qu'il lui étoit impossible de faire, quelque chose qu'il eût faite pour s'endurcir la peau.

Là-dessus, il pensa qu'un habit composé des mêmes herbes que ses couvertures, ne pourroit être que chaud & mollet. En même-tems, il se met à couper ses matériaux, & se fabrique à force de tems, d'industrie & de peine, une espèce de robe de chambre longue & large, avec un bonnet de la même sorte. Cet ouvrage lui réussit à merveille, & il ne tarda pas à en avoir besoin. L'hiver vint pas-à-pas, il tomba de la neige en quantité, il falloit qu'il balayât deux ou trois fois par jour les dehors de sa maison, de peur que la neige ne tombât sur son

plancher; c'étoit la même chose, quand il étoit obligé de sortir: en un mot, la saison fut incommode au dernier point, & il se trouva réduit à demeurer enfermé un tems considérable dans sa cabane, où il y étoit enseveli sous la neige.

Le retour du printems le mit enfin en liberté, & il sembla à Quarll qu'il ressuscitoit, lorsqu'il commença à pouvoir se promener, selon sa coutume: mais quel triste spectacle pour lui! Le premier jour qu'il étoit allé regarder la mer, s'étant assis sur la pointe du rocher au nord-ouest, il vit au-dessous de lui quelque chose qui ressembloit à un grand arbre creux, dont les deux extrêmités étoient bouchées avec de la poix, & le milieu qu'on avoit fendu d'un bout à l'autre, étoit tenu ouvert par le moyen d'un gros morceau de bois planté en travers. Il se rappella d'abord l'idée des canots, avec lesquels les Indiens naviguent sur leurs rivières & sur leurs lacs, & il s'imagina que des Californiens, voisins de son isle, étoient venus la visiter au nombre de deux, ou peut-être qu'il n'en étoit venu qu'un seul, leurs canots ne pouvant guères tenir qu'un homme ou d'eux. Comme ces peuples sont pour l'ordinaire de grands voleurs, jusques-là qu'ils ne s'épargnent pas même les uns les autres, il

ſe hâta de retourner chez lui, pour mettre en ſûreté ce qu'il avoit : il n'étoit plus tems, ils avoient déjà été dans ſa maiſon, où ils avoient dérobé les habits qu'ils avoient trouvés dans le coffre, & ceux qui étoient pendus derrière ſa porte, parce qu'ils étoient de beaucoup trop petits pour lui : il ne s'en étoient même pas tenus à ce vol qui ne l'auroit guères chagriné ; ils avoient encore emporté ſes coquilles, ſon arc, ſes fleches, & juſqu'à l'oiſeau de proie, qu'il avoit conſervé avec tant de ſoin.

Cette perte lui étoit trop ſenſible, pour qu'il négligeât, ou de la réparer, ou de s'en venger. Sur le champ, il courut au bord de la mer, armé d'un long bâton, dans l'eſpérance d'attraper les voleurs avant leur départ, il s'y prit trop tard, & ils étoient déja à une demi-lieue en mer, lorſqu'il arriva : cependant ils ne profitèrent pas du larcin. Il s'éleva tout à coup un vent aſſez fort, la mer devint rude, le canot verſa avec tout ce qu'il y avoit dedans, & les Indiens furent ſur le point de périr eux-mêmes. Ils relevèrent leur bâtiment, avec une adreſſe & une vîteſſe qui paſſent l'imagination, & en un moment Quarll les vit diſparoître.

Privé ainſi de ſes meubles les plus précieux,

il ne perdit pourtant pas courage, & il alla se promener au nord-est du rocher, pour voir s'il n'y appercevroit point quelques effets d'un orage, qu'il avoit fait la nuit précédente. Il n'y fut pas plutôt, qu'il vit à quelque distance quelque chose de semblable à un grand coffre, mais sans couvercle, ce qui lui fit juger que c'étoit le reste d'un naufrage. Là-dessus, pénétré de douleur, il ne put s'empêcher de s'écrier : jusqu'à quand, malheureuse avarice, entraîneras-tu les hommes au milieu des périls ? La nature n'a-t-elle pas fourni à chaque nation & à chaque contrée les choses qui leur étoient nécessaires ? Qu'allons-nous donc chercher de plus au travers des mers, c'est-à-dire, au travers de l'empire de la mort ?

Tandis qu'il déploroit ainsi le sort de ceux qu'il croyoit engloutis en cet endroit, il apperçut deux hommes descendre le long du rocher, avec chacun un paquet sous le bras, & jetter leur charge dans ce qu'il avoit pris pour un coffre : ils poussent ensuite cette machine dans une place, où l'eau avoit plus de profondeur, & là ils s'embarquent, armés tous deux de longs crocs, avec lesquels ils s'éloignent du rocher, pour regagner leur chaloupe, qu'une avance du rocher cachoit à la vue de Quarll, aussi bien que le navire auquel la

chalouppe appartenoit. Le pauvre Solitaire ne douta plus à ce ſpectacle que ce ne fuſſent ſes meubles qu'on emportoit. En effet, ces ſcélérats avoient pillé ſa maiſon indignement, & dérobé juſqu'à ſes couvertures, ſon matelas, & ſa longue robe d'hiver ; en un mot, ils ne lui avoient rien laiſſé, de ce qui pouvoit être à leur uſage.

La perte de tant de choſes dont il ne pouvoit ſe paſſer l'affligea au dernier point, & il ne put retenir ſes larmes : ſa confiance en Dieu lui releva bientôt le courage. J'ai tort de me laiſſer abattre, dit-il, en lui-même, la providence qui m'avoit donné ces biens, ne peut-elle pas me les rendre, & réparer même ma perte avec uſure ? j'ai par bonheur l'été devant moi, il ne me faut pas plus de tems pour me rendre les meubles qu'on m'a enlevés. Ces réflexions le tranquilliſèrent à un tel point, qu'il alla juſqu'à tâcher de juſtifier ceux qui lui avoient fait ce vol. Selon lui, ces voleurs devoient être les mêmes hommes, qui avoient eu la charité un an auparavant de vouloir le ſauver de ſon iſle. Comme ils n'avoient pu alors en venir à bout, ils étoient revenus pour faire de nouveaux efforts en ſa faveur, & ſon abſence leur avoit fait juger, ou qu'il étoit mort, ou qu'on l'avoit tiré de ſon iſle. Ainſi il n'y

avoit point de mal à eux d'avoir pris des meubles qu'ils jugeoient n'être d'aucun usage dans l'isle; il souhaitoit même qu'ils sussent les garder mieux qu'il n'avoit fait.

Il avoit fait environ un demi mille de chemin, pour aller couper les herbes, dont il avoit besoin pour se faire un lit & des habits; lorsqu'il apperçut les mêmes hommes qui venoient vers l'étang. Le ciel soit loué, dit-il en lui-même; à présent qu'ils voyent que je suis encore dans l'isle, & que je ne veux pas en sortir, ils me rendront mes meubles, dont ils sentent bien que je ne saurois me passer. En même-tems, il alla au-devant d'eux, lorsqu'ils venoient de lui voler ses deux vieux canards, qui ne pouvoient s'enfuir comme les autres, parce que leurs aîles étoient attachées; il vit avec douleur qu'on lui déroboit ainsi le meilleur de ce qui lui appartenoit. Comme il croyoit encore qu'ils n'étoient venus que pour lui rendre service, au lieu de leur marquer quelque colère, il se répandit en remercimens affectueux sur leur bonne volonté, & leur dit que satisfait & content dans son isle, il avoit fait vœu de n'en sortir jamais.

Justement, ceux à qui il parloit étoient des François, & des pêcheurs, c'est-à-dire des gens à qui la politesse est inconnue; comme

ils n'entendoient point ce qu'il difoit, ils fe mirent à lui rire au nez, & continuèrent leur chemin vers fa maifon, où ils avoient vû des gazelles, qu'ils comptoient prendre aifément, ayant remarqué qu'elles étoient apprivoifées. Dès qu'ils approchèrent, les jeunes prirent la fuite, effrayées de voir d'autres hommes que leur maître, & encore des hommes habillés : pour les vieilles que Quarll avoit élevées lui-même, apprivoifées & familières, comme elles l'étoient, loin de s'enfuir à l'approche des étrangers, elles vinrent au-devant de ces voleurs, qui leur pafsèrent des cordes entre les cornes, & les emmenèrent avec eux, malgré les inftantes prières de Quarll.

Il fut percé jufqu'au fond du cœur de voir enlever des animaux, qui, comme pour le payer de ce qu'il les avoit nourris avec tant de foin, le fuivoient en quelque endroit qu'il allât, & diffipoient fouvent fa mélancolie. Les larmes lui tombèrent des yeux; il fe jetta à genoux devant ces pirates, il eut recours à tout ce qu'il put imaginer de termes touchans; en un mot, bien qu'ils n'entendiffent pas fes expreffions, s'ils n'avoient eu plus d'inhumanité que les Cannibales qui fe dévorent les uns les autres, ils auroient été attendris des geftes & de la pofture de Quarll. Ces malheureux fe

moquèrent de sa douleur, & entraînèrent rudement les deux gazelles, qui se retournoient de tems en tems vers leur maître, comme si sensibles à cette barbarie, elles avoient voulu implorer son secours. Ce spectacle à la fin l'aigrit à tel point, qu'il fut tenté plusieurs fois de se jetter sur les voleurs avec un long bâton, & de leur arracher leur proie avec la vie, mais il se sentit toujours arrêté par la réflexion suivante. Détruirai-je une créature semblable à moi, pour ratraper des animaux, & des animaux encore qui m'ont laissé une nombreuse postérité, & des animaux qui ne me coûtent rien! qu'ils s'en aillent donc ces méchans avec ce qu'ils ont, & qu'ils soient traités comme ils le méritent.

Sur le champ, il s'en alla lui-même d'un autre côté, déplorant tour à tour, tantôt son malheur, & tantôt le triste sort de ses chères gazelles, qui alloient être privées de la liberté qu'il leur avoit toujours laissée, ou peut-être même de la vie. Voici bien autre chose. Ces pêcheurs avoient mis leur butin en sûreté, & revenoient vers lui, avec des cordes à la main. Que leur faut-il donc encore, dit Quarll, étonné au dernier point de leur méchanceté? N'ont-ils pas tout ce qu'ils souhaitent? veulent-ils aussi enlever ma maison, ou bien ont-ils quel-

que dessein sur ma personne? Je ne le leur conseillerois nullement, ils n'auroient pas aussi bon marché de moi que de mes gazelles.

En raisonnant de la sorte, il jettoit sur eux des regards menaçans, & remuoit une espèce de massue, dont il étoit toujours armé. Les coquins qui avoient envie de le lier, & de l'emmener avec eux, ne jugèrent pas à propos de se mettre à la portée d'un homme armé & résolu comme Quarll, & ils se retirèrent à quelque distance, pour délibérer ensemble sur les moyens de le saisir : Quarll ne leur en laissa pas le loisir. Il court sur eux, la massue à la main, les met en fuite, & les poursuit un tems considérable : les fripons s'étoient séparés pour le fatiguer à force de le faire courir : la nuit approchant, outre que le vent commençoit à devenir fort, ils craignirent de ne pouvoir plus se retirer, s'ils attendoient davantage, & ils se jettèrent dans leur chaloupe, qui les conduisit au vaisseau de l'autre côté du rocher.

Comme leur départ étoit tout ce qu'il souhaitoit, il rendit graces à Dieu de sa délivrance, & emporta chez lui son pont, qui avoit favorisé l'arrivée de ces corsaires, résolu de le remettre seulement chaque fois qu'il voudroit

droit aller voir la mer. Il se mit ensuite à manger un peu de racines & de fromage, & alla se coucher dans la loge, qui étoit demeurée vacante par la perte des deux vieilles gazelles. La litière de ces animaux étant de la même herbe que son matelas, il ne pouvoit y dormir que chaudement & mollement, & il se promettoit un sommeil tranquille; mais les chagrins de la journée vinrent lui ôter le repos de la nuit. Il avoit sans cesse les voleurs françois devant les yeux, & il crut les voir en songe emmener ses chères gazelles, auxquelles ils passoient entre les cornes une corde, qu'ils auroient mérité d'avoir eux-mêmes au col. Cette barbarie alluma sa colère, & il levoit déja son bâton pour les assommer, lorsqu'il remarqua qu'il étoit changé en une massue d'Hercule. Cette métamorphose étonnante lui donna le loisir de réfléchir sur le crime qu'il méditoit. Pour recouvrer ces animaux bien-aimés, tuerai-je un homme, dit-il en lui-même! pourrois-je jamais réparer mon crime? Le plaisir de revoir mes gazelles vaut-il la paix du cœur, ce bien inestimable, dont je serois privé à jamais? Là-dessus, il résolut de laisser échapper ces malheureux, qui disparurent à l'instant même, & emmenèrent ses canards & & ses gazelles. Il tomba alors dans une pro-

fonde mélancolie, & il se rappella avec regret les momens agréables, que ces animaux lui avoient fait passer plusieurs fois. Tout-à-coup, il lui apparut une dame dont l'air étoit grave, la physionomie belle, mais froide, habillée d'une longue robe couleur de pigeon, effilée en plusieurs endroits, & couverte en d'autres de pièces de diverses couleurs. Tandis que cette apparition l'étonnoit au dernier point, ne crains rien, lui dit la dame, je ne viens pas pour te prendre quelque chose, mais au contraire pour te rendre ce qu'on t'a pris. Charmé de paroles, il chercha d'abord ses gazelles chéries, & les autres choses qu'on lui avoit enlevées: ne voyant rien, il crut que ce qui venoit de se passer dans son esprit étoit l'effet de quelques vapeurs, & il retomba dans la rêverie, d'où la présence de la dame l'avoit retiré. Alors, elle l'interrompit pour la seconde fois, en lui disant de la regarder en face. Je le veux bien, madame, dit-il, en jettant les yeux sur elle : mais je ne sais, ni qui vous êtes, ni ce que vous me voulez. Eh bien, je t'apprendrai l'un & l'autre, répondit-elle. Je suis la patience, celle contre qui le monde entier s'armeroit, sans pouvoir troubler sa tranquillité : ce que je promets de te rendre est la satisfaction, que tu as perdue, parce que tu t'étois

attaché à des biens indignes de ton estime. En finissant ces mots, elle disparut, & il se réveilla.

Cette dernière partie de son rêve attira d'abord ses réflexions; il reconnut qu'il avoit eu tort d'attacher son cœur à des biens frivoles, jusqu'à perdre son repos en les perdant, lui à qui la providence avoit laissé tout ce qui lui étoit nécessaire. Il résolut de se soumettre désormais avec résignation à la volonté de dieu, quelque sujet de chagrin qui pût lui arriver. Enfin, il s'acquita de ses dévotions ordinaires, & alla déjeûner dans sa cuisine, pour aller se promener ensuite.

Tandis qu'il mangeoit, il entendit en l'air un bruit qui sembloit venir d'un grand nombre de corbeaux, de corneilles & d'autres oiseaux semblables, & qui s'approchoit à chaque instant. Il vouloit sortir de sa cabane pour voir ce que c'étoit; il en fut empêché par l'arrivée imprévue d'un grand oiseau, qui passa par-dessus sa tête, & vint chercher un asyle chez lui. Il rentra d'abord pour regarder cet oiseau, dont la beauté le remplit d'admiration.

Le plaisir de voir une créature aussi charmante, lui ôta la curiosité de savoir d'où venoient les cris désagréables de ces animaux, qu'il jugea être des oiseaux de proie, qui

avoient poursuivi celui-ci. Ce nouvel hôte, fatigué peut-être des efforts qu'il avoit faits pour se sauver, se tenoit en repos devant Quarll, & lui donnoit le tems de l'examiner à loisir, comme pour le payer de lui avoir prêté un asyle. Jamais on n'a vu rien d'aussi ravissant : il étoit de la grandeur & de la forme d'un cigne, sa tête étoit faite de la même manière, hors que le bec étoit moins long, moins large, & d'un rouge de corail ; il avoit les yeux comme ceux d'un faucon, la tête d'un bleu céleste, ornée d'une touffe de plumes couleur d'or ; la gorge & une partie du col d'un beau blanc de lait, parsemé de petites taches noires, & environné d'un cercle couleur d'or ; le dos & le dessus du col d'un beau cramoisi tacheté de pourpre ; les pattes & les ergots de la même couleur que le bec ; la queue semblable à celle d'un coq d'Inde, composée de six rangées de plumes, toutes de différentes couleurs.

Après que le Solitaire l'eut admiré quelque tems, il mit devant lui quelques pois grillés, des racines rôties, un peu d'eau dans une coquille, & se retira pour le laisser boire & manger à son aise. Ce bel oiseau ne se vit pas plutôt seul, qu'il prit tout ce qui lui convint, & s'avança vers la porte d'un pas tranquille, comme auroit fait un oiseau domestique. Quarll,

qui étoit dehors, délibera long-tems s'il le retiendroit ou non. Son inclination pour cet admirable oiseau le portoit tour-à-tour, tantôt à un parti, & tantôt à l'autre; il ne pouvoit se résoudre, ni à le laisser aller, ni à lui ôter la liberté, que l'oiseau sembloit lui avoir confiée. Enfin, la générosité l'emporta dans son esprit, & le décida à le laisser sortir. A l'instant l'oiseau s'avança lentement dehors, regarda Quarll quelque tems, & s'envola à une hauteur considérable, vers le nord-ouest.

Il ne se passa rien de remarquable le reste de l'année. Il employa son loisir à réparer ses pertes, à se faire des habits, des matelats & des couvertures, à traire ses chèvres & ses gazelles, du lait desquelles il faisoit du fromage, & à prendre du gibier dans ses pièges. L'hiver s'étoit écoulé dans ses occupations, sans qu'il s'en fût presque apperçu. Le printems suivant, les mariniers françois, qui avoient sans doute fait de l'argent de leurs prises, rentrèrent dans l'isle en grand nombre, résolus d'emmener avec eux le Solitaire, & munis d'armes, de cordes, d'outils, & de bateaux plats, pour naviguer sur les eaux basses: mais la providence, toujours attentive sur Quarll, confondit leurs mauvais desseins, dans l'instant même qu'ils se croyoient assurés d'un heureux succès. Voici comment la chose se passa.

Les outils ayant été amenés jusqu'au pied du rocher sous la conduite d'un jeune garçon, les matelots se mirent dans deux autres bateaux : ils y étoient à peine, qu'il s'éleva une tempête violente, qui les jetta dans la mer, où ils périrent; & leurs bateaux furent brisés contre les rochers. Le vent dura depuis huit heures du matin jusqu'à midi : alors Quarll alla voir, à son ordinaire, s'il n'appercevroit aucune marque de la dernière tempête, & s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eût besoin de son secours. D'abord il ne vit rien que des poissons & des coquillages, que les vagues avoient jettés dans les creux du rocher, & il remercioit déjà dieu de lui avoir procuré ces nouvelles provisions sans qu'il en coûtat la vie à personne. Lorsqu'il eut tourné vers le nord-ouest, il apperçut un bateau qui flottoit, & dont la quille étoit renversée; il ne douta plus alors qu'il ne fût péri quelqu'un en cet endroit, & il s'en convainquit encore mieux à quarante ou cinquante verges plus loin, lorsqu'il apperçut un petit baril au pied du rocher, avec plusieurs planches d'un vaisseau, dont les flots se jouoient : voilà des preuves trop certaines d'un naufrage, dit-il en lui-même.

Sur ces entrefaites, il entend une voix sembla-

ble à celle d'un homme, qui paroiſſoit venir de derrière un endroit avancé du rocher : jamais de ſa vie il n'avoit ſenti des tranſports auſſi doux. Que le ciel ſoit béni, s'écria-t-il! j'aurai la joie de ſauver un homme, & de l'aſſocier à mon bonheur. En même-tems il court vers le lieu d'où venoit la voix, & il remarque en avançant qu'elle étoit trop grêle pour être celle d'un homme : il en conclut que c'étoit une femme qui l'appelloit. Cette penſée répandit la joie dans ſon cœur. Maintenant la providence a rempli tous mes vœux, dit-il, voilà une compagne dont la préſence ſoutiendra mon courage & embellira ma ſolitude. La joie cependant lui avoit fait trouver de nouvelles forces; les pointes eſcarpées du rocher ne l'épouvantent point ; il deſcend avec une agilité qui le ſurprend lui-même, & il ſe trouve en un inſtant au bord de la mer.

Lorſqu'il fut à l'endroit d'où il avoit entendu partir la voix, ne voyant rien que quelque choſe qu'il prenoit pour un coffre, ſa joie ſe convertit en une ſombre mélancolie. La perſonne qui l'avoit appellé, & qui ne s'étoit tue que parce qu'elle avoit entendu du bruit auprès d'elle, ſe remit à crier avec plus de force, dès qu'elle n'entendit plus rien. Ces cris firent revivre les eſpérances de Quarll ; & notre Solitaire

persuadé de plus en plus que c'étoit une femme, & qu'elle étoit dans cette espèce de coffre, il ne savoit ce que vouloit dire ce qu'il voyoit. Les femmes sont bien devenues une sorte de marchandise, disoit-il en lui-même, mais on n'en a jamais fait des balots, & on ne les envoie point dans des coffres. Seroit-ce par hasard une sorcière qu'on auroit punie de la sorte dans quelques royaumes ? N'importe, condamnée ou non à la mort, je la sauverai; j'ai reçu moi-même une sentence de mort, & d'ailleurs le ciel, qui l'a conduite sur cette côte, ne vouloit pas qu'elle y pérît. En s'efforçant en même-tems de rompre le dessus de ce qui lui paroissoit toujours un coffre, il entendit quelqu'un qui le prioit en françois, au nom de Jesus-Christ, de vouloir bien retourner le bateau, & qui passoit sa main par-dessous pour lui faire voir où il étoit. Il comprit alors qu'il s'étoit trompé, & que le coffre prétendu étoit un bateau plat, de ceux dont les françois s'étoient servis l'année précédente, pour aborder dans son isle. Il ne savoit plus que faire. D'un côté, il ne se croyoit pas en sûreté, s'il relevoit le bateau, persuadé que les françois devoient être dessous en grand nombre; d'un autre côté, il étoit attendri par les cris & les plaintes de cette femme, dont son imagination étoit pleine, & d'ailleurs,

il confidéroit qu'un bateau aussi petit ne pouvoit contenir beaucoup de monde. Enfin, il résolut de sauver les françois, pour sauver cette femme. Je ne les laisserai sortir qu'un à un, dit-il; ils seront bien méchans si je n'en viens à bout l'un après l'autre.

Il le fit comme il l'avoit pensé. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'une femme & de plusieurs françois, il ne vit qu'un jeune garçon avec je ne sais combien d'outils & d'armes! L'étonnement, la crainte, la douleur, l'indignation, la fureur, se peignirent à la fois dans ses yeux & sur son visage. Tantôt il attachoit ses regards sur ces instrumens, & tantôt sur le jeune garçon. Celui-ci, tremblant & éperdu, se croyoit déjà mort, & embrassoit les genoux du Solitaire, qu'il tâchoit d'émouvoir par ses prières & par ses larmes; il lui serroit les mains, il lui baisoit les pieds; il n'y avoit rien de touchant dont il ne s'avisât. Ce spectacle attendrit Quarll: il ne put retenir lui-même ses pleurs, quoiqu'il vît ses espérances renversées, & les instrumens préparés pour sa ruine; il eut même la bonté d'aider le jeune garçon à sortir du bateau, & ils se mirent ensemble à le hacher en pièces, qu'ils emportèrent au haut du rocher avec les armes & les outils, de peur qu'il ne s'élevât une tempête pendant

la nuit, qui auroit emporté le tout dans la mer.

Dès que cet ouvrage fut achevé, Quarll reprit le chemin de sa cabane, & y mena le jeune françois, auquel il donna à manger. Celui-ci se trouvant mieux traité qu'il n'avoit osé, ni dû l'espérer, témoignoit une extrême soumission, & flattoit, par ses gestes, le Solitaire, de qui il ne pouvoit se faire entendre autrement. Quarll, à son tour, lui témoignoit plus de bonté à chaque instant; il ne se souvenoit plus des mauvais desseins dont ce jeune garçon devoit avoir été le complice : il ne pensoit qu'à sa misère présente, & il étoit ravi de pouvoir le soulager. Enfin, il le mena coucher dans la loge de ses gazelles, & se mit lui-même au lit un instant après.

Il n'y jouit pas du repos qu'il avoit espéré; il avoit compté sur une femme, il s'étoit cru long-tems sur le point de tenir à ses côtés une compagne; cette pensée avoit inondé son cœur de joie, & il voyoit ses espérances trompées cruellement. Le déplaisir le tint long-tems éveillé, & il ne s'assoupît enfin qu'à force de lassitude : son imagination étoit trop pleine d'une femme pour qu'il n'y songeât pas durant son sommeil. Il rêva qu'elle étoit à côté de lui, qu'il la plaignoit des dangers qu'elle avoit courus, qu'il la félicitoit d'être échappée à la

mort, & qu'il lui ſouhaitoit mille plaiſirs dans l'heureux ſéjour où le ciel l'avoit conduite. Dans le tems qu'il exprimoit ainſi ſa joie de poſſéder l'unique objet qui pouvoit completter ſon bonheur, il étendit ſes bras pour l'embraſſer, & le mouvement qu'il fit, diſſipa ſon ſommeil & ſes plaiſirs. Il faudroit avoir été à ſa place pour ſentir combien il fut affligé en ce moment. Ces douceurs trompeuſes lui rappelloient le ſouvenir des douceurs réelles qu'il avoit goûtées en Angleterre, & ranimoient en lui des paſſions éteintes par une longue ſolitude. Qu'eſt-ce que l'homme, ſans cette aimable partie de lui-même, que dieu lui donna pour compagne, ſe diſoit-il ? Adam, maître du monde entier, n'auroit été heureux qu'à demi, s'il étoit demeuré ſeul.

Il ſe rendormit, & ſon imagination officieuſe lui ramena encore l'aimable fantôme de ſon premier ſomme, avec lequel il goûta des plaiſirs auſſi vifs que s'ils euſſent été réels. La jouiſſance n'eſt pour nous que comme une goutte d'eau qu'on donne à un homme brûlé de la fièvre ; elle éteint ſa ſoif pour un moment, & elle renouvelle ſon mal. Le temps s'enfuit avec les plaiſirs, & il ne ſe plaît qu'à faire durer les chagrins : c'eſt ce qu'éprouva notre Solitaire. Il lui ſembla qu'il y avoit déjà long-

tems qu'il vivoit avec cette femme. Les soins réfroidirent son amour, l'indifférence prit la place de la tendresse, de petits différends aigrirent bientôt les deux parties ; enfin, la discorde se rendit la maîtresse du ménage, & Quarll regretta amèrement l'heureuse solitude dont il avoit tant souhaité d'être tiré. Par bonheur pour lui, il se réveilla dans ce moment, & il s'apperçut que ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un vain songe.

Sur le champ il se leva, de peur de rêver encore, & alla se promener en attendant qu'il fût temps de réveiller son jeune hôte. Celui-ci ne fut pas plutôt debout, que Quarll lui donna à manger, & le conduisit dans le rocher aux échos, où il avoit coutume d'aller soir & matin chanter des pseaumes. La terreur du pauvre garçon fut extraordinaire, lorsqu'il entendit mille voix répéter les chants de Quarll, sans appercevoir rien de vivant autour de lui. Il s'enfuit, grimpa de son mieux de rochers en rochers, en un moment on ne le vit plus, & c'étoit fait de lui, car il alloit se jetter dans la mer, persuadé qu'il étoit dans une île enchantée. Le Solitaire, qui connoissoit mieux les chemins que lui, le rattrappa facilement, & le remit de sa frayeur par ses manières caressantes, seul langage qu'il pouvoit employer pour se faire

entendre du jeune garçon, qui en fut quitte pour un évanouiſſement aſſez long. Lorſqu'il fut revenu à lui, Quarll & lui ſe chargèrent des reſtes du bateau, & des outils qu'ils n'avoient pu emporter le jour précédent. De ce nombre étoient deux fuſils : dès que Quarll les eut: funeſtes inſtrumens, vous étiés préparez pour ma perte, s'écria-t-il! la providence qui vous a mis entre mes mains, vous fera ſervir à ma conſervation. En même-tems, il les porta dans ſa cabane, où il les attacha derrière ſa porte, & il fit ſigne au jeune François d'allumer du feu en attendant. Comme il étoit près de midi, ſon deſſein étoit de frire le poiſſon qu'il avoit pris la veille dans les creux du rocher, & il apprêtoit, pour cet effet, la graiſſe de ſon rôti, qu'il gardoit d'ordinaire pour ces ſortes d'occaſions. Son jeune compagnon qui avoit demeuré quelque tems en Hollande, où il avoit vu faire du beurre, s'aviſa d'en faire à ſon tour avec le lait qu'il avoit déjà remarqué dans la laiterie, & le petit baril d'eau-de-vie lui ſervit de barate. L'induſtrie & le zèle de ce jeune François firent mille fois plus de plaiſir à Quarll que le beurre, qui cependant lui en faiſoit beaucoup, & il conçut peu-à-peu tant d'affection pour ce nouveau penſionnaire, qu'il s'attacha à lui apprendre l'Anglois. Son dif-

ciple le fut en fix mois de tems, d'une manière paffable.

Ce fut alors que le Solitaire apprit le détail de la defcente des François dans fon île. Son jeune hôte la lui raconta à-peu-près en ces termes : Vous vous fouvenez bien qu'il vint ici des hommes qui vous dérobèrent des gazelles & des canards d'une forme extraordinaire, fans compter d'autres raretés qu'ils difoient appartenir à un hermite anglois d'une figure monftrueufe, & dont la longue barbe & les cheveux couvroient tout le corps. Ces gens ayant gagné beaucoup d'argent à montrer ces chofes, plufieurs autres fe joignirent à eux, & ils louèrent enfemble un vaiffeau avec diverfes fortes d'outils & d'armes pour vous emmener, & pour tuer les animaux qu'ils ne pourroient prendre en vie. Les malheureux, s'écria-t-il, frappé d'indignation ! ils vouloient tuer mes canards & mes gazelles ! Eh, que vouloient-ils donc faire de moi, je vous prie ? Vous montrer pour de l'argent, répondit le jeune François. Eft-il poffible reprit Quarll ? Un chrétien eft-il donc une rareté chez eux ? J'en ai honte, interrompit le jeune folitaire : ils ne fe feroient pas bornés à ce que je vous ai dit ; les fcies & les haches qu'ils avoient mifes dans mon bateau, étoient deftinées à détruire votre maifon, dont

ils vouloient faire un berceau de buveurs. Les ſcélérats, reprit Quarll! Graces à la providence, leur mauvais deſſein a échoué. Que sont-ils devenus? Tous ont été noyés, répondit le jeune garçon, & moi-même je ſerois péri comme eux. Lorſque leurs bateaux furent renverſés ſens deſſus deſſous, j'étois déja au pied du rocher, où le vent renverſa auſſi mon bateau, comme vous avez vu. C'eſt ainſi que j'ai échappé.

Quarll profita de ces derniers mots pour l'exciter à rendre d'humbles actions de graces à la providence qui l'avoit ſauvé. Le pauvre garçon n'étoit pas accoutumé à ce langage; il ne ſavoit ce que c'étoit que cette providence; il l'iroit remercier, s'il ſavoit où elle demeuroit; en un mot, il étoit d'une ignorance profonde ſur la religion. Quarll en eut pitié, & lui demanda s'il connoiſſoit Dieu, & s'il lui adreſſoit quelquefois des prières? Monſieur, monſieur, j'ai bien autre choſe à faire que de ſavoir ces choſes, repliqua le jeune garçon; c'eſt bon pour les gens de la ville. Pour moi, je ne ſuis qu'un pauvre garçon, fils de pêcheur, pêcheur moi-même, & j'ai beſoin de tout mon tems pour gagner ma vie. Eh bien, mon ami, je t'inſtruirai, lui dit le Solitaire; ce que tu apprendras de moi eſt bon pour

cette vie & pour l'autre. En effet, il lui enseigna les dix commandemens de Dieu, les principes du christianisme, les prières de l'église anglicane, & les pseaumes de David; & il acheva d'en faire, par ce moyen, un compagnon selon son cœur.

Cependant l'arrivée d'un nouvel hôte avoit obligé Quarll à de nouveaux soins. Sa loge étant nécessaire pour les gazelles qui étoient sur le point de mettre bas, il fallut aggrandir son lit & ses couvertures. Ce ne fut pas tout: il se vit contraint de doubler ses provisions; heureux d'avoir autant d'outils & de planches, pour en composer de grands tonneaux, où il mit saler du poisson & de la viande. Ils firent ensuite deux tables, une pour sa maison, & une autre pour sa cuisine; ils employèrent le reste des planches à faire des tablettes, au lieu de celles d'osier que Quarll avoit fabriquées dans les commencemens. Cet ouvrage fait, ils allèrent chercher des coquilles pour remplacer celles que les pêcheurs françois avoient enlevées l'année précédente. Ils firent tant enfin, qu'il ne leur manquoit plus rien, & il ne leur restoit plus qu'à remercier Dieu: devoir dont ils s'acquittoient chaque jour deux fois, avec une religieuse exactitude.

Ils vécurent dans cet heureux état dix années

entières,

entières, toujours contens l'un de l'autre, & faiſant chacun de ſon côté ce qu'il y avoit à faire, ſans ſe plaindre jamais de la peine qu'ils avoient. Quarll, qui s'étoit cru heureux, quoique ſeul, c'eſt-à-dire, quoique privé d'un bien ſans lequel les autres biens ſont inſipides, manquoit de termes pour exprimer ſa joie, & prioit ardemment le ciel de le laiſſer achever ſes jours dans cette douce ſituation. Le jeune homme n'avoit pas eſſuyé dans le monde autant de chagrins que lui : c'eſt pourquoi il n'avoit pu encore l'oublier; le ſouvenir de ſa patrie troubloit ſouvent ſa tranquillité; il ſongeoit à ſes amis & à ſes parens; il auroit bien ſouhaité les revoir & les embraſſer : c'eſt ce qui empoiſonnoit ſes plaiſirs.

L'occaſion s'en offrit à la fin. Un jour qu'il étoit allé chercher des huîtres pour mettre dans une ſauce, il vit de loin un navire à la voile. Il y a apparence, ou qu'il fit quelque ſignal que les matelots apperçurent, ou qu'il ſe jetta lui-même à la nage, & qu'on lui envoya une chaloupe pour le prendre. Quoi qu'il en ſoit, Quarll, inquiet de ne le point revoir, courut ſur le rocher où il l'avoit envoyé, & le chercha de toutes parts avec un trouble qui marquoit ſa tendreſſe pour ce jeune homme; il ne trouva que le panier & les huîtres, & perſonne ne ré-

pondit à sa voix. Depuis long-tems Quarll ne s'étoit trouvé dans une agitation pareille.

Tantôt il craignoit que son compagnon ne fût tombé dans quelques-uns des précipices, dont le rocher étoit environné à l'endroit où on avoit coutume de trouver des huîtres ; & il tâtoit avec son long bâton, dans l'espérance de le trouver. Tantôt il s'imaginoit qu'un monstre marin l'avoit dévoré ; il se regardoit comme la cause de sa mort, pour l'avoir envoyé en cet endroit ; il se reprochoit d'avoir exposé la vie d'un homme, pour avoir de quoi flatter son appétit ; & il se condamnoit lui-même à une pénitence éternelle. Il ne demeura pas long-tems dans ces sentimens ; en regardant vers l'ouest, il remarqua une chaloupe, où il crut reconnoître le jeune François qui s'approchoit d'un vaisseau peu éloigné. Il ne douta plus alors que cet ingrat & infidèle compagnon ne l'eût abandonné volontairement ; & il se consola aisément de n'avoir perdu qu'un homme qui ne méritoit pas d'être regretté, puisqu'il ne regrettoit, ni le bonheur tranquille dont il avoit joui, ni l'hôte généreux qui l'avoit sauvé. Me voici seul de nouveau, dit-il en lui-même ; je n'ai plus personne qui me soulage dans mes travaux : aussi je n'ai pas besoin de ce secours. La providence qui m'a donné jusqu'à présent ce

qui m'étoit nécessaire, & qui a soutenu mes forces, cette providence vit encore. D'ailleurs je me trouve fourni de mille commodités que je n'avois pas il y a dix ans ; il ne pourroit plus me manquer que de connoître mon bonheur, & de reconnoître que c'est à Dieu que j'en suis redevable : je suis pénétré, & de ma félicité, & de reconnoissance envers le ciel. Seigneur, conservez-moi donc dans cette douce situation, & rendez-moi digne, en quelque sorte, des biens dont vous me comblez.

En faisant ces réflexions, il étoit arrivé chez lui, où il se mit à table, & mangea de bon appétit. Il passa le reste de la journée à travailler, à se promener dans l'île, à chanter des pseaumes avec les musiciens invisibles de son rocher, & à remercier Dieu de l'avoir placé dans cette solitude. En un mot, il a marqué, dans ses mémoires, que jamais il n'avoit goûté de plaisir aussi pur, & que son ame nageoit dans la joie : aussi n'eut-il, la nuit suivante, que des songes délicieux.

Il songea qu'il étoit dans un jardin que la nature avoit orné pour elle seule, & où elle n'admettoit que ses amis seuls. C'étoit un endroit spacieux, où elle s'étoit plue à étaler les merveilles de son art, des animaux de toute espèce, des végétaux, des minéraux, enfin

mille chofes que Quarll n'avoit jamais connues & dont les beautés le frappoient alors diftinctement. Sur un terrein uni comme une glace, s'élevoient de grands arbres, dont les branches couvertes de verdure & de fleurs répandoient une odeur délicieufe à l'entour, & prêtoient leur ombre à je ne fais combien d'animaux de diverfes efpèces. Là, on voyoit le lion courageux couché auprès de l'agneau timide; la cruelle panthère careffer la douce brebis, le loup fe jouer avec le chevreau; le léopard, le tigre & le lièvre repofer enfemble fans crainte; & les aigles, les éperviers, les vautours & les faucons perchés fur les mêmes branches avec les pacifiques tourterelles & les innocentes colombes. Le filence qui régnoit dans ces paifibles lieux, n'étoit interrompu que par le doux murmure des fontaines & des ruiffeaux qui couloient fur un gravier fin à travers des prairies, & par les chants mélodieux des oifeaux. Quarll, enchanté de ce fpectacle, fe croyoit dans le paradis terreftre, que Dieu avoit deftiné pour être la demeure de l'innocence & des plaifirs.

Après qu'il fe fut promené quelque tems, il entra dans une allée d'orangers & de citroniers, qui étoient chargés de fruits & de fleurs, & aux pieds defquels étoit une bordure de jonquilles, de tubereufes & de jacintes. Au fond,

paroiſſoit un cabinet ſemblable à l'allée, que le Solitaire prit d'abord pour une tapiſſerie, où un habile ouvrier avoit voulu imiter la nature, & comme diſputer avec elle : mais il fut bientôt détrompé. Il y apperçut trois dames d'une beauté divine. Celle qui étoit aſſiſe au milieu paroiſſoit la plus âgée ; elle avoit je ne ſais quoi de ſérieux dans toute ſa perſonne, qui inſpiroit le reſpect. Celle qui étoit à droite ſembloit être d'une conſtitution moins robuſte ; elle tenoit une branche d'olivier, ſur laquelle les fruits ſuccédoient ſans ceſſe aux fleurs, & les fleurs aux fruits. Enfin celle de la gauche avoit quelque choſe de vif & de gai qu'on remarquoit moins dans les autres ; elle paroiſſoit un peu attentive : elle avoit à la main un vaſe fait en corne, plein de toute ſorte de fruits.

Quarll s'arrêta quelque tems à conſidérer ces trois dames, & il étoit ſur le point de ſe retirer pour ne pas interrompre leur converſation : contentes de ſa civilité & de ſa complaiſance, elle ſe levèrent d'abord, & s'en allèrent par un autre chemin, afin de lui laiſſer le loiſir de viſiter le jardin à ſon aiſe. Il continua donc ſa promenade juſqu'à ce qu'il fût revenu à l'endroit par où il avoit commencé : il y vit un coq d'une grandeur extraordinaire, qui marchoit d'un air fier au milieu de

plusieurs animaux endormis, & qui enlevoit à chacun quelque chose, qu'il alloit ensuite cacher avec soin, après quoi il se mit à chanter avec un bruit qui les réveilla tous. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir de leurs pertes, & ils lui demandèrent hautement ce qu'il leur avoit pris; le coq chanta de nouveau d'un air insultant, & se retira, en les bravant par sa fière démarche. Là-dessus les animaux offensés délibérèrent ensemble sur les moyens de reprendre, à force ouverte, ce qu'on leur avoit dérobé, & mirent le lion à leur tête. Le coq vigilant avoit, pendant cet intervalle, mis ses vols en sûreté, & se sentant assez de vigueur pour les défendre, il osa même défier ses ennemis tous ensemble.

Voilà où Quarll en étoit de son rêve, lorsqu'un grand bruit le réveilla, & jetta l'épouvante dans son ame, encore pleine des images de la guerre. Lorsqu'il se fut un peu remis, il jugea, aux cris qu'il entendit continuer, que ce ne pouvoient être que des singes qui se battoient pour des grenades abattues par le vent durant la nuit. Il se lève sur le champ pour appaiser cette querelle par un partage de ce qui en étoit le sujet. Imaginez-vous sa surprise, lorsqu'en ouvrant sa porte, il la vit gardée par deux vieux singes, de différente espèce, qui attendoient en repos qu'il sortît, comme

s'ils avoient voulu le prier de venir, comme l'autre fois, terminer leur guerre par un arbitrage. Ces deux animaux avoient oublié, en cette occasion, leur haine invétérée, & s'étoient accordés dans le dessein d'implorer la médiation du Solitaire, pour finir les différens des deux nations, ou des deux espèces, comme on voudra les appeller. Il sortit pour cet effet, & les deux singes l'accompagnèrent, l'un marchant à quelques pas devant lui, & l'autre le suivant. Comme il avoit des racines frites sur lui, il se flattoit, chemin faisant, d'apprivoiser l'un ou l'autre, ou tous les deux ; & il leur en jettoit à mesure qu'il avançoit : mais ces sages animaux, si on peut parler de la sorte, négligèrent ses présens ; ils oublièrent leurs intérêts particuliers, pour ne songer qu'à ceux de leurs compagnons : en un mot, ils témoignèrent, par leurs gestes, tant d'inquiétude & d'impatience, que le Solitaire fut obligé d'oublier son dessein, pour ne s'occuper que du leur. Il se hâta donc d'aller sur le champ de bataille. Sa présence suspendit l'animosité des combattans, & les deux partis se retirèrent à une distance considérable l'un de l'autre, attendant que Quarll partageât entr'eux les fruits qui causoient leur guerre. Le Solitaire s'en acquitta avec son équité accoutumée : & les singes dis-

parurent, après avoir ramassé la portion qu'on leur avoit assignée.

Comme cet événement répondoit, en quelque manière, au songe qu'il avoit eu, il lui fit faire de tristes réflexions sur le sort de sa patrie, qu'il avoit laissée dans une extrême indigence : indigence qui l'exposoit à l'ambition du premier usurpateur. De peur que ces pensées ne l'affligeassent, il les éloigna bientôt de son esprit, & se contenta de marquer l'année où il avoit fait ce rêve (1), après avoir recommandé l'Angleterre à la providence. Les quatorze années suivantes se passèrent sans qu'il lui arrivât rien de remarquable, ou de différent de ce qu'on a déja vu. Des tonnerres, des pluyes, des tempêtes, des naufrages dont quelques débris furent portés par les flots jusques sur son rocher; les mêmes plaisirs, les mêmes occupations, les mêmes dévotions: voilà ce qui occupa son esprit & son tems. Enfin Dieu lui suscita quelque chose de nouveau, pour empêcher que cette uniformité ne lui devînt enfin ennuyeuse.

Un beau matin, après avoir fait frire quelques-unes de ces racines qu'il mangeoit au lieu de pain, & dont il cuisoit d'ordinaire une fois par

(1) L'année 1690.

femaine, il les étendit fur fa table & fur fon coffre pour les laiffer refroidir, & alla prendre l'air, fans fonger à fermer fa porte. Les endroits où il fe promenoit étoient charmans: c'étoient des tapis de verdure, femés de fleurs, qui réjouiffoient l'odorat & la vue; ces allées étoient bordées de beaux arbres de diverfes formes & grandeurs. Un infinité d'oifeaux perchés fur les branches faifoient retentir l'air de leurs concerts mélodieux. On auroit dit que la nature avoit pris à tâche d'embellir ce lieu, & qu'elle avoit voulu y furpaffer l'art même. Tant de beautés ne pouvoient égayer le Solitaire, auquel la vue de ces lieux rappelloit le fouvenir de fes deux chères gazelles, qui l'y avoient accompagné plufieurs fois, & qu'on lui avoit enlevées tandis qu'il s'y promenoit feul. La trifteffe l'obligea de retourner dans fa cabane.

Quelle fut fa furprife en y rentrant, lorfqu'il vit un nouveau compagnon qui l'y attendoit, c'étoit un finge d'une beauté incomparable, que le ciel fembloit lui envoyer pour diffiper fa mélancolie! J'ai fait long-tems des efforts inutiles pour avoir un finge, dit-il en lui-même: eût-il été de la moindre efpèce, n'importe, je me ferois cru heureux de l'avoir, & maintenant la providence m'en envoie un

qui passe tout ce qu'on a jamais vu de singe en Europe. Son premier soin fut de fermer la porte, pour s'assurer de sa prise, & pour considérer ce bel animal à son aise. Celui-ci cependant, peu embarrassé de l'arrivée de Quarll, le regardoit de tems en tems, & se remettoit ensuite à manger ses racines, avec un air de familiarité qui charmoit le Solitaire. Quarll s'en approche peu-à-peu ; il lui donne de l'eau dans une coquille ; il le caresse ; il le prend entre ses bras. Le beau singe devient familier en moins de rien, & son maître reconnoît, à une docilité aussi merveilleuse, que le ciel même avoit pris soin de lui préparer ce compagnon, pour le consoler de la perte de l'ingrat François qui l'avoit abandonné. Il commença par remercier Dieu de ce présent, & il donna ensuite à son singe le nom de Beaufidèle.

J'ai déja eu occasion de parler de ce bel animal. Ainsi je n'ai rapporterai que les actions, dont je n'ai encore rien dit. Un jour qu'il s'acquittoit de l'emploi dont il s'étoit chargé lui-même, c'est-à-dire, qu'il alloit chercher du bois, il trouva une grenade sauvage, que sa grosseur extraordinaire avoit fait tomber de l'arbre, & il la porta d'abord à la cabane, d'où il ressortit pour aller prendre son fagot. Quarll ouvrit ce fruit sur le champ, mais comme il

lui parut d'un goût fade & plat, il le fit bouillir dans de l'eau avec quelques grenades, & de certaines herbes qui ont un goût acide, en obſervant de remuer le tout de tems en tems. Ce ragoût ſe trouva délicieux; & il en avoit apprêté pluſieurs fois de ſemblables, lorſqu'un jour il en laiſſa par mégarde un pot au ſoleil ardent de midi, où il devint sûr. Il fut ravi de ce haſard, qui lui procuroit du vinaigre, qu'il avoit ſouhaité mille fois d'avoir; & il en remplit un tonneau de cinq gallons (1), du nombre de ceux qu'il rencontroit ſouvent ſur le rocher.

Pourvû ainſi de vinaigre, comme il aimoit les marinades, qu'il avoit appris à faire de ſa dernière femme, il ſe rappella qu'en ſe promenant dans les bois, il avoit vu ſouvent quelque choſe qui reſſembloit beaucoup à des mouſſerons. Il n'attendit pas long-tems à en aller chercher; il courut dans le bois, ſuivi de Beaufidelle, qui n'eut pas plutôt vu de quoi il s'agiſſoit, qu'il ſe mit à faire la même choſe avec tant de diligence, qu'en moins de rien, Quarll ſe vit en mouſſerons pour ſon hiver.

(1) Gallon eſt une meſure d'Angleterre, qui contient environ quatre pintes de Paris.

Cet heureux succès ne pouvoit que l'encourager à faire de nouvelles expériences. Aussi, ayant remarqué dans les forêts une plante dont la fleur étoit petite & verte, & qui, avant de fleurir, ressembloit aux capriers ; il s'avisa d'en goûter quelques-unes, dont le goût un peu sûr lui persuada qu'elles seroient excellentes marinées : ce qui se trouva véritable. Il lui manquoit encore des cornichons qu'il aimoit passionnément ; par malheur, il n'en avoit jamais vu dans son île. Que fit-il ? pour tromper son imagination, il résolut de chercher s'il ne verroit rien qui ressemblât tant soit peu, par la forme ou par le goût, à ce qu'il souhaitoit ; persuadé que l'imagination se prend aux moindres ressemblances qui peuvent la flatter. Il examina donc avec attention jusqu'à la moindre chose, & il eut le bonheur de rencontrer des panais, qui, ayant à-peu-près la forme & la couleur des cornichons confits, lui parurent son affaire : de sorte qu'il les marina en guise de cornichons.

Voilà bien des améliorations dans son sort qui ne pouvoient qu'achever de lui rendre sa solitude agréable. Il ne s'en tint pas là ; las de ne boire que de l'eau, qui ne pouvoit guères soutenir un homme accoutumé dès son enfance à d'autres boissons, & obligé à des travaux pénibles, il fit tant, à force d'industrie & de pa-

tience, qu'il inventa une liqueur qui ne cédoit en rien au meilleur cidre du monde.

Il se crut alors heureux en toutes manières. Il ne pouvoit plus former de vœux raisonnables, que la providence n'eut déjà satisfaits; ni l'inquiétude, ni la crainte ne troubloient jamais son repos. Son sommeil même faisoit une partie de son bonheur, parce qu'il ne lui présentoit que des songes agréables. Il est vrai qu'il faisoit souvent des tonnerres & des tempêtes épouvantables; mais il ne les craignoit plus, assuré, comme il étoit, du secours de la providence, qui l'avoit sauvé deux fois d'une mort qui paroissoit inévitable, & qui le protégeoit depuis plus de trente ans d'une manière miraculeuse, dans une île éloignée de tout secours humain.

Malgré la fermeté de son ame, il succomba un jour à la foiblesse de sa nature, & voici comment. Il entendit dans l'air un grand bruit, qui s'approchoit peu-à-peu de l'endroit, où il étoit assis alors, & qui augmentoit à chaque moment. Il se trouva ensuite dans l'obscurité durant plusieurs minutes, & il avoue, dans ses mémoires, qu'il se crut perdu sans ressource: par bonheur, le bruit ayant cessé quelques momens après, & l'obscurité s'étant dissipée, il eut assez de courage pour reconnoître com-

bien il avoit eu tort de se laisser ainsi aller à la frayeur, lui qui avoit tant de raisons de compter sur le secours de la providence. En même tems il ouvrit sa porte, & alla chercher d'où pouvoient venir les ténèbres étonnantes qui l'avoient enveloppé en plein jour. On ne devineroit jamais la cause d'un événement aussi extraordinaire : c'étoit un nombre prodigieux d'oiseaux de diverses espèces qui s'étoient battus dans l'air, & la terre étoit couverte de leurs corps ensanglantés. Ce spectacle lui parut désigner ce qui se passoit alors en Europe, & les guerres terribles qui la divisoient.

Quoi qu'il en soit, de peur que la chair de tant d'oiseaux n'infectât l'air en se corrompant, lui & le singe les portèrent de l'autre côté du rocher, où ils les jettèrent dans la mer, après que Quarll eut plumé ceux dont le duvet étoit bon pour faire un coussin à Beaufidèle, dont la chaleur excessive l'incommodoit dans le lit.

Tant de voyages qu'il avoit fallu faire l'avoient fatigué à tel point, qu'il se tint au logis le reste de la journée, & qu'il se coucha de très-bonne heure. Comme les maux que le combat des oiseaux lui sembloient présager à sa patrie, l'avoient rempli d'alarmes, à peine fut-il endormi, qu'il songea qu'il voyoit des femmes échevelées & fondantes en pleurs, prendre congé de leurs

époux, qui alloient à la guerre. Elles s'attachoient à leur col, & les serroient entre leurs bras, peut-être pour la dernière fois de leur vie. D'un autre côté, un père accablé d'années & de douleur, baignoit de ses larmes un fils unique, en lui disant adieu, & on sentoit bien que ce vieillard croyoit perdre en ce jeune homme, la consolation de sa vie & le soutien de sa vieillesse. Ailleurs, une tendre mère étoit obligée de se séparer de son fils qu'on avoit enrôlé par force; elle avoit le cœur serré, elle ne pouvoit prononcer une seule parole, elle ne pouvoit même pleurer, & enfin elle tomboit évanouie & pâle comme la mort entre les bras de cet enfant bien-aimé. La ville ne présentoit de toutes parts que des spectacles semblables, & Quarll s'enfuit à la campagne pour n'en être plus témoin.

Il y étoit à peine, qu'il apperçut quelque chose de non moins lugubre. Imaginez-vous des ruisseaux de sang, des chevaux lâchés qui sembloient reculer d'horreur, d'autres emportant à travers champs un cavalier mort, qui tenoit encore à la selle par un pied engagé dans l'étrier, & d'autres dont les intestins sortoient, par les blessures profondes qu'ils avoient reçues. Tels furent les premiers objets qui le frappèrent. Le Solitaire avança néanmoins, &

il vit à quelque distance une infinité d'hommes environnés de flammes & de fumée, qui se remuoient avec la même confusion qu'un tourbillon de poussière. Par tout où ils alloient, il tomboit je ne sais combien d'hommes & de chevaux, morts ou mourans, ou sans bras, ou sans jambes. Dans un autre endroit, les vainqueurs poursuivoient leurs ennemis, & les hachoient en pièces, comme un bucheron qui coupe du menu bois dans les forêts. Des troupes entières de fuyards se jettoient dans une rivière rapide pour échaper au vainqueur; ils y étoient tous engloutis en un moment.

Tandis que Quarll considéroit ces choses en gémissant, il se trouva tout à coup entouré d'une troupe de soldats, qui lui demandèrent rudement, en lui appuyant leurs bayonnettes sur la poitrine, s'il étoit haut ou bas? (1) Etonné de cette question, & ne sachant qu'y répondre, parce qu'il n'en comprenoit pas le sens, il répondit qu'il étoit Anglois: comme ils lui paroissoient l'être aussi, il espéroit se les rendre favorables par cette réponse: au contraire, ils le saisirent avec plus de violence, en lui disant qu'il pouvoit être Anglois, & être ennemi de la patrie.

La frayeur le réveilla en sursaut, & il crut

(1) De la haute église ou de la basse.

devoir

devoir recommander ſa patrie aux bontés du ciel, perſuadé que ce devoit être elle dont ce ſonge déſignoit la triſte deſtinée. Il paſſa la journée à compoſer un matelas pour Beaufidelle, avec un grand morceau de voile, qu'il remplit des plumes qu'il avoit gardées pour cet effet, & qu'il plaça le ſoir à côté de ſon lit. Ce beau Singe ne pouvoit en apparence manquer d'y bien dormir; il n'en étoit pas de même de Quarll, qui avoit penſé ſans ceſſe aux maux de l'Angleterre, & qui en déploroit la fâcheuſe condition, quoiqu'il n'y eût aucune part. Le contraire arriva, ainſi qu'on va le voir, c'eſt-à-dire que Quarll n'eut que des ſonges agréables, & Beaufidelle, que des rêves fâcheux.

Il ſembla au premier qu'il étoit dans le parc de Saint-James, où il avoit gouté tant de plaiſirs, & qui lui ſembloit avoir perdu beaucoup de ſa première beauté. Tandis qu'il s'y promenoit, on apprit la mort d'un grand homme, qui par ſes ſervices importans, avoit mérité une des premières dignités de la couronne, & qui avant de mourir, s'étoit ſubſtitué un prince étranger célèbre. Cette nouvelle imprévue cauſa un changement ſoudain dans tout ce qu'il voyoit. Les uns étoient pâles & abattus: les autres avoient les yeux rouges, &

s'efforçoient de retenir leurs larmes ; la nature même paroiſſoit ſenſible à cette perte, & juſqu'aux arbres & aux herbes du Parc, tout ſembloit partager la triſteſſe commune.

Quelque tems après, les arbres & les herbes recouvrèrent leur ancienne verdure, & il lui ſembla que les chênes qui lui paroiſſoient border le mail, produiſoient des roſes, au lieu des fleurs que ces arbres ont coutume de porter. Cette nouvelle qui ſe répandit bientôt dans l'Europe, attira de toutes parts une infinité de perſonnes pour admirer cette merveille, & pour ſe rafraîchir ſous l'ombre délicieuſe de ces arbres, ce qui lui parut préſager la proſpérité future de la nation. Il alla ſe promener enſuite vers le côté ſeptentrional, où il vit avec ſurpriſe qu'on laiſſoit croître une infinité de chardons, dans un lieu où il lui ſembloit que tout auroit dû contribuer au plaiſir & à l'embelliſſement. Ayant remarqué la vigueur de cette plante, & la multitude des racines qu'elle pouſſoit, il jugea qu'on ne pouvoit en nettoyer le terrein, outre que les abeilles aimoient à s'y repoſer, peut-être parce qu'elles tiroient plus de miel de leurs fleurs que des autres, dont l'odeur eſt meilleure. Il s'imagina même que ce pouvoit bien être cette dernière raiſon qui faiſoit épargner ces plantes épineuſes & peu agréables.

En revenant sur ses pas, il rencontra plusieurs lords, les uns avec un cordon bleu, les autres avec un cordon verd, & tous un instrument de jardinage à la main, qui cultivoient la terre entre l'endroit où les chardons croissoient, & celui où croissoient les chênes. Il ne pouvoit manquer d'être surpris que tant de grands seigneurs, qui tiennent au-dessous d'eux, d'avoir l'œil sur leurs propres terres, s'attachassent à cultiver un lieu qui est fait pour l'agrément des moindres particuliers. Il admira donc quelque tems leur adresse & leur activité, & il alla ensuite se promener au mail, qu'il trouva rempli d'Etrangers, dont chacun tenoit une rose, & se se promenoit d'un air qui marquoit sa satisfaction. Quoique ce spectacle lui fit beaucoup de plaisir, il ne put s'empêcher de retourner à l'endroit, où il avoit vu tant d'illustres jardiniers. Quelles furent sa surprise & sa joie en arrivant ? Il ne reconnut plus la place qu'il venoit de traverser. Ils avoient travaillé avec tant d'adresse, que les chênes & les chardons avoient confondu leurs racines ensemble, & que les uns & les autres portoient à la fois des roses & des chardons, tellement qu'il n'y avoit plus de beaux jardins où on ne voulût avoir de ces plantes merveilleuses.

Sur ces entrefaites, Quarll fut réveillé par

le bruit que fit son singe, en se réveillant lui-même en sursaut & d'un air effrayé. Le ciel est appaisé, dit le bon Solitaire : ce qui vient de se passer dans mon imagination, désigne l'heureux changement qui se passe en Angleterre. En même-tems il marqua sur ses mémoires l'année de ce songe, (1) & il se mit ensuite à déjeuner, après quoi il alla se promener avec Beaufidelle. J'ai déja insinué que cet animal devoit avoir eu un songe fâcheux, & il se tenoit toujours auprès de Quarll, d'une manière qui marquoit qu'il n'étoit pas encore revenu de sa frayeur. Le Solitaire s'étonna d'abord de l'inquiétude où paroissoit cet animal, & comme il ne lui arriva rien de remarquable dans cette journée, il n'y songea plus, & il alla se coucher le soir, sans y faire la moindre attention. Beaufidelle approcha son lit de celui de son maître autant qu'il put, & fit deux ou trois fois le tour de la cabane, furetant jusqu'aux moindres coins, avant d'aller se coucher. Il passa la nuit assez tranquillement : mais le lendemain matin, à la même heure, c'est-à-dire vers la pointe du jour, il se réveilla de nouveau en sursaut, & réveilla son maître de même.

(1) C'étoit l'année 1707.

Pour cette fois-là, Quarll ne put s'empêcher de faire réflexion à ce qu'il voyoit, & il résolut d'éprouver la nuit suivante si le coussin de son singe n'étoit pas ce qui avoit produit ces songes effrayans : en effet, à peine fut-il endormi, que je ne sais combien d'objets terribles se présentèrent à son imagination, & il n'y eut aucun de ses sens qui ne conspirât à l'épouvanter : ainsi il ne doutoit presque plus que le coussin n'eût quelque influence sur son imagination. Comme une seule expérience ne pouvoit lui suffire pour un phénomène aussi extraordinaire, outre qu'il avoit eu souvent des rêves non moins fâcheux, avant de coucher sur la plume, il essaya encore plusieurs nuits de suite, durant lesquelles Beaufidelle dormit tranquillement, au lieu que le sommeil de Quarll fut toujours interrompu par des songes incommodes. La dernière nuit entre autres, il ne rêva que de batailles sanglantes, & de guerres cruelles, où l'Angleterre avoit la principale part. Outre des sommes immenses qu'il en coutoit à ce royaume, il voyoit de toutes parts ses chers concitoyens tomber morts sur le champ de bataille, en aussi grande quantité que l'herbe qu'un faucheur abat dans une prairie. Des ruisseaux de sang inondoient la campagne, & la multitude des cadavres qui

rouloient dans une rivière prochaine en faisoient déborder les eaux. A ce trifte fpectacle, Quarll pénétré de douleur, lève les yeux & les mains vers le ciel, qui exauce d'abord fa prière. Il apperçoit la victoire qui renverfant mille obftacles, vient voltiger au-deffus de l'armée Angloife, & lui promettre une paix fuivie de l'abondance. Tout-à-coup, il s'éleva de la terre une vapeur maligne, qui engourdit les mains des Anglois, & qui les mit hors d'état d'employer leurs armes victorieufes. L'ennemi reprit courage, & fe jetta fur les malheureux reftes de l'armée, qu'il tailla en pièces avec une fureur qu'on ne peut décrire.

Quarll, réveillé par la trifteffe, fit de longues réflexions fur ce fonge, & il n'ofoit décider qu'il fût l'effet des plumes; au contraire, il le regardoit comme fignifiant quelque chofe, & comme prophétique, parce qu'il avoit eu beaucoup d'autres rêves, qu'il fe perfuadoit être tels. Il ne lui refta plus aucun doute fur cette matière la nuit fuivante : en effet ayant voulu donner le lit de plume à Beaufidelle, ce finge aima mieux fe coucher à terre, que de dormir fur les plumes, dont il n'avoit pas encore oublié les qualités nuifibles. Ainfi dès le lendemain, il les jetta dans la mer, & rem-

plit la toile, où il les avoit mises, d'un certaine mousse molle & douce, qui croît au pied d'un arbre particulier à cette isle, & où le Singe dormit fort à son aise.

Me voici maintenant à un triste endroit de la vie du bon Solitaire. Comme il avoit empêché les aigles de se multiplier, en dénichant leurs œufs, les animaux de l'isle dont ces oiseaux mangent les petits, s'étoient multipliés à proportion, & le nombre des singes s'étoit accru à tel point, que manquant enfin de nourriture, ils venoient en chercher jusques sur les terres de Quarll. Beaufidelle, à force de bons traitemens, étoit devenu d'une force & d'une grandeur, qu'on ne remarque point dans ceux de son espèce. D'abord ce fidelle & courageux animal battit quelques-uns de ces voleurs, & les mit en fuite : mais les singes revinrent en troupe, pour lui faire peur, ou du moins pour se défendre. Que fait Quarll ? pour se procurer un nouveau divertissement, il coupe un bâton de la longueur & de la grosseur qu'il falloit à ce singe, & se met lui-même à faire l'exercice devant lui avec sa massue. Il n'en fallut pas davantage à Beaufidelle. Imitateur comme les autres singes, & adroit au-delà de ce qu'ils ont coutume d'être, il apprit avec tant de succès

à se servir de cette arme, qu'il chassoit toujours les singes, quand même ils seroient venus une douzaine à la fois pour l'attaquer.

Il ne se réjouit pas long-tems de ses victoires. Un jour qu'il étoit allé seul chercher de l'eau, selon sa coutume, n'ayant point la lance qui le rendoit formidable aux autres singes, ils résolurent de laver leur honte dans son sang, ils se jetterent sur lui en grand nombre, le battirent, le mordirent, en un mot c'étoit fait de lui, sans l'arrivée inopinée de Quarll, qui étoit inquiet de ne le voir point revenir, & qui fit d'abord disparoître ces animaux. Imaginez-vous la tristesse du Solitaire, lorsqu'il vit ce singe bien-aimé nageant dans son sang, & ne donnant d'autres signes de vie que des cris plaintifs & douloureux. Après avoir versé quelques larmes qu'il ne put retenir, il prit Beau-fidelle dans ses bras, & le porta dans sa cabane, où il lui donna d'abord de cette espèce de cidre que j'ai décrit ailleurs. Il le mit ensuite dans son lit, l'enveloppa de sa robe d'hyver, alluma du feu, & fit bouillir un peu de cette liqueur avec du beurre frais, dont il lava ses blessures. Il continua de même huit jours de suite : mais ces soins ne purent sauver cet animal bien-aimé, il mourut. Quarll pensa mourir de dou-

leur. Comme il n'avoit plus de compagnie, sa maison lui étoit devenue insuportable, & les promenades même ne lui plaisoient plus, parce qu'il n'y étoit plus accompagné de son cher Beaufidelle.

Il y avoit environ un an qu'il étoit dans cette triste situation, lorsque se trouvant un peu fatigué, il se coucha sous un arbre, où étoit perché un certain oiseau, qui évite jusqu'à ceux de son espèce, excepté dans le tems qu'ils font l'amour. Ce triste oiseau s'étant enfoncé dans un endroit obscur & épais de l'arbre, se mit à chanter d'un ton mélancolique, qui assoupit Quarll en peu de tems. Le Solitaire rêva qu'il voyoit alors un vieillard assis dans un grand cercle, autour duquel étoient les signes du Zodiaque. Cet homme paroissoit fort occupé à enfiler de petits grains, dont les uns étoient noirs, & les autres blancs. Quarll eut la curiosité de compter combien il en entroit dans chaque collier, & il trouva qu'il y en avoit soixante. Lorsqu'il y eut autant de colliers qu'il y avoit de grains dans chacun, il les mit ensemble, & se remit à enfiler, mêlant encore les grains noirs & les blancs, selon qu'ils lui venoient sous la main. Il travailla de la sorte, jusqu'à ce qu'il eût composé vingt-quatre rangées de ces colliers, dont il fit une espèce d'ou-

vrage, qui, vu d'un côté, étoit désagréable ; & qui étoit agréable de l'autre. Alors il continua à travailler avec une nouvelle ardeur ; & fit tant, qu'il se vit enfin trois cens soixante-quatre de ces pièces devant lui, qu'il roula ensemble, après quoi il enfila des grains sur nouveaux frais. Quarll, fatigué de ne voir toujours que la même chose, voulut se retirer ; mais le vieillard, quittant son ouvrage, le suivit à la hâte, & lui demanda ce qu'il étoit venu regarder. Le Solitaire, un peu étourdi de cette question, répondit qu'il avoit admiré son ouvrage, & qu'il espéroit que sa curiosité ne lui avoit point déplu. Non, pourvu que vous sachiez en profiter, interrompit le vieillard. Quarll repliqua qu'il n'avoit rien compris à ce mystérieux travail, parce qu'il n'avoit jamais rien vu de semblable. Peux-tu parler de la sorte, toi pour qui j'ai tant travaillé, lui dit rudement l'inconnu ! Sache donc que je suis le Tems. Ces grains blancs & noirs sont les bons & les mauvais momens, dont je compose les minutes, que je rassemble pour faire des heures, lesquelles je réduits en jours, & les jours en années. Tu m'as vu composer la présente année (1). Avant que la suivante soit expirée, la

(1) 1713.

Grande-Bretagne verra monter ſur le trône de ſes rois une famille illuſtre, qui l'occupera pendant une longue ſuite de ſiècles, & qui rendra ce royaume heureux & puiſſant.

En finiſſant ces mots, le Tems diſparut, & Quarll ſe réveilla, plein de joie du bonheur que ce ſonge préſageoit à ſa patrie, pour laquelle il offrit en même tems des prières ardentes au ſeigneur. L'été, il fit beaucoup de tonnerres, & l'hiver fut orageux au dernier point. Les vens jettèrent ſur ſes rochers je ne ſais combien de planches, de tonneaux & de pièces de mâts. En un mot, Quarll paſſa ſon tems comme il avoit coutume de faire.

L'année ſuivante, en reliſant ſes mémoires à ſon ordinaire, il retomba ſur le ſonge que je viens de décrire. Comme il faiſoit ce jour là une chaleur extraordinaire, il ſe promenoit ſous un de ces berceaux naturels qu'un ſeul arbre forme. Fatigué, & n'en pouvant plus de chaud, il s'y coucha ſur l'herbe, & tomba dans un ſommeil doux & profond, pendant lequel, occupé encore du ſonge prophétique qu'il avoit lu, il ſongea qu'il voyoit ce roi promis à l'Angletere, aſſis ſur le trône de ce royaume. Autour de lui, croiſſoient je ne ſais combien d'oliviers, dont la verdure & les fruits embelliſſoient le palais, & le prince atti-

roit seul les regards de la nation. La justice, l'équité, la clémence, l'amour de ses sujets, enfin les vertus qui font un bon roi, & qui composoient son caractère, étoient peintes sur son visage, autant que dans ses actions. Après que Quarll l'eut admiré long-tems, & eut remercié le ciel d'avoir donné ce souverain à l'Angleterre, il lui sembla qu'il rencontroit le même fantôme que celui de l'année précédente: je veux dire le Tems. Tu viens de voir l'accomplissement de ma prédiction, lui dit ce vieillard. Maintenant je t'annonce quelque chose de plus:

Avant que vingt-six fois la déesse des blés
Ait de ses dons orné la terre,
La Discorde fuira de l'heureuse Angleterre;
Et ses rois n'auront plus que des sujets zélés.

Je ne veux pas que tu m'en croyes sur ma parole; tu seras témoin de ce que j'ai fait pour vérifier cet oracle. En même tems, il le mena dans un endroit d'où l'on pouvoit voir ce qui se passoit dans les cabinets des princes de l'Europe. Quarll y vit une infinité de choses qui lui parurent brillantes & magnifiques; mais toutes étoient dans un extrême désordre, entassées les unes sur les autres, rompues à je ne sais combien d'endroits, & hors d'état de servir. Ce sont autant de projets contre l'Angleterre, que j'ai fait ou que je ferai évanouir, dit le vieillard, qui

diſparut en même tems. On peut bien penſer que Quarll ne manqua pas d'écrire ce ſonge, ni de rendre graces au ciel pour ſa patrie : c'eſt en effet la première choſe qu'il fit, & il a fini ſes mémoires par cet endroit.

EDOUARD DORRINGTON.

Fin du quatrième volume.

TABLE

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

TOME QUATRIÈME.

LE SOLITAIRE ANGLOIS.

Fin de la table du tome quatrième.





